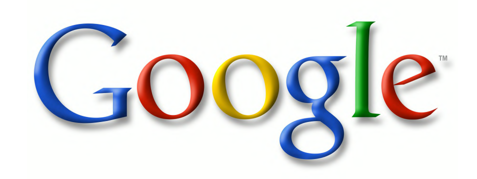

Google


WIDENER
HN V5Q6 M




SIGILLVM·ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG·
CHRISTO
ET
ECCLESIAE
VE RI TAS



BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DES SCIENCES SOCIOLOGIQUES

LA MORALE

BASÉE SUR

LA DÉMOGRAPHIE

PAR

Arsène DUMONT

MEMBRE DES SOCIÉTÉS D'ANTHROPOLOGIE
ET DE STATISTIQUE DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

—

1901

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE

DES

SCIENCES SOCIOLOGIQUES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. HAMON

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES

XI

LA MORALE

BASÉE SUR

LA DÉMOGRAPHIE

c'est d'indiquer un bon critérium du bien et du mal. S'il la réalise, il aura répondu au plus grand besoin de l'heure présente.

Les idées mères dont il est né, qui en forment à la fois le résumé et le programme, sont les suivantes :

Cet amas formidable et confus de faits, de notions et de préceptes que l'on enveloppe communément sous le nom de morale, doit se répartir en trois groupes, moralité, science morale, moralisation.

I. — La moralité des différents peuples aux diverses époques de leur histoire relève de l'ethnographie. Par la théorie de l'évolution, elle a mis de l'ordre dans ce chaos et lui a découvert un sens. Comme, d'autre part, avant de déterminer ce que doivent être les mœurs, il faut savoir ce qu'elles sont, elle a préparé et rendu possible la science morale.

Mais elle n'est pas apte à la fonder. Dans l'impossibilité de jamais garantir que les évolutions qu'elle signale ne sont point régressives soit en totalité, soit sous quelque rapport, elle ne peut y trouver le moyen de discerner le bien du mal.

II. — La science morale est basée sur la démographie, qui, seule, a les moyens de mesurer la valeur des populations.

Les diminutions ou les augmentations de valeur sont l'effet et la sanction des mœurs mauvaises ou bonnes.

La démographie fournit donc un moyen de juger la valeur des mœurs, et, pour la première fois dans l'histoire de la pensée humaine, nous met en possession d'un critérium objectif, de l'*aliquid inconcussum* sur lequel le travail des générations édifiera la science morale.

III. — La moralisation n'est pas seulement un art. Elle repose sur la science du caractère de l'homme individuel et collectif, science dès à présent assez avancée pour fournir cette donnée d'un intérêt capital, l'extrême éducabilité de l'homme d'où résulte la certitude de lui faire accepter une morale rationnelle.

Ces matières étaient plus que suffisantes pour remplir un fort volume. J'ai préféré faire celui-ci aussi petit que possible. Puisse le lecteur mesurer son attention à l'importance du sujet ; mais puisse-t-il surtout vouloir contribuer lui-même à l'avancement de la morale scientifique. C'est cet effort que je voudrais obtenir de lui.

La matière à traiter ne lui manquera point, c'est le travail de nos 36.000 secrétaires de mairie pendant un siècle, conservé dans nos archives départe-

mentales et communales. En l'étudiant par décade, on obtient 360.000 cas pour chacun des phénomènes ou modalités de phénomènes démographiques, qui sont les indices d'autant d'états moraux dont il s'agit de rechercher les causes. Même à ne prendre que les plus saillants, qui sont les plus significatifs, la tâche est gigantesque. Et la plupart des autres nations ont une réserve de faits sociaux non moins riche. Mais affirmer que la morale est devenue une science comme une autre, c'est proclamer qu'elle ne peut progresser, comme les autres, que par l'accumulation de découvertes partielles dues à des milliers de chercheurs.

Je dis donc aux sociologues du siècle qui va naître : gardez-vous du développement littéraire, conservez la passion des grandes perspectives philosophiques ; mais vérifiez les hypothèses par l'observation de faits numériquement déterminés, « attachez du plomb aux ailes de l'imagination », ne craignez ni les longs calculs ni les tableaux numériques. A qui voudra marcher dans cette voie la récompense est certaine : des moissons de vérités neuves attendent les moissonneurs.

LA MORALE
BASÉE SUR
LA DÉMOGRAPHIE

CHAPITRE I

LA CRISE DE LA MORALITÉ

I. — Progrès a besoin d'aide. — L'évolution progressive est certaine dans la sphère du savoir. — Elle ne l'est pas moins dans celle de la morale. — Elle peut ne pas se produire ou être régressive dans un siècle et un peuple particuliers.
II. — Crise de la moralité; elle est dangereuse et nécessaire. — Il faut reculer vers le moyen âge ou avancer dans l'inconnu. — Solution rétrograde, impossible; solution scientifique, nécessaire. — Elle est nécessaire surtout dans les états démocratiques, pourquoi : la justice est le point d'appui des opprimés, des minorités.
III. — L'immoralité du temps présent. — Appréciation pessimiste, — optimiste. — Le scandale n'est pas l'immoralité. — Le progrès de l'aisance et du travail entraîne celui de la justice. — L'idéal individualiste, ses dangers. — Absence de moyens pour évaluer la moralité.
IV. — Le défaut de solution du problème moral entrave l'adoption de l'encyclopédie scientifique. — Les partisans de l'aveuglement volontaire, du mensonge systématique. — L'appétit du vrai, gage de santé mentale. — Ses partisans. — Résultats obtenus. — La constitution d'une morale scientifique est dès à présent possible.

Bon droit a besoin d'aide, progrès aussi.

Il y a quarante ans, un filateur de la vallée de la Rille, convaincu que la force des choses amenait toutes les améliorations, attendait que son outillage se per-

fectionnât de lui-même. La conséquence fut ce qu'elle devait être. Tandis que, dans les groupes industriels Lillebonne-Bolbec et Flers-Condé, une vigilance toujours attentive engendrait la prospérité, son usine devenait l'un de ces amas de ruines qui se voient encore du chemin de fer de Paris à Lisieux. Il put constater à ses dépens que, si le progrès s'accomplit mécaniquement par le jeu de la concurrence, plus il est actif, plus aussi il est dangereux pour ceux qui s'endorment.

Si je débute par une vérité d'une simplicité aussi élémentaire, c'est qu'elle peut ouvrir les yeux sur cette autre, qui n'est pas moins certaine, mais qui, plus abstraite, est moins facile à saisir d'emblée : les évolutions diverses qui constituent la croissance de l'humanité ne nous dispensent pas d'efforts ; elles ne mettent les peuples à l'abri d'aucune chance de décadence ou de mort; elles sont, au contraire, des causes d'inévitable subalternisation pour ceux qui se trompent de route ou s'arrêtent, pour ceux qui ne marchent point en tête du mouvement.

La plus anciennement découverte de ces évolutions, celle du savoir, entrevue par Condorcet, a été formulée avec netteté et exposée avec détail par Auguste Comte dans le cinquième volume du *Cours de philosophie positive*, sous le nom de *loi des trois états*. C'était la plus facile à constater et la plus frappante ; un esprit non prévenu ne peut la connaître et la comprendre sans la voir incontestable. Que tout savoir ait commencé par être théologique, pour devenir métaphysique et enfin scientifique, c'est une magnifique vérité qui illumine l'histoire du passé et fonde notre confiance dans

l'avenir de l'espèce humaine. Il n'en est pas moins vrai que les explications métaphysiques ne se fussent jamais produites sans l'effort de philosophes jouissant, dans une large mesure, de la triple indépendance de caractère, d'esprit et de situation sociale ; il n'en est pas moins vrai que, sans des laboratoires de mieux en mieux outillés, sans des chercheurs de plus en plus nombreux, la chimie et la physique n'eussent pu se constituer, la physiologie n'eût pu remplacer les théories animiste ou vitaliste par des explications positives. Les peuples qui n'ont point su créer ces ressources, comme, par exemple, les Espagnols et les Hongrois, n'ont vu naturellement aucune découverte se faire sur leur territoire. Ils n'ont que le reflet des foyers qui se sont allumés ailleurs; ils reçoivent les lumières et n'en produisent point.

Comme il s'était écoulé cinquante ans de Condorcet à Auguste Comte, un autre demi-siècle a été nécessaire pour qu'à la découverte de l'évolution du savoir vînt s'ajouter celle de l'évolution de la morale. Moins immédiatement saisissable, à cause de la complexité plus grande des faits et des moindres progrès réalisés, elle est cependant tout aussi bien acquise. Il est impossible de ne pas tenir pour démontré que la morale, d'abord purement instinctive et animale, devient graduellement de plus en plus humaine et consciente de son but, dans les grandes monarchies barbares, les cités antiques et les peuples de civilisation contemporaine. Peu à peu, la moralité s'épure et s'affine et, comme conséquence progresse la morale, qui n'est et n'a jamais été jusqu'à ce jour que la mise en formule de la moralité régnante.

Comme l'évolution du savoir, celle de la morale est donc certainement progressive. Mais son progrès n'est visible que dans l'espèce humaine prise en son entier, quand on la regarde de très haut et de très loin. Si, détournant ses regards de ces grandes perspectives, on les ramène sur les détails de l'histoire, on ne voit presque plus les raisons de rien. Il est impossible de dire pourquoi telle peuplade de l'Amazone en est restée à l'âge de la pierre et telle tribu du centre africain à l'anthropophagie, telle nation à la phase barbare et telle autre au régime des castes. Puis le rôle du hasard dans la destinée des peuples réapparaît et prend une importance gigantesque. On la voit dépendre d'un mariage de roi, qui eût pu se manquer, du sort d'une bataille, qu'un incident futile aurait pu changer. Enfin, en examinant chaque nation en particulier, on se convainc sans peine que l'évolution, loin d'y être progressive comme elle l'est dans l'ensemble de l'espèce, y est tantôt remplacée par la décadence et tantôt par un état à peu près stationnaire, fait de détérioration chez les uns et d'amélioration chez les autres ou de détérioration sous certains rapports et d'amélioration sous quelques autres.

Si la constatation de l'évolution de la morale dans l'ensemble de l'espèce humaine nous rassure pour l'humanité, il n'y a aucun motif pour qu'elle nous rassure sur l'avenir d'une quelconque de ses fractions. C'est, en effet, la concurrence entre nations, la sélection naturelle, qui a déterminé le triomphe de celles qui ont eu de bonnes lois capables de leur procurer des citoyens plus nombreux et doués chacun d'une valeur plus

grande. Mais on n'a connu la bonté de ces lois du passé que par l'issue même de la lutte ; on ne voit la valeur du principe que par ses seuls effets. Cela ne nous apprend pas ce que nous devons faire dans le présent pour progresser dans l'avenir. Nous ignorons ou, tout au moins, nous ne savons jamais clairement si notre état moral s'amende ou se détériore, si telle mesure législative est bienfaisante ou malfaisante, si elle nous fortifie ou si elle nous affaiblit.

L'évolution progressive est le fait normal pour l'humanité comme pour un jeune chêne, et pour chaque peuple comme pour chaque rameau de l'arbre ; mais les causes d'atrophie, les maladies, les blessures, l'ombrage malfaisant de quelque branche plus haute empêchent le plus souvent le développement qui ne demandait qu'à se produire. La constatation de l'évolution universelle nous permet de reconnaître que nous avons le plus grand intérêt à être le plus haut bourgeon terminal de l'arbre humain, que nous devons par tous les moyens nous efforcer de le devenir ; mais nous ne connaissons encore, quant à présent, aucun moyen sûr de jouer ce rôle désirable, ni de savoir si nous sommes bien dans la ligne ascensionnelle de la sève. Nous savons seulement que, si la moralité progresse quelque peu dans l'humanité, c'est par le jeu terrible des sanctions spontanées, qui n'élève les nations à des mœurs plus rationnelles qu'en écrasant sans pitié celles qui se sont trompées. A ce progrès aveugle, infiniment lent, toujours exposé aux décadences partielles ou totales, momentanées ou définitives, il nous faut substituer un progrès ayant des règles certaines. C'est là

le but que doit se proposer la morale scientifique.

L'effort et la vigilance sont d'autant plus nécessaires à la France contemporaine qu'elle est certainement, en fait de mœurs, à une époque de crise redoutable. Cette crise est un effet particulier de l'évolution intellectuelle, qui tend à substituer la civilisation scientifique à la civilisation à base théologique ou métaphysique. Il est fatal que l'esprit humain s'émancipe; à quiconque prétend l'obliger à croire, désormais il demande des raisons ; à quiconque prétend lui prescrire une règle de conduite, il en demande également. L'antique autorité des traditions diminue en fait d'actes comme en fait d'idées, et elle continuera inévitablement de diminuer. Le motif en est que la moralité est essentiellement une habitude, et une habitude est d'autant plus tyrannique qu'elle est plus universelle et qu'elle dure depuis un temps plus long; mais tout ce qui tend à la faire varier tend par cela seul à la détruire. Il ne faut pas espérer que l'on fera au libre examen sa part. Les dogmes religieux ne peuvent se voir demander leurs titres sans que les maximes de la morale ne soient appelées, elles aussi, à présenter les leurs. C'est une phase nécessaire de la croissance normale de l'esprit humain; elle est inévitable, comme la puberté, et il faut se féliciter qu'elle s'accomplisse. L'anarchie cessera, un jour, à force d'anarchie; car l'ordre ne peut renaître que par l'avènement de la raison consciente et de la justice. Mais avant qu'elles règnent, il faut qu'elles soient cherchées, qu'elles soient découvertes, formulées et publiées. Ce sont toutes opérations qui ne peuvent s'accomplir

qu'à force de liberté et d'indépendance individuelle. On s'est trompé quand on a cru qu'il y avait deux méthodes, l'une pour les sciences cosmologiques et l'autre pour les sciences noologiques; il n'y en a qu'une. Celle qui a servi à l'élaboration des premières formera aussi les secondes. Ainsi seulement se constituera une morale définitive et rationnelle en remplacement de la morale incertaine, souvent défectueuse, toujours chancelante et contradictoire, qui se montre de plus en plus incapable de guider la vie moderne.

En vain l'esprit de réaction nous crie : « Arrêtez, vous courez aux abîmes; la ruine des religions positives entraînera celle de la morale, et, comme suite, la méconnaissance des devoirs les plus indispensables, la mort des sociétés. » Nous répondons que nous savons par cœur tout ce qui s'est dit sur ce point; nous avons dans la mémoire les jérémiades de la rhétorique romantique sur la croyance envolée et le doute envahissant; mais elles nous semblent niaises. Les abîmes dont on veut nous effrayer, nous entendons y descendre, les sonder à notre aise et remonter sains et saufs. Ils sont, d'ailleurs, plus qu'à moitié franchis; le théologisme est dès à présent jugé et définitivement condamné; il ne reste plus qu'à promulguer et vulgariser parmi toutes les classes sociales l'arrêt irrévocable de la critique.

Quant à nos mœurs traditionnelles, il faut que, dans leur ensemble comme dans tous leurs détails, elles soient non seulement ébranlées, mais discutées à fond, sans ménagement ni réticence. Dans ce domaine comme dans tous les autres, nous sommes certains d'avance

que la lumière profitera à la vérité, à la raison et à la vertu. Sur la bonne influence finale de la discussion scientifique, pour l'augmentation en valeur de l'humanité et le progrès de la sociologie, il n'y a pas un doute à avoir. Le xx[e] siècle, s'élevant au-dessus des hésitations puériles du nôtre, procédera à cette tâche avec une pleine confiance; il n'est, d'ailleurs, pas libre de s'y soustraire. C'est le cours de l'histoire qui la lui impose.

Déjà et depuis longtemps même pour les hommes qui pensent, nous sommes entrés dans la période critique. Une minorité de plus en plus considérable sent d'une manière plus ou moins consciente que tout, dans nos mœurs, n'est pas rationnel et nécessaire ; que la part de l'absurde et de l'arbitraire est grande, qu'en ces matières surtout « le vrai et le faux ne diffèrent que par des nuances », et que bien peu de maximes sont tout à fait certaines. Dans peu de temps, cette sorte de scepticisme moral aura envahi la majorité de la nation ; nous serons en pleine crise, en plein trouble et partant en pleine faiblesse.

Il ne faut pas se dissimuler qu'entre l'époque où la morale traditionnelle aura cessé de gouverner avec une autorité incontestée la conscience, sinon la conduite, de la généralité des citoyens, et l'époque où une morale scientifique et définitive se sera constituée au moins dans ses grandes lignes, il s'écoulera un laps de temps assez considérable, un interrègne périlleux.

C'est une vieille remarque que les discours sur la pudeur la font perdre. On en pourrait dire autant de la moralité en général. La discussion vient du scepticisme;

mais elle le réengendre, l'étend et l'augmente. Pour la presque totalité des hommes pe ou point cultivés, l'autorité de la coutume traditionnelle est la même en fait de conduite et en fait d'idées. Les missionnaires anglicans ont maintes fois signalé, avec une surprise qui dénote peu de pénétration, ce fait que des nègres africains, honnêtes et sobres tant qu'ils demeurent adonnés à leurs fétiches, deviennent, en se convertissant au christianisme, voleurs, menteurs et ivrognes. On n'a pu détruire leur docile obéissance aux instincts grégaires sur un point sans la détruire aussi sur tous les autres. Et cela n'a rien que de naturel : il en est ainsi, même en Europe, pour tous les hommes chez qui leur ligne de conduite n'est point un produit de la réflexion et du raisonnement, c'est-à-dire chez la presque totalité. Après cela, énoncer que notre perpétuel état d'évolution et de révolution intellectuelle est une cause permanente de trouble pour la moralité, c'est affirmer une proposition si évidente qu'elle n'est guère plus qu'une tautologie.

Ce serait en faire une seconde que d'ajouter que l'incertitude où nous sommes de nos devoirs nuit à leur exact accomplissement et forme une source de mauvais rapports sociaux, de divisions, d'insolidarité, de mécontentement universel.

L'état présent ne peut se prolonger indéfiniment ; on peut s'y résigner comme à un mal inévitable et transitoire; vouloir s'y arrêter, soit par indécision, soit par parti pris de conservatisme, serait faire preuve d'inintelligence. Il nous faut avancer ou reculer, choisir entre l'organisation du moyen âge, qui n'a jamais été, néan-

moins, qu'une ébauche assez incohérente et instable, mais qui enfin a existé, et l'organisation rationnelle qui demande à naître.

Si nous adoptons la solution rétrograde, que ce soit avec franchise et logique. Restaurons et fortifions les instincts grégaires des ouailles, proscrivons tout ce qui peut les affaiblir ou les contrarier; que chaque brebis, rentrant docilement à son bercail et muette « comme l'agneau devant celui qui le tond », ait pour loi la volonté du pasteur et ses ordres pour conscience; nous condamnerons la réflexion individuelle, nous éteindrons les lumières, nous proclamerons l'obscurantisme. Sur ce qu'il doit croire et dire, chaque fidèle s'en rapportera à son confesseur, qui s'en rapportera à son évêque, qui s'en rapportera au pape; il n'y aura qu'un seul cerveau dans l'espèce humaine qui aura le droit de penser; encore s'en rapportera-t-il théoriquement au Saint-Esprit. Nous serons ainsi au bout du catholicisme, qui s'intitule à bon droit le christianisme complet, mais non encore au bout de la logique du système. Le bouddhisme, plus conséquent, demande en outre l'abolition de toute passion, de tout sentiment, de toute vie et nous promet comme but suprême l'anéantissement absolu de la substance, le nirvana.

Il est peu probable que cet idéal, surtout présenté d'une manière aussi claire, séduise les peuples européens. Les obscurantistes les plus résolus ne feraient eux-mêmes, dans une telle voie, que d'assez courtes étapes; la plupart n'y font que quelques pas. C'est infiniment moins qu'il ne serait nécessaire pour restaurer les routines morales et mettre un terme à

l'anarchie qui règne présentement dans tous les domaines de notre activité mentale.

Il n'est au monde aucune organisation qui, par ruse ou par force, ait les moyens d'arrêter l'évolution intellectuelle, en Europe et en Amérique, afin d'y fixer les mœurs dans un état immuable. Mais on doit ajouter que, s'il existait réellement une puissance capable de figer à jamais la civilisation occidentale, comme l'a été, par exemple, celle de la Chine, la moralité qu'elle voudrait éterniser ne saurait avoir que de mauvais résultats. Arbitraire et irrationnelle, elle ne pourrait durer sans se corrompre et sans corrompre les hommes. Toute habitude trouve dans sa durée même une nouvelle raison de durée ; mais, à mesure qu'elle a plus de force, elle devient si tyrannique et si absurde qu'il n'y a que la décrépitude à en attendre pour des populations qui en subissent le joug. Quand elle n'admet plus ni discussion ni dissidence, loin d'avoir atteint le comble de la perfection, elle arrive au comble de la malfaisance ; elle atrophie la nation. Tous les abus s'établissent à la faveur du respect qu'elle inspire. Les pouvoirs chargés d'assurer son règne, églises, administrations et magistratures, prétendent être, eux aussi, à l'abri de la contradiction. La tyrannie de l'habitude entraîne celle des pouvoirs publics, qui, pouvant tout, finissent toujours par tout se permettre. Ils restaurent le règne de l'immoralité en même temps qu'ils perpétuent l'irrationalité de la morale.

Complètement victorieux, s'il pouvait l'être, l'obscurantisme aurait uniquement pour effet, non l'immobilité qu'il rêve, mais une évolution dégradante. Puissant,

il contribuerait à nous maintenir longtemps dans l'anarchie actuelle ; faible, il a pour tout résultat d'entraver nos efforts pour en sortir.

La science, par contre, directrice née de l'évolution vers la civilisation rationnelle, sait parfaitement que cet examen de la moralité a l'inconvénient inévitable de l'ébranler. Ce doit lui être une raison non de le suspendre, mais de l'activer. Il en est de la crise des mœurs comme d'un accouchement : quand l'heure en est venue, on ne peut le différer, il est désirable, il est dangereux, et il faut en hâter la fin.

La France et les États-Unis ont, plus qu'aucun autre peuple, une raison d'activer l'édification d'une morale scientifique et définitive. C'est qu'ils sont des républiques démocratiques et que ce genre de gouvernement est, comme le vit si clairement Montesquieu, basé sur la vertu et ne peut se maintenir que par elle. Si elle vient à tarir, si les égoïstes et les jouisseurs deviennent les plus nombreux et les plus forts, il sombre dans le césarisme.

Une république doit constamment s'efforcer d'arriver à la pureté et à l'intégrité qui sont sa raison d'être ; plus elle parvient à en réaliser, plus elle est stable. Il n'est point pour elle de plus grande cause de faiblesse que de ne pouvoir déterminer avec précision ce qu'est cette vertu si nécessaire, que de ne pouvoir démontrer facilement à toute réquisition que cette intégrité si désirable pour la collectivité n'est point une duperie pour l'individu.

Le citoyen auquel on réclame ses contributions a le droit d'exiger qu'on lui produise le texte de la loi de

finances; pareillement, quand on lui demande d'être honnête, il est en droit d'exiger qu'on lui dise pourquoi. En devenant citoyen, c'est-à-dire sujet-souverain, il est dispensé d'obéissance et de respect à toute autre chose qu'à sa conscience et à la loi; il est virtuellement émancipé de toute sujétion, de toute hiérarchie qui n'a pas fait ses preuves et montré ses titres à le commander. La morale, sommée d'exhiber les siens, ne peut le faire quant à présent. Elle balbutie, allègue la coutume et l'usage, la nécessité sociale, affirme avec des redoublements d'énergie ses droits à commander, mais n'en donne, en fin de compte, que des raisons confuses.

Jusqu'ici elle était basée sur l'autorité, la pompe des cérémonies, la prétendue révélation du Sinaï, de l'Évangile ou du Coran. Jusqu'ici toutes les religions, presque toutes les philosophies, tous les codes, ont prescrit à l'homme l'accomplissement de volontés qui n'étaient pas les siennes, au nom d'une sagesse divine ou humaine supérieure à lui et extérieure à lui. Sa docilité instinctive lui apprenait à suivre le troupeau, et on le payait de raisons apparentes, appuyées de contrainte réelle. Mais la démocratie de son côté, comme l'esprit scientifique du sien, le libère de ces entraves, abolit l'autorité. Dès lors, la morale prescrite et commandée reste sans support; elle court grand risque d'être méprisée. Si donc, du point de vue scientifique, le problème est difficile, du point de vue démocratique il est particulièrement grave et menaçant.

C'est aux pauvres, aux faibles et aux opprimés que serait le plus immédiatement profitable une morale bien établie : car elle sera toujours le plus solide ou

même le seul solide point d'appui de leurs revendications; c'est à eux surtout qu'elle doit rendre service. J.-J. Rousseau remarque que « c'est une excellente situation pour bien philosopher que d'être plus content de soi que de sa fortune ». On peut ajouter que la meilleure condition de succès pour les malheureux qui se plaignent de leur sort, c'est d'être certains qu'ils ont la justice de leur côté. Cette certitude donne à leurs cris un accent plus vibrant et une éloquence plus communicative. Elle affaiblit la résistance des oppresseurs et prépare leur capitulation.

Que des ouvriers d'usine réclament une augmentation de salaires simplement parce qu'il leur serait agréable d'avoir plus d'argent, les patrons répondront qu'ils ont précisément les mêmes raisons pour la refuser. Mais si l'on fait voir que les ouvriers travaillent quinze ou seize heures par jour, dans une atmosphère étouffante de 35° de chaleur, que la mortalité et la morbidité sont énormes parmi eux, qu'ils ont cinquante-cinq réformés pour cent conscrits visités, et que les décès dépassent largement les naissances, alors le public penchera à croire que le travail doit être réduit, que les ateliers doivent être aérés et que les salaires doivent être augmentés.

Ainsi, entre les passions antagonistes qui semblaient équivalentes en légitimité, l'inspection de l'état démographique juge le litige. L'économiste y voyait une simple lutte de forces. Il éprouvait plutôt de la sympathie pour ce qui favorisait la production et, par suite, l'intérêt du patron. La démographie vient au secours de la démocratie, lui apportant des arguments et des

titres. La science sociale est donc surtout favorable au peuple. Si l'histoire est une bonne aristocrate, comme on l'a dit, peut-être à tort, elle est, elle, une bonne démocrate, et le montrera de plus en plus.

La justice, si nécessaire pour sauver les pauvres de l'oppression des riches, est encore la seule garantie des minorités contre la tyrannie des majorités. Le sens du bien et du mal, du vrai et du faux dans l'ensemble du peuple. et dans chacun des électeurs, est le seul fondement de la liberté politique en pays de suffrage universel. Pour que la majorité soit tolérante, pour que la presse puisse faire un appel utile à l'équité de la nation, il faut que cette équité y existe. Une république a le plus pressant intérêt à ce qu'elle ne s'y altère point, ou plutôt à accélérer l'élaboration de la morale scientifique, qui peut la maintenir et la fortifier.

« Comment empêcher, dit Laveleye, que la toute-puissance de la majorité n'aboutisse pas à l'asservissement des minorités ? » Et il ne voit pas de réponse à sa question. Mais il y en a une. C'est qu'en réalité il n'y a jamais de minorité dans une nation éclairée où les têtes travaillent. Celle que l'on constate sur un point donné n'est jamais qu'une apparence. Entre le libre penseur allant jusqu'à l'athéisme le plus formel et le moine aveugle qui a fait vœu de ne plus se servir de sa cervelle pour penser, d'obéir comme un cadavre, il y a non pas des centaines, mais des milliers d'étapes intermédiaires. Certains ordres religieux ont des moyens d'action si notoirement malhonnêtes que l'opinion autorise le pouvoir à contrarier leur expansion ; mais elle ne permet pas qu'on les fusille, comme cela a eu lieu

dans une république de l'Amérique du Sud. De même, il y a moins de trente ans encore, les tribunaux condamnaient à l'amende et à la prison les écrivains qui exprimaient trop ouvertement des convictions antireligieuses; mais l'opinion n'eût pas permis que l'on fît une Saint-Barthélemy de libres penseurs, et les plus fanatiques n'auraient pas osé l'essayer. Pourquoi? C'est que, si la persécution eût dépassé la mesure, une partie de la majorité eût passé du côté de la minorité, qui fût devenue majorité à son tour. Ainsi le fractionnement, l'émiettement de la nation en partis de plus en plus nombreux, qui provient de l'anarchie intellectuelle et morale de notre époque, rend inévitable l'établissement de la liberté; car aucune opinion, aucune secte philosophique ou religieuse n'a la majorité, et si la minorité la plus importante pouvait imposer sa domination, elle opprimerait trois, quatre ou dix minorités, dont chacune, prise isolément, est moindre, mais qui, toutes réunies, forment la majorité de la nation.

Il n'y a certainement qu'une minorité des électeurs français qui soient des catholiques croyant tout le *Credo*. Parmi eux, beaucoup sont cléricaux sans pratiquer et beaucoup pratiquent sans vouloir la domination cléricale. Cette minorité est à présent moins nombreuse que la minorité indifférente; elle l'est plus que la minorité protestante, que la juive, la positiviste ou la matérialiste; elle a opprimé la nation jusqu'au jour où les élections lui ont fait voir qu'elle n'est plus assez forte. Aujourd'hui, toutes ces minorités, même les moins tolérantes, s'additionnent et forment une majorité dont toutes les fractions s'accordent pour réclamer la liberté

de penser. Par la lutte des doctrines les unes contre les autres, l'émiettement ne pourra que s'accroître. Il aura de plus en plus un effet dont il faut se réjouir, celui de nous amener graduellement vers un état de tolérance et d'équité dont la meilleure formule serait celle-ci : L'homme doit à l'homme ce respect de n'agir jamais sur une intelligence que par des moyens d'ordre intellectuel.

Le progrès de la justice sur ce point spécial est résulté en quelque sorte automatiquement de l'établissement de la liberté, et l'établissement de la liberté était lui-même résulté d'un précédent progrès de l'esprit de justice. La république a le plus grand besoin de le fortifier encore pour se fortifier elle-même. Si quelque amélioration s'est heureusement accomplie dans ce domaine particulier de la moralité publique, il est fort incertain qu'elle ait été aussi grande dans les autres; on soutient même souvent qu'il ne s'y est produit qu'une corruption croissante.

Toute affirmation à cet égard est, quant à présent et à cause même de l'imperfection de la science morale, impossible à vérifier. On peut cependant faire à ce sujet quelques remarques préalables, qui auront en outre cette utilité de mettre en garde contre les opinions excessives en bien ou en mal, tout en faisant sentir le besoin d'un critérium.

D'abord, il est bon de rappeler que les appréciations pessimistes sur l'immoralité du temps présent sont surtout d'origine réactionnaire. Pour le christianisme, notre nature est foncièrement corrompue par le péché, et les rédemptions les plus cher payées ne peuvent

la relever que d'une manière précaire et momentanée. Le monde va se pervertissant de jour en jour : c'est la thèse de tous les sermonnaires. Pour Machiavel, les hommes font toujours tout le mal qu'ils peuvent. Aussi est-il partisan du despotisme, comme l'Église l'a toujours été foncièrement. Si, en effet, les gouvernés sont des animaux féroces ou vicieux, le pouvoir ne saurait être muni de trop de chaînes et de fouets. L'absolutisme trouvant sa légitimation dans la croyance à la perversité humaine, les partisans de l'un ont une grande tendance à exagérer l'autre.

Par contre, la conviction que l'homme naît bon et que c'est la société qui le gâte, qui fut celle de Rousseau, de tous les philosophes de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, de Fourier, des hommes politiques de la Révolution française et de celle de 1848, conduit à la liberté, à la république et au suffrage universel. De là une tendance, chez les partisans des institutions démocratiques, à s'exagérer la somme d'intelligence et de justice existant dans le peuple.

Cet optimisme a souvent reçu, de la part des événements, de cruels démentis : l'échafaud et la déportation pour les élites animées des plus généreux sentiments, les insurrections noyées dans le sang, les masses redemandant le joug traditionnel, la tribune supprimée, la presse bâillonnée et toutes les turpitudes s'accomplissant à l'aise sans crainte de contrôle ou de répression, puis, lors de l'effondrement de 1870, l'incapacité s'étalant partout, un maréchal de France livrant son pays et jugeant les sphères gouvernementales assez corrompues pour qu'après une telle action sa dictature

leur parût encore acceptable. On voulut la république, et l'on espéra qu'elle serait une panacée contre la corruption. Mais les déceptions encore une fois ne se sont pas fait attendre. Des scandales énormes, tels que l'affaire des décorations ou celle du Panama, des séries de grands-officiers de la Légion d'honneur ou d'anciens ministres condamnés pour escroquerie, des notaires et des banquiers prenant par douzaines la route du bagne, ont révélé, dans la bourgeoisie, une immoralité profonde, généralisée, se manifestant par des éruptions continuelles et variées d'aspect. On est forcé de convenir que la république n'est pas plus une garantie de moralité qu'aucune autre forme gouvernementale. Aussi le découragement et la lassitude ont envahi les plus courageux et les plus déterminés à la confiance.

Il faut, pour les réconforter, leur rappeler que le scandale et la malhonnêteté sont deux choses distinctes ; la liberté et la publicité, qui augmentent l'un, font diminuer l'autre. Il vaut mieux laver, dit-on, son linge sale en famille qu'en public ; mais il vaut mieux, mal pour mal, le laver en public que de ne pas le laver du tout. Les monarchies ne le lavaient jamais. La république le lave au grand jour au milieu des huées. Le tapage et la honte passeront, la propreté restera.

Il y a tout lieu de croire que le passé ne valait pas mieux que le présent. L'obscurité y favorisait la malhonnêteté, les abus pullulaient sans crainte d'être dénoncés. Aujourd'hui, cette crainte existe, leur perpétuité n'est plus aussi assurée : c'est un grand progrès.

En démocratie, cela est certain, on peut tromper le

peuple, comme le roi en monarchie. Mais il suffit souvent de quelques hommes courageux pour déterminer un mouvement d'opinion en faveur de la justice, et il est plus probable qu'ils se trouveront mieux dans toute une nation, où les victimes des abus sont si nombreux, que parmi des courtisans intéressés à perpétuer les prévarications dont ils vivent. En fait, si l'on examine l'histoire siècle par siècle, il est bien difficile d'affirmer avec quelque ombre de raison qu'aucun ait valu mieux que le nôtre. Quand l'imagination se donne carrière, elle peut placer la cité de ses rêves à la date qu'il lui plaît de choisir dans le passé; elle prendra pour idéal, selon son caprice, le règne de saint Louis, celui de Charles V, de François Ier, de Henri IV ou de Louis XIV. Mais, dès qu'on examine les faits, on s'aperçoit que l'époque organique du moyen âge, pas plus que les périodes critiques qui ont suivi, ne fut une époque de vertu. En toutes on trouve la débauche, la violence, la fourberie et la lâcheté, dans la noblesse comme dans le peuple ou la bourgeoisie, et, plus on examine les détails, plus on en trouve. L'âge d'or du bon vieux temps n'a jamais existé que pour des esprits voués, par une fâcheuse combinaison d'ignorance et de passion réactionnaire, à l'éloge sénile des siècles écoulés.

Une considération capitale en faveur du nôtre, c'est la grande diffusion de l'aisance et la quasi-universalité du travail, source de toute vertu, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices. Sous l'ancien régime, le dénuement condamnait au chômage, à la mendicité et à une existence abjecte un grand nombre d'habitants. Leur faiblesse les mettait à la merci des gens du roi,

des hobereaux et du clergé. Aujourd'hui, grâce au progrès économique, le travail est une marchandise qui ne manque que rarement d'acquéreur. L'individu sent mieux son droit; moins pauvre, moins ignorant et moins faible, il est mieux en état de le faire respecter. Aussi sa personnalité se relève; l'appétit de justice, de liberté, de dignité est probablement plus grand qu'à aucune date antérieure, et il sait mieux l'art d'obtenir ses légitimes satisfactions. La différence des conditions est encore très exagérée de nos jours, et beaucoup d'hommes exploitent encore leurs semblables. Mais il est difficile de contester que ces abus aient diminué et que cette diminution ait augmenté tout à la fois la moralité de ceux qui en profitaient et celle de ceux qui en souffraient.

En somme, le nombre des individus jouissant de la triple indépendance de l'esprit, du caractère et de la situation sociale s'est certainement accru, et l'on n'aurait qu'à s'en féliciter sans réserve si, comme corollaire de ce progrès même, n'apparaissaient, d'une manière très imprévue, mais sinistrement menaçante, les dangers de l'idéalisme individuel révélés par la démographie. Pourtant, son langage était beau et ses conseils séduisants.

Il disait à l'homme : « croîs et grandis; développe ton corps, ton esprit et ta fortune, toutes tes facultés et toutes tes énergies; fais-toi ta part aussi large que possible de santé, de lumière et de puissance. Fais ce que dois, advienne que pourra; dis ce que penses, advienne que pourra. Va de l'avant avec fermeté et résolution. Après avoir mûrement réfléchi, quand ton

parti est pris, agis avec toutes tes forces. En philosophie, ne crains pas d'être seul de ton avis. Puisqu'il est entendu que tu ne l'as pas accepté sans raisons, en toute circonstance, dis-les, dussent-elles provoquer la contradiction ou même la persécution. L'idée la plus noble, le sentiment le plus beau n'ont de noblesse et de beauté que parce qu'ils sont vrais. Attache-toi donc aux idées les plus vraies et les plus nouvellement vraies. Ta noblesse et ta beauté morale seront proportionnées au courage que tu mettras à les servir.

« Regarde tous ceux qui sont devenus grands par la guerre et la politique, par la fortune et les affaires, par les lettres, les arts et la poésie, par la science, les découvertes et les inventions, ceux dont les noms, couronnés de gloire, s'inscrivent au fronton des édifices, brillent au panthéon de l'espèce humaine; dans leur enfance, ils étaient à peu près ce que tu as été, égaux à peu près en force, en santé, en vitalité mentale ou physique; plusieurs même, on le sait, étaient maladifs, semblaient destinés à une vie courte, souffrante et sans utilité. Tous les enfants, en tous cas, partent du même point, l'ignorance complète. Ose ce qu'ils ont osé; l'échec même vaut mieux que la paresse à entreprendre, que la lâcheté qui se dissimule sous le nom de prudence. Il ne dépend pas de toi de te trouver dans un milieu et des circonstances favorables; mais ton devoir est de tirer du milieu et des circonstances où tu te trouves tout le parti que tu peux en tirer.

« Guerre à la routine qui énerve l'esprit et guerre à la paresse. La paresse est le plus grand des vices, celui

qu'il faut extirper à tout prix. L'oisiveté est agréable d'abord ; mais l'ennui la punit bientôt. Le plaisir vient du travail et le récompense. Par un effort énergique, même suivi d'insuccès, l'homme se prouve sa force ; il se convainc qu'il réussira dans une prochaine entreprise un peu moins difficile.

« Tout progrès s'est toujours accompli par un individu seul ; toute vérité nouvelle a toujours été pensée pour la première fois par un seul cerveau ; toute invention a toujours été faite par un seul homme. Une élite ensuite s'est approprié le progrès et l'idée, pour en retirer un profit variable. Il faut être au moins de cette seconde catégorie, si l'on ne peut faire partie de la première.

« Échauffez l'imagination des jeunes gens en leur faisant lire la biographie des grands hommes ; rien n'est plus capable d'allumer de généreuses ardeurs, de fomenter de brûlantes ambitions. Un enfant ne devient un grand homme que s'il essaie de le devenir, et il faut que beaucoup essaient pour que la nation elle-même soit aussi grande que possible, délirante d'enthousiasme, brillante de lumière, phare pour l'humanité. L'échec même est beau. Il ne serait honteux que si le but était inavouable ; mais, dès lors qu'il est noble, il communique sa noblesse à l'effort tenté. Ainsi doit penser celui qui échoue, ainsi ceux qui l'entourent.

« Le but est la gloire, la supériorité sociale, la domination. Augmentez l'aisance, l'égalité, l'instruction, afin qu'un plus grand nombre de concurrents prennent part à la lutte. Faites-les forts, sains, bien équilibrés, justes et courageux, bien doués sous tous les rapports, afin qu'elle soit aussi âpre et furieuse que possible.

Supprimez toute barrière légale ou autre, toute aristocratie, toute ploutocratie oppressive, tout obstacle de fait ou de droit à la libre ascension de l'individu vers les sommets ! »

Cet air de clairon transportait les cœurs, et la démocratie, en France comme en Amérique, semblait n'avoir plus qu'à marcher avec entrain en l'écoutant, quand on s'est aperçu qu'il la guidait mal. Si ce programme n'était pas mauvais, il était tout au moins incomplet, et la démographie a révélé qu'il engendre ou, pour mieux dire, qu'il généralise une maladie sociale, qui était autrefois le propre des aristocraties, l'obliganthropie, l'abaissement de la natalité, dont le progrès ne comporte d'autre terme que la mort de la nation. Ce seul phénomène, dûment constaté comme il l'est, suffit, par son importance, à incriminer toute notre moralité, toute notre philosophie, toute notre organisation politique et sociale.

C'est que l'individualisme a les défauts de ses qualités ; il engendre fatalement, quand il est en excès, une corruption de lui-même : augmentation du nombre des isolés, des déracinés et des désespérés, des suicidés, des divorcés, des criminels, des joueurs, des alcooliques. Dans cette société formée d'individus si bien doués et si forts, mais si âpres et si rapaces, ni le pouvoir politique, ni la gloire littéraire ou artistique, ni le succès en affaires, ni l'opulence n'appartiendront au plus digne. Souvent le penseur travaillera seul, pauvre et méprisé, et sa pensée ne sera estimée qu'après qu'il sera mort de privations. Plus souvent il sera tellement opprimé qu'il ne pourra rien produire, et

qu'il s'éteindra sans avoir pu montrer sa valeur. Souvent l'homme de science passera vingt ans à constater un ensemble de faits nouveaux et, seul, l'homme d'industrie en tirera la fortune. Enfin, fait plus grave, il est toute une catégorie de progrès indispensables que la libre lutte des individus entre eux ne peut jamais réaliser, c'est celle des progrès en douceur, solidarité, dévouement, qui sont nuisibles au premier qui les accomplit.

Ainsi donc, de même que l'on manque de moyens pour évaluer la moralité relative des différents siècles dans le passé, nous en manquons également pour juger la moralité de notre temps. Certaines considérations nous rassurent, nous remplissent de confiance et d'orgueil et d'autres se présentent qui nous inquiètent et nous désespèrent. On sent qu'il y a eu des variations considérables d'un siècle à l'autre en fait de vertu, mais on ne les voit que confusément. On est certain qu'il existe des variations qui ne sont pas moindres entre les diverses nations et les diverses provinces d'une nation, entre les diverses classes sociales et les diverses professions, entre les divers âges, et du sexe masculin au sexe féminin ; mais ce qu'on croit apercevoir est vague et changeant.

Si l'on veut s'en convaincre, que l'on détaille un peu quelques-uns de ces problèmes. Ils ne sont pas sans intérêt ; mais on reconnaît bientôt que nos moyens de les résoudre sont ridiculement insuffisants. Par exemple, la somme des vertus est-elle plus grande en Gascogne qu'en Bretagne, en Auvergne qu'en Artois ? L'examen de la criminalité comparée ne mène pas au

but ; les statistiques morales manquent de portée, ne concluent pas. Les comparaisons de cette nature, que l'on fait fréquemment entre peuples rivaux, ne sont guère autre chose que des prétextes à flatterie ou à dénigrement. L'esprit n'entrevoit pas même la possibilité d'une réponse.

Il en est de même si l'on se demande lesquels. des riches ou des pauvres, ont le plus de valeur morale. Les premiers ont une plus grande indépendance, une plus grande liberté d'aberrer et sont plus sujets, pour cette cause, à faire mauvais usage de leurs forces et de leur fortune. Mais, d'autre part, la moralité supérieure des seconds n'est le plus souvent que l'asservissement traditionnel à une routine, l'obéissance sans critique ni discernement, et il faudra qu'elle cesse un jour. Elle disparaît déjà, les laissant aux prises avec les mêmes causes d'immoralité. Quant à présent, si elle est moindre chez le peuple, c'est un effet non de la nature et de la race, qui sont les mêmes que dans les classes plus élevées, mais des circonstances, qui sont mobiles, en voie de perpétuelle transformation.

Sans multiplier ces exemples de problèmes insolubles, nous sommes en droit de conclure en réaffirmant ce que nous avions déjà dit : l'état de notre moralité est inquiétant, à cause des incertitudes qui planent sur sa quantité et sa qualité. Est-elle ou n'est-elle pas au niveau des exigences de notre organisation démocratique ? Est-elle en progrès ou en décadence ? Comment la définir, l'évaluer, la juger ? Serons-nous à perpétuité condamnés, sur ces points, aux appréciations subiectives de la conscience individuelle ?

Ces questions et toutes celles du même genre qui se rapportent à la science morale sont si graves et, d'autre part, il est si visible que les réponses satisfaisantes manquent également aux plus savants et aux plus simples que l'on s'en détourne; on n'ose ni les regarder en face ni les poser carrément.

Depuis cent ans, l'élite de l'espèce humaine vit à cet égard dans un état de lâcheté inconcevable et honteux. La vérité scientifique qu'elle entrevoit, qu'elle voit, qui s'impose, finit par lui crever les yeux, et elle les ferme par routine sans doute, mais surtout par peur du problème moral. C'est la crainte de voir la morale sombrer avec le théologisme qui empêche l'adoption de l'encyclopédie scientifique d'être pleine, franche et unanime, comme elle devrait l'être.

Les uns se jettent tête baissée dans les pratiques comme dans les dogmes, ne veulent rien savoir, rien examiner, craignant à juste cause que les résultats de leur examen ne soient la ruine de leurs fragiles convictions; ils ressemblent au santon musulman de la vallée de Josaphat, à qui l'on demandait ironiquement s'il voyait vraiment le fameux pont sur lequel doivent passer les âmes au jour du jugement. Il trépigna, tempêta et, les veines gonflées par la colère, affirma vingt fois que oui, oui, il le voyait. Si ces sortes de fanatiques n'étaient parfois nuisibles, il faudrait les plaindre; ils manquent de sincérité envers eux-mêmes.

D'autres en manquent seulement envers le public. Ils affirment la beauté, la noblesse, l'utilité pratique, la sublimité du mensonge. En recommandant la foi, ils ont soin de sous-entendre ou même ajoutent expli-

citement que c'est un don d'en haut et qu'ils ne l'ont point reçu.

Quand Voltaire disait : « ... le peuple qu'il faut toujours tromper », il l'avertissait très clairement de ne pas se laisser faire ; son intention n'était pas douteuse. « Il faut de nouveaux fers pour l'aveugle univers » lancé en plein théâtre avait le même but. Comme tout son siècle, il crut toujours à l'influence bienfaisante de la vérité.

Le nôtre s'est honteusement employé, par la plume de toute une moitié de ses écrivains, à faire l'éloge de la fourberie systématique dans le gouvernement des peuples et des consciences. « Quel est, demandait Paul-Louis Courier, le confesseur de M. de Chateaubriand ? » Il n'en avait pas, c'était « un épicurien qui avait l'imagination catholique » ; c'était à des idoles, qu'il savait n'être que des idoles, qu'il prodiguait son encens et ses périodes échauffées d'émotion factice. Et il a fait école ; des centaines de littérateurs, d'une philosophie plus étroitement apparentée à la rhétorique qu'à la science, ont marché de près ou de loin sur ses traces. Ils ont déploré, en vers et en prose, l'action prétendue desséchante de la critique, du travail et du bon sens, les bienfaits de ces hautes et consolantes fourberies dont vivaient les grandes âmes, aux âges de ténèbres. Ils n'ont pas dit : la raison, voilà l'ennemi ; mais, en toute circonstance, ils l'ont traitée avec un froid silence, un mépris affecté. Dans beaucoup de cas, les négations discrètes et respectueuses eussent été ouvertement méprisantes, si l'hostilité des fanatiques eût été moins dangereuse. Mais, dans beaucoup de cas aussi,

de courageux esprits, incapables de laisser influencer leur langage par la crainte, ont reculé comme devant un gouffre sans fond, en constatant l'inexistence d'une morale basée sur la science. Dernièrement encore, un penseur décidé à tout dire, comme M. de Lapouge, était d'avis que c'est une grande faute de détruire le christianisme quand rien n'est prêt pour le remplacer, qu'il ne faut pas détromper le peuple sitôt.

M. Darmesteter et avec lui beaucoup d'autres écrivains en des termes presque identiques aux siens, va jusqu'à reprocher aux sciences déjà constituées d'avoir failli à cette tâche. « Tant que dura le feu de la lutte, dit-il, la science se crut appelée, une fois victorieuse, à remplacer sa rivale. Avant même la victoire complète, la désillusion est déjà venue. La science arme l'homme, mais ne le dirige pas ; elle éclaire pour lui le monde jusqu'aux derniers confins des étoiles; elle laisse la nuit dans son cœur. Elle est invincible et indifférente, neutre, immorale. »

Voilà leur langage ! Mais reprocher à l'astronomie de ne rien nous apprendre en fait de morale est aussi sensé que de mépriser la géométrie parce qu'elle nous laisse dans une lamentable ignorance concernant la culture des orchidées.

Il y a cinquante ans, la science n'avait encore abordé ni l'anthropologie, ni la démographie, ni la sociologie, ni la bactériologie. Les trois premières de ces sciences étaient à peine nommées ; la dernière ne l'était même pas. Elle a, depuis, mis en culture ces domaines jusque-là laissés en jachère. Le champ de la morale lui appartient également et, quand elle le cultivera,

elle saura en tirer une floraison de vérités nouvelles.

L'avènement de la morale scientifique, objet de tant d'espoirs et de découragements, si souvent prédit comme prochain, apparaît encore, à beaucoup de penseurs, comme possible seulement dans un lointain avenir. « Pour la morale, le xxe siècle sera assurément dans une période de transition : car la morale future ne sera pas encore fondée et nous ne pouvons deviner ce qui la constituera plus tard ; mais c'est déjà quelque chose que de la prévoir et d'en supposer, comme on le fera en 1992, les premiers linéaments[1]. »

La marche convergente de l'ethnographie et de la démographie permet de prévoir que le progrès sera de beaucoup en avant sur ces prévisions trop timides

1. Ch. Richet, *Revue scientifique*, 1892.

CHAPITRE II

LA CRISE DE LA SCIENCE MORALE

I. — Premier obstacle à la constitution d'une morale scientifique : la morale théologique. — Ses prescriptions religieuses sont malfaisantes ; ses prescriptions morales affaiblies par leur mélange aux précédentes. — Elle propose à la vie individuelle une mauvaise fin, de mauvaises règles, de mauvais modèles. — Le christianisme n'a pas découvert une seule vérité en morale plus qu'en physique.
Dogmes erronés, morale nuisible.
II. — Second obstacle : la métaphysique. — Ses caractères : elle est individuelle, subjective, abstraite, déductive ; elle analyse des concepts, dédaigne les faits. — L'impératif catégorique.
III. — La morale scientifique. — Variabilité de la morale. Exemples.
Genèse de l'impératif catégorique. — Le sentiment du devoir ne prouve rien quant à la valeur objective de l'acte. Exemples.
La moralité des animaux est sensiblement invariable dans chaque espèce et chaque individu. — Celle de l'homme est toujours variable en quelque mesure dans chaque individu et chaque collectivité. — Cette variation croît avec la civilisation. — Variation affolée.
Nécessité d'un critérium objectif. — Secours fourni par l'ethnographie et la démographie. — Elles sont la base de la sociologie et de la morale.

La morale sera scientifique ou jamais elle ne sera constituée d'une manière stable et définitive. Si l'on veut travailler efficacement à son élaboration, une tâche préliminaire s'impose : déblayer le terrain des systèmes théologiques et métaphysiques qui l'en-

combrent. Ces grands fantômes s'efforcent d'en imposer par l'audace de leurs prétentions. En réalité, ils sont stériles en fait de vérité morale et ne conservent de puissance que pour nuire aux libres esprits qui la cherchent.

Plusieurs centaines de milliers d'hommes sont salariés par les peuples d'Europe et d'Amérique pour leur enseigner que la morale a été révélée parmi la foudre et les éclairs au sommet d'un volcan de l'Arabie. La mythologie des Juifs l'a dit; ils le répètent. De même, Joinville étant allé à la croisade en Égypte avec saint Louis, en rapporta à ses contemporains la nouvelle que le Nil descend du paradis terrestre, d'où il charrie parfois des débris de bois mort, qui sont les épices. Ces fables sur les sources du Nil, la provenance de la cannelle et les origines de la morale se valent exactement. Ce serait pure naïveté que de s'abaisser à discuter les unes plus que les autres.

Les théologistes affirment, il est vrai, que la morale du Décalogue a été amendée par une révélation nouvelle et plus émolliente. Mais la seconde vaut moins encore que l'ancienne; elle est fausse et malfaisante. Ce qui a préservé les peuples qui ont le grave inconvénient d'être asservis au christianisme, d'en être abrutis et atrophiés, c'est qu'ils se sont trouvés doués d'un bon sens assez résistant pour s'émanciper de sa morale. Ils sont vigoureux et civilisés dans la mesure où ils l'oublient.

Il est facile de montrer que les prescriptions religieuses du christianisme sont nuisibles en elles-mêmes, que leur mélange aux prescriptions vraiment

morales est mauvais pour ces dernières et qu'enfin la morale même de l'Évangile est funeste.

D'abord, les pratiques religieuses, prières, sacrements, participation au culte, jeûne, abstinence, etc., sont malfaisantes par le temps et les forces considérables qu'elles font perdre, les espoirs chimériques et les rêveries débilitantes qu'elles suggèrent, les terreurs d'êtres et d'événements imaginaires qu'elles font naître, à cause de la sensibilité qu'elles irritent et pervertissent parfois, de la volonté qu'elles énervent, de la raison qu'elles tendent toujours à obscurcir. L'homme n'acquiert toute la force et la rectitude de son jugement naturel que s'il se soustrait à l'obsession de ces bizarreries.

Les quelques prescriptions véritablement morales que l'Église enseigne n'ont rien de rare et d'ineffable; ce sont des choses que tout le monde a toujours sues, dans l'antiquité comme aujourd'hui. Elle ne fortifie nullement l'opinion que le public a de leur nécessité. Elle l'affaiblit, au contraire; car elle ne les enseigne que concurremment avec une foule infinie de pratiques arbitraires, auxquelles elle attribue beaucoup plus d'importance. Pour une fois qu'elle conseille aux hommes d'être probes, loyaux et laborieux, elle leur recommande un million de fois d'assister aux offices et cent mille fois de dire des *oremus*. Elle prétend bien qu'elle veille à l'accomplissement de la morale tout entière; en réalité, elle a souci surtout de ce qui lui profite. Un prudent directeur de conscience tient infiniment à ce que sa pénitente se montre aux offices et quête à l'église, principalement si elle est riche et

influente. Il lui importe fort peu qu'elle soit acariâtre ou haineuse, orgueilleuse, avare, vindicative ou légère. Ce sont choses qu'il lave, avec indifférence, par quatre mots de latin. Pour le fidèle croyant et pratiquant, la morale n'est plus que le corollaire et la conséquence de la religion, un accessoire infiniment moins important que le principal. Elle se trouve réduite à un rang secondaire et subit une déchéance de son rôle capital comme directrice des actions et facteur de la valeur humaine. Vicieux, grossier, fanatique et stupide, un individu continue de se croire au-dessus d'un honnête homme ordinaire s'il est dévot et dit régulièrement le rosaire.

Quand un Kouan a répété des millions de fois : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète », il est si sûr et si fier de sa supériorité morale qu'il hait et prend en pitié tout ce qui n'est pas lui. En propageant de toutes leurs forces des appréciations aussi fausses sur la valeur relative de l'honnêteté et du culte, toutes les religions portent le plus grave préjudice à la moralité humaine. Elles se vantent d'en être la source et la sauvegarde ; à force de le proclamer, elles ont fini par le faire croire ; en réalité, elles lui sont plus nuisibles qu'utiles.

Le christianisme, pour ne parler que de lui, porte à la morale un préjudice encore beaucoup plus grave par les contre-vérités qu'il propage en cette matière. Il a poussé si loin l'absurdité qu'il n'a point été suivi et qu'il s'y est depuis longtemps résigné. Ses apologistes lui font honneur de la suprématie que l'Europe a acquise sur le monde. Rien de moins fondé. Les civilisa-

tions antiques, celles de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome, se sont élaborées sans lui, puisqu'il n'existait pas encore, et quant à la civilisation occidentale, c'est non par lui, mais malgré lui qu'elle s'est développée, grâce aux progrès de la science et de l'esprit scientifique, que la foi religieuse a toujours combattus et combat encore ouvertement ou sourdement.

S'il eût pratiqué la morale de l'Évangile, s'il eût préféré la vie contemplative à la vie active, l'homme européen n'eût point été régénéré par le travail et par la science, source de toute vertu, richesse, énergie et valeur mentale.

Si nous avions imité les oiseaux des champs, qui ne sèment ni ne moissonnent, nous n'aurions point d'agriculture. Si, par malheur, nous avions vécu comme les lis de la vallée, qui ne filent ni ne tissent, nous n'aurions ni commerce ni industrie. Si nous avions tous pratiqué le célibat et la chasteté absolue, considéré la génération et la nutrition comme des souillures, le bassin de la Méditerranée et l'Europe occidentale, après avoir été quelques années couverts d'anachorètes, seraient déserts depuis de longs siècles ou, tout au moins, dépourvus d'habitants appartenant aux races actuelles.

Si nous avions considéré la mort comme le but de la vie, la souffrance comme un moyen de perfectionnement, la maladie comme l'état normal de l'homme[1] ; si nous avions cru réellement à la perversité originelle et irrémédiable de notre nature, à moins du secours surnaturel de la grâce, à l'ignorance invincible à moins

1. Relire Blaise PASCAL, *Prière pour l'emploi des maladies*.

d'une révélation divine, jamais le progrès scientifique et économique n'eût pu se produire ou seulement être tenté. Ces erreurs désastreuses eussent certainement perdu les peuples chrétiens si le bon sens n'en eût, en dépit de la déférence nominale et, d'ailleurs, intermittente pour les doctrines, préservé la majorité.

Une faible minorité seulement a été dépravée par ces aberrations. C'est parmi elle que l'Église a choisi les plus dévoyés pour en faire des saints et les proposer à l'imitation de l'humanité. Elle donne comme type de perfection individuelle Jésus, c'est-à-dire un homme qui vécut seul, n'eut jamais ni famille, ni patrie, ni profession régulière, ni père, ni femme, ni enfants, qui ne fut ni soldat, ni citoyen. Un tel idéal, s'il était suivi, serait bon uniquement à former des rishis ou des moines, c'est-à-dire des individus méconnaissant leurs plus indispensables devoirs de solidarité dans le temps entre générations successives et dans l'espace entre concitoyens. Ces mauvais modèles et cette fausse morale ont fortement contribué à empêcher d'en découvrir, propager et pratiquer une plus saine et plus vraie.

Ni le christianisme ni aucune autre religion n'a jamais produit une seule vérité, si petite soit-elle, dans le domaine des sciences naturelles, pas une vérité de physique, d'astronomie ou de géographie; il n'a pas davantage produit une seule vérité dans la section des sciences noologiques, en sociologie, en morale ou en politique. De même qu'il n'a jamais manqué de parti ciper à toutes les erreurs du temps où il s'est élaboré en fait de sciences naturelles, il n'a jamais manqué non

plus de participer à toutes les erreurs et à tous les préjugés en fait de sciences morales.

Il constitue l'encyclopédie des erreurs et des igno rances humaines au IIe siècle, en opposition avec l'encyclopédie des connaissances humaines à l'aurore du XXe. Étant donnée la rapidité avec laquelle vieillit une encyclopédie, les lacunes et les erreurs qui s'y rencontrent quand elle date seulement de cinquante ans, il ne faut pas s'étonner qu'elles foisonnent dans une qui remonte à dix-sept siècles. Par exemple, les rédacteurs des évangiles sont convaincus que chacun a son étoile au ciel et que les Mages virent en Orient celle du nouveau roi des Juifs. Ils croient qu'une étoile est grosse comme une orange, peut marcher devant des voyageurs et s'arrêter au-dessus d'une maison, de manière à la leur indiquer au milieu des autres habitations d'un village. Ailleurs, Jésus affirme que le monde va finir avant la génération dont il fait partie, et qu'à cette occasion les étoiles tomberont. Il est Dieu, il sait tout, il est infaillible, et il ignore le volume d'une étoile ; il croit à l'astrologie ! Omniscient comme il l'était, et, d'autre part, daignant faire des miracles pour augmenter l'autorité de sa parole, il avait un moyen simple et facile de la rendre indiscutable. Que ne révélait-il l'existence de l'Amérique, les dimensions et la forme exacte de la Terre, la possibilité du télégraphe ou quelque principe de physiologie ? Il s'en est bien gardé, et pour cause.

Mais, alors, quelles raisons avons-nous de penser que ses notions sont plus sûres et plus précises en matière de sciences morales ? Serait-ce qu'elles sont plus

simples et plus faciles à deviner que les sciences naturelles ?

L'ignorance seule pourrait l'imaginer. Il est acquis que, tout au contraire, elles sont infiniment plus complexes et plus délicates. Aussi le christianisme, contrairement aux affirmations mille fois répétées de ceux qui croient méritoires les éloges qu'ils en font, n'a rien innové en ces matières. Il a adopté un certain nombre de maximes qui couraient les rues longtemps auparavant, qui étaient connues des Grecs comme de tous les peuples. Les Chinois et les Japonais, qui sont athées, observent la probité, la loyauté, la justice, la piété filiale aussi bien, pour le moins, que les hommes de notre moyen âge, qu'on nous donne pour si profondément chrétien. Dans l'ancienne Égypte et dans l'univers entier, il est un certain nombre de vertus qui étaient devenues vulgaires et qui ne pouvaient manquer de l'être, parce qu'elles étaient le fruit de l'expérience universelle. Ce que le christianisme a voulu y ajouter de plus particulier est faux et malfaisant.

Actuellement, les diverses Églises chrétiennes prennent pour critérium du bien et du mal leur intérêt. Pour assurer le maintien de leurs dogmes erronés, elles sont obligées de combattre le progrès des lumières, qui les bat en brèche.

Elles ont eu pour moyens d'action la guerre civile ou étrangère, les bûchers, les prisons. Elles ont fait verser des flots de sang. De nos jours, elles font encore couler des flots de fiel et de calomnies, elles propagent la haine et le mépris de tout ce qui n'est pas elles. Cependant, en dépit de leur puissance matérielle gran-

dissante et de leurs formidables agences de diffamation, elles ont perdu le pouvoir d'imposer le silence à leurs adversaires. Entre les partisans de l'obscurantisme et ceux de la vérité scientifique, la discussion deviendra de plus en plus libre, pacifique et courtoise. Dans ces conditions, l'issue ne saurait en être douteuse : ce sera l'élimination du théologisme et de toutes ses conséquences au moins chez les races supérieures.

Il n'y a là rien qui doive motiver des regrets ou de la mélancolie; tout au contraire : car la morale ne vaut pas mieux que les dogmes. Elle est en voie de disparition spontanée, il faut s'en réjouir et s'efforcer d'accélérer ce mouvement. Les raisons ci-dessus suffisent à prouver cette thèse, et l'on pourrait aisément les centupler. L'humanité, pliée par une vénération séculaire, a quelque peine, il est vrai, à relever la tête. Elle continue à chercher des prétextes pour adorer et respecter encore, alors qu'elle sent bien que les raisons en ont disparu. Mais les faux prétextes s'évanouiront à la suite des motifs apparents; peu à peu, mais certainement, l'indépendance des esprits se communiquera aux caractères.

« Il arrive donc ce moment prévu par le génie de Condorcet, où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, ne reconnaissant d'autre maître que leur raison ; où les tyrans et les esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire ou sur les théâtres; où l'on ne s'en occupera plus que pour plaindre leurs victimes et leurs dupes ; pour s'entretenir par l'horreur de leurs excès dans une utile vigilance, pour savoir

reconnaître et étouffer sous le poids de la raison les premiers germes de la superstition et de la tyrannie, si jamais ils osaient reparaître. »

La métaphysique est après la religion, le principal obstacle à la constitution de la science morale. Comme la religion, elle empêche de chercher la vérité, en soutenant qu'elle l'a depuis longtemps trouvée. Elle n'asservit ni ne fanatise les masses humaines; mais elle égare une minorité d'esprits cultivés et relativement indépendants, qui seraient aptes à faire progresser la science, s'ils ne stérilisaient leurs efforts par l'emploi des méthodes subjectives. La métaphysique crée peu; elle est surtout une critique. C'est le plus souvent un extrait atténué, rectifié des préjugés régnants, un choix fait au nom du sens intime, du goût personnel et de la raison individuelle, parmi la végétation exubérante des prescriptions religieuses et des législations de tous les temps. Elle a quelque ressemblance avec la grammaire, qui ne produit pas le langage, mais le forme, l'élague et l'épure. La morale scientifique, au contraire, nous le verrons par la suite, sera en mesure de découvrir et formuler des devoirs nouveaux.

Le philosophe qui cherche les fondements de la morale métaphysique regarde en lui-même et non au dehors. Il épie les *dictées de sa conscience.* Oubliant que la morale est chose sociale et qu'il faut toujours se mettre au point de vue collectif en parlant sociologie, il ne sort presque jamais du point de vue individuel, du droit individuel, de la valeur et du bonheur indi-

viduels, de la sanction individuelle. Il ignore que, pour l'individu même, la diminution de valeur, fût-elle exempte de souffrance, peut constituer une sanction de certaines actions et servir de fondement au devoir de les éviter. Il ignore plus encore que certaines sanctions, qui consistent en perte de valeur collective pour la nation, en diminution de force offensive ou défensive, n'atteignent aucunement l'individu dans son bonheur ni dans sa valeur personnelle, et sont exclusivement sociales. Comme le droit social et le devoir social, qui ne sont pas affaire de conscience, échappent forcément aux métaphysiciens, la sanction sociale, celle qui ne frappe que l'ensemble de la société, est comme inexistante à leurs yeux.

La morale métaphysique, subjective dans son point de départ, n'arrive jamais à l'objectivité. Pour nous, la morale scientifique, prenant son point d'appui à l'extérieur, dans les faits de la sociologie, est objective en même temps que collective.

Tandis que la morale scientifique est et doit être concrète, comme toute science, la morale métaphysique est abstraite. Dissertant sur le devoir en soi et le bien en soi, elle est maigre et sèche; elle ne peut guère broder sur un fond aussi stérile que des amplifications de rhétorique. La littérature qui traite de droit naturel, comme celle qui s'occupe de religion naturelle, est ordinairement triste et obscure, destituée d'aperçus nouveaux, chargée de redites ennuyeuses et incapable de progrès.

« Le devoir commande, le devoir parle haut, c'est un ordre impérieux qu'il vous donne. L'idée du devoir

contient en soi, comme partie intégrante, celle de son obligation, etc. »

Ces formules sans cesse répétées ne sont certainement pas fausses, loin de là; elles ont, au contraire, le défaut d'être trop vraies et trop claires. Elles n'apprennent rien. Dès lors qu'un homme trouve qu'une certaine action est un devoir, il trouve par cela seul qu'il faut la faire. Il n'était pas nécessaire d'affirmer avec un tel redoublement d'énergie ce qui n'est contesté par personne. La question n'est pas de savoir si le devoir est quelque chose qu'il faut faire, mais quelles sont les choses qu'il faut faire et considérer comme des devoirs. A cet égard, les appréciations varient infiniment, suivant les temps et les hommes. La difficulté consiste à trouver un critérium permettant de les distinguer une à une, avec leur degré plus ou moins grand d'obligation.

L'ignorant croit que tout le monde sait parfaitement ce qui constitue la vertu. Le sceptique s'imagine qu'on le sait à peu près et, si on le presse de questions, esquive la discussion. En réalité, il n'y a point de crime qui n'ait été commis au nom de quelque vertu, ni d'acte de despotisme au nom de la liberté. La morale scientifique, objective, sociale et concrète, saura trouver la pierre de touche du bien et du mal; la morale métaphysique ne l'a jamais pu faire.

Comme la logique subjective s'est formée dans le cerveau de notre espèce par une habitude héréditaire d'avoir sous les yeux la logique des choses, la moralité individuelle s'est formée graduellement à force de voir, subir et accepter certaines manières d'être de la société,

et celles-ci, bien que trouvées par tâtonnements, ont dû avoir toujours un certain degré de rationalité, puisque cette rationalité était une condition de durée plus longue pour les civilisations où elle existait, tandis que son absence était une raison de ruine. Par tâtonnements et à force d'erreurs commises à ses dépens, l'humanité a fini par trouver quelques règles de conduite indispensables. Aussi, de même que l'on peut, dans une faible mesure, conjecturer la manière dont la nature se comportera dans une certaine circonstance, le sens du rationnel, en sociologie ou législation, peut parfois indiquer une direction assez droite. Mais, dans un cas comme dans l'autre, la raison subjective nous laisse vite en détresse. Hegel a tenté de déduire de la logique pure toute la philosophie de la nature, et cette audace fait aujourd'hui hausser les épaules. Vouloir, comme la métaphysique, tirer toutes les règles de la morale de notre raison subjective, paraîtra peut-être bientôt à peu près aussi outrecuidant. Tandis que la morale métaphysique est déductive, la morale scientifique, comme toutes les sciences, procédera par induction. Ce sont les faits qu'il faut étudier d'abord.

Tandis que la démographie montre chaque jour qu'elle est en mesure d'analyser la société avec précision, il est encore des philosophes qui, retenus dans les liens de la métaphysique universitaire, en sont à analyser non plus, il est vrai, les mystérieuses profondeurs de *leur moi*, mais le concept de société. Eh! leur dirai-je, votre concept importe peu, et le détail que vous en étalez importe moins encore. Vos idées sur ce sujet, formées au gré du hasard, sans conscience nette, sans critique ni méthode,

par l'accumulation des impressions, des conversations et des lectures, sont très probablement fausses, en tous cas très incomplètes et inexactes. La société étant complexe au point où elle l'est, il serait bien surprenant qu'une notion formée comme la vôtre fût adéquate à la réalité, et, quand vous en prendrez pleine conscience, vous n'y trouverez que ce que vous y avez mis, tout arbitraire et toute incertitude. Un chimiste à qui l'on demandera la composition d'un bloc de minerai y trouvera, si l'on veut, du fer, du phosphore, de la silice et de la chaux. Mais jamais il n'aura la pensée de presser sa tête dans ses mains pour analyser le concept de minerai. Cela ne le mènerait à rien.

La métaphysique a de sublimes ambitions. Elle prétend, par un tour de force d'abstraction, se transporter au sein de l'absolu et découvrir toute la morale d'un coup, en un élan de génie. Bien qu'elle n'ait jamais manqué d'échouer et soit toujours demeurée stérile, on doit prévoir qu'elle n'aura pas assez de dédain pour la morale scientifique à ses débuts ; car celle-ci commence humblement, comme l'ont fait toutes les sciences qui ne s'accroissent que lentement, par la juxtaposition des petits faits. Lorsque le cygne de Cambrai, voguant en pleine littérature, exposait à loisir ses concepts des quatre éléments (qu'on apprend encore par cœur dans les lycées), si on lui eût dit que, pour les connaître, il faut faire de la physique et de la chimie, avoir des cornues, des balances, des fourneaux, avec pelles, pincettes, charbons, cendres et fumée, il aurait certainement répondu sans biaiser que toutes

ces vilenies salissantes étaient aussi indignes de sa grandeur que de son blanc plumage.

Nos philosophes rhéteurs pensent comme lui ; s'ils ne ferment pas les yeux sur les merveilles qu'ont produites ces études prétendues vulgaires, en tous cas ils ne songent jamais à porter dans les sciences morales la méthode qui a donné de si beaux résultats dans celles de la nature. Fils intellectuels de l'antiquité classique, ils donnent le pas à l'autorité de la conscience sur l'autorité de la science. Les anciens Grecs passant leur vie, dans leurs cités indépendantes, à raisonner et faire de la politique, devaient fatalement se trouver amenés à se préoccuper des relations des hommes entre eux plus que des relations de l'homme avec la nature. Une sociologie et une psychologie superficielles prirent le pas sur l'histoire naturelle, et cette évolution, qu'on vanta comme un retour de la philosophie du ciel sur la terre, rendit en réalité le plus mauvais service aux progrès de l'esprit humain. En lui faisant abandonner l'étude relativement simple de l'astronomie, pour le jeter sans aucune méthode dans la plus complexe de toutes les sciences, il condamnait d'avance tous ses efforts à un échec inévitable. Depuis vingt-cinq siècles, un nombre considérable de magnifiques intelligences se sont épuisées et découragées à cette inutile philosophie morale, sans bases, sans limites précises, sans objet rigoureusement déterminé, sans moyen de mesurer les phénomènes qu'il s'agissait d'étudier, toujours à la veille d'être constituée définitivement et toujours à recommencer. C'est l'obsession de cette difficulté qui a fini par faire voir dans la loi

morale et le devoir quelque chose d'extranaturel, comme une sorte de fétiche interne, mystérieux dans son origine et sa nature, impérieux dans ses ordres, habitant la conscience pour la commander. « O devoir, s'écriait Kant, qui donc nous révélera l'origine de ta noble tige dont la racine repose dans l'infini? » La métaphysique est restée muette; mais, heureusement, la science a répondu. Elle n'a pas aujourd'hui plus de difficulté à expliquer les jugements apodictiques *a priori* que la genèse de l'impératif catégorique et le phénomène du remords.

En parlant de l'impératif catégorique, le professeur prussien, conformément au goût de sa race, se plaît à exagérer la raideur du commandement. Elle varie beaucoup selon les temps et les peuples et, dans un même individu, selon les circonstances. La conscience n'est pas universelle et uniforme, la même chez tous les hommes. Si le bourgeois de Kœnigsberg fût né insulaire de Viti, nègre du Soudan ou tout simplement Turc de Constantinople, ses jugements apodictiques *a priori* eussent été tout différents.

Chacun sait par le code et mieux par Molière que la polygamie est un cas pendable. Les prêtres au nom de Dieu, les philosophes au nom des prescriptions sacrées de l'éternelle morale, une et invariable, les magistrats au nom des lois, sont unanimes à la proscrire, et pas une voix dans toute l'Europe ne la réclame. Cependant, si nous traversons la Méditerranée, au prix de vingt-quatre heures seulement de navigation, nous nous trouvons au milieu d'un peuple qui la pratique avec sérénité, au nom d'une religion révélée par le même

Dieu, des prescriptions ou des tolérances de sa conscience, au nom de lois vieilles d'une douzaine de siècles. Ainsi, religion contre religion, morale contre morale, loi contre loi, et l'on peut bien ajouter routine contre routine.

En France, la polygamie est une énormité sévèrement réprimée. Mais les hommes mariés qui prennent une maîtresse se rencontrent fréquemment et, pourvu qu'ils mettent l'appartement à son nom, ils ne courent aucun risque, ne paraissant point répréhensibles aux yeux du législateur. Le chef arabe, s'il est riche, prend une première femme à quatorze ans, une seconde à dix-huit, une troisième à vingt-cinq et quelquefois, une quatrième à trente ou plus tard. Il use, en outre, volontiers, du divorce; il les répudie et les remplace à son gré. Toutes ces femmes vivent dans un accord suffisant et rivalisent d'attentions pour le maître. Il mène sous la tente une vie très pure, très digne, probablement très heureuse et pour laquelle certains ont quitté, les connaissant à fond, Paris et ses plaisirs. Si quelque chrétien rigide avait la naïveté de lui montrer de l'horreur, la réponse ne se ferait pas attendre, alerte et mordante. Sa conscience ne lui fait pas plus de reproches qu'elle n'en faisait aux Mormons, « fils polygames de cent générations de monogames ».

Les journaux rapportaient, il y a quelques mois, qu'un Allemand fixé en Pensylvanie s'était épris d'une jeune fille qui était sa sœur utérine. Le nom et le lieu de naissance étaient différents; il l'épousa sans la connaître. Après quelques années d'une union heureuse et d'affaires prospères, il voulut revoir son pays d'ori-

gine, découvrit l'inceste involontaire et se brûla la cervelle. Les Ptolémées, qui étaient adelphogames, n'auraient certes pas compris qu'il prît au tragique une chose aussi simple.

De Montaigne à nos jours, de nombreux auteurs, en France et surtout en Angleterre, ont accumulé des exemples de variations de la morale. Rien n'est plus instructif et plus propre à rectifier les idées fausses sur l'universalité du devoir. En Europe, les femmes portent le visage découvert, tandis qu'en Asie ou en Afrique une femme musulmane laisserait plutôt voir tout son corps que son visage.

A Tunis, tandis que les Mauresques sont enfermées sous clef, ne sortent que rarement, empaquetées et voilées au point qu'elles ont grand'peine à voir suffisamment la terre pour se conduire, les Juives, au milieu des Arabes et des soldats, circulent en toute assurance, le visage découvert et les bras nus. Elles entendent, impassibles, les propos les plus cyniques et les plus grossièrement injurieux des hommes. Comme on a pris le parti, dans leurs familles, de ne leur laisser rien ignorer, elles sont maîtresses d'elles-mêmes, commandent à leurs sens, savent se conduire et ne font que ce qu'elles veulent. Une dame juive de Tunis, riche, mais ignorant notre langue, se sert de sa fille, âgée de quinze ans, comme interprète dans une consultation qu'elle demande à un médecin français. Elle fait donner les détails les plus circonstanciés sur ses relations sexuelles avec son mari ; elle ne trouve rien de choquant à ce que sa fille en soit instruite, et celle-ci n'en éprouve aucun embarras.

Je voyais, un jour, une douzaine d'Arabes désœuvrés, occupés à regarder un ours que son dompteur faisait danser. Une jeune Juive de seize ou dix-sept ans, jolie, en culotte de mousseline et camisole, le visage et les bras nus, la tête nue, avec sa longue tresse sur le dos, se fraya un passage à travers le groupe et se mit au premier rang, parmi ces hommes qu'elle savait malveillants. Il y avait du mépris dans cette sécurité, mais aussi une force réelle. Une jeune fille française eût rougi et perdu la tête ; sa famille l'eût crue déshonorée. Quant aux pauvres Mauresques, peureuses et incapables de se surveiller elles-mêmes, ce spectacle doit leur paraître encore plus incompréhensible que révoltant. De ces appréciations si diverses sur la vertu, l'innocence et la pudeur féminines, lesquelles sont les meilleures? Il faut se garder de risquer une réponse ; elle serait prématurée et dépourvue de base.

La seule chose qui importe, c'est de constater l'extrême variabilité de la morale non seulement entre races extrêmement éloignées les unes des autres, mais entre races voisines, vivant sous un même ciel, dans une même ville. La Juive au visage sévère de femme libre dans ses allures, mais responsable d'elle-même, et la Mauresque débile, demeurent porte à porte. Cependant, elles offrent un profond contraste moral, qui se retrouve, du reste, dans toutes les cités au sein desquelles habitent sans se confondre des populations distinctes, telles que Constantinople, Jérusalem ou Bombay. Dans nos communes rurales elles-mêmes, on rencontre presque toujours deux couches de population, deux classes sociales superposées qui s'habillent,

se logent et se nourrissent, pensent, sentent et parlent d'une manière toute différente, dirigent enfin leur vie par des routines tout opposées, que, néanmoins, les traditions familiales rendent également obligatoires et sacrées. L'homogénéité n'est qu'apparente ; elle cache des divergences étonnantes[1].

Dans tous les cas, lorsqu'une pratique a duré sans varier pendant un certain nombre de générations, qu'elle soit bonne ou mauvaise, sage ou ridicule, elle est enracinée par l'effet de l'habitude et ne peut plus être modifiée sans répugnance ou sans révolte. « Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli », la cellule est imprégnée par l'hérédité, par l'éducation ou bien par ces deux causes réunies. La pratique est devenue pour l'individu un besoin, besoin artificiel, mais réel, alors même qu'elle lui a été imposée dans l'origine en dépit de ses intérêts et de ses goûts. Il ne peut plus y penser sans que s'y joigne le sentiment de son obligation : c'est un devoir; il éprouve une satisfaction à l'accomplir, un remords à y manquer. Telle est la genèse simple et claire de l'impératif catégorique.

La morale d'un peuple n'est aujourd'hui encore et n'a jamais été dans le passé autre chose que la mise en formules de la moralité de ce peuple, à un moment de son histoire, et principalement au moment où il a pris conscience de lui-même et de son génie spécial, par opposition avec ses voisins.

Il va sans dire que le sentiment même le plus profond de l'obligation d'une pratique ne peut prouver

1. Voir mon travail sur l'*Individualité des communes rurales*.

absolument rien sur sa rationalité objective. L'ardeur de la foi ne prouve rien quant à la vérité d'une doctrine philosophique ou religieuse, et, de même, le sens moral, le cri de la conscience n'établit en nulle sorte qu'un mode d'agir soit juste ou bienfaisant. L'homme peut ressentir avec la plus grande vivacité le sentiment du devoir aussi bien en présence d'une action mauvaise que d'une action bonne ou indifférente ; il peut éprouver des remords cuisants aussi bien pour une action bonne que pour une action indifférente ou mauvaise ; il peut en éprouver pour avoir transgressé une coutume mauvaise et funeste aussi bien qu'une coutume bienfaisante. Sur ces points, l'ethnographie a accumulé les faits avec une telle surabondance qu'ils rendent la conviction inévitable ; l'ignorance seule pourrait n'être pas convaincue.

Un musulman frémit d'horreur à la pensée de manger une tranche de jambon, et maint catholique pâlirait d'indignation si l'on mettait une côtelette sur son assiette le Vendredi saint. Si, par peur du ridicule, il en avait mangé tout ou partie, il s'estimerait passible des brasiers éternels, comme pour un infanticide, et n'aurait point de trêve à ses remords qu'il ne se fût lavé dans les eaux salutaires de la pénitence. Un Hindou, pour avoir mangé une tranche de filet de bœuf, ne se jugerait pas moins coupable. Des macérations, de lointains pèlerinages aux tirtas, des vaches données aux brahmes, des purifications répétées avec de l'urine de vache suffiraient à peine à le réconcilier avec sa conscience.

Il y a quelques années, en Algérie, l'Administration

des Postes ayant nommé facteur un musulman, lui donna le képi d'uniforme. Le peuple le lapida pour avoir abandonné sa chechia et commis de la sorte un crime de lèse-nationalité. Le port de la chechia est un devoir nouveau que le Coran ne connaît pas et qui s'est inscrit récemment dans la conscience de nos sujets musulmans, à mesure qu'un plus grand nombre d'entre eux tend à rapprocher son costume de celui des Européens. Il est devenu rapidement aussi impérieux que la queue de cheveux pour les Chinois. Il faudrait être dénaturé pour s'y soustraire.

« Au sein des sociétés tout à fait primitives et anarchiques encore, l'influence dirigeante d'une volonté despotique est souvent remplacée (comme dans le cas précédent) par l'opinion publique. Il en est ainsi dans certaines tribus australiennes, où l'on peut vraiment faire l'embryologie de la moralité humaine.

« Le règne animal est parcimonieusement représenté en Australie ; aussi, pour les pauvres indigènes de ce continent mal pourvu, la viande de l'émou (sorte de casoar) est un mets exquis et, comme les rôtis d'émou sont rares, on les réserve aux seuls vieillards, qui jouissent de grands privilèges dans les tribus australiennes. Manger de cette viande sacrée est sévèrement interdit aux jeunes gens : c'est un attentat à la morale. Or, cette interdiction, subie par une longue suite de générations, a engendré, chez l'Australien, une moralité spéciale, tout instinctive, car l'Australien raisonne peu. La chair est faible ; les morsures de la faim sont bien cuisantes ; aussi arrive-t-il parfois qu'un jeune homme, chassant loin du campement de sa tribu,

enfreigne secrètement la loi, la loi de l'émou. Mais alors, comme il arrive dans bien d'autres contrées, une fois le besoin satisfait, l'instinct moral se réveille. Le coupable entend dans sa conscience une voix qui lui crie : « Tu as mangé de l'émou! » Tout bourrelé de remords, il revient parmi les siens, s'assied silencieux à l'écart, et sa contenance suffirait à déceler son crime si le plus souvent, il ne l'avouait lui-même en se soumettant à la punition qu'il a méritée [1]. »

Si le sentiment de l'obligation et le remords peuvent se produire à propos d'actions sans conséquence, ils peuvent aussi ne pas se produire à propos de scélératesses et de cruautés révoltantes. Qu'il suffise de rappeler l'infanticide chez les Taïtiens, la vendetta en Corse, l'esclavage dans l'antiquité classique et, jusqu'à nos jours, en Amérique, les autodafés et les massacres sous prétexte de religion, la coutume, chez maint peuple sauvage, de mettre à mort les vieillards et les malades. « Les Néo-Calédoniens vont quelquefois jusqu'à enterrer vivants leurs parents infirmes. Les patients trouvent d'ailleurs la chose toute naturelle. On en voit demander la mort et marcher eux-mêmes jusqu'à leur fosse, où on les jette après leur avoir asséné un coup de casse-tête. La même coutume, mais bien plus générale, était en vigueur à Viti. Là, la religion l'avait consacrée. Les Vitiens croyaient qu'on arrivait dans la vie future exactement dans l'état où on était en quittant celle-ci. Il y avait donc intérêt majeur à ne pas attendre la caducité terrestre. De là devoir pour

1. Ch. LETOURNEAU, *la Sociologie*, p. 422.

les enfants d'avertir à temps leurs parents et de leur rendre, en les tuant, un dernier service. Ils n'y manquaient point. On convoquait d'abord parents et amis à un festin mortuaire ; puis la victime marchait tranquillement vers la fosse, sur le bord de laquelle, après un tendre adieu, les fils l'étranglaient eux-mêmes[1]. »

« Un Australien ayant perdu sa femme, morte de maladie, déclara qu'il lui fallait aller tuer une femme d'une tribu lointaine, afin que l'esprit de la défunte pût trouver le repos. On le lui interdit en le menaçant de la prison. Mais, dès lors, sa conscience devint le théâtre d'un douloureux conflit moral. Bourrelé de remords, il devint triste, s'alanguit, dépérit, jusqu'au jour où, n'écoutant que le devoir, il s'échappa. Au bout d'un certain temps, on le vit reparaître bien portant et la conscience en repos : il s'était acquitté d'une obligation sacrée[2]. »

On ne cite que comme exemples ces cas, pris entre mille, d'actions insignifiantes érigées en crimes effroyables par la morale religieuse ou civile et, inversement, de crimes monstrueux changés en actions licites ou méritoires. L'ethnographie en fournirait assez pour remplir une série de volumes.

La conclusion inévitable, c'est que la morale extraite de la moralité, comme elle l'a toujours été jusqu'aujourd'hui, est non un phare, comme le prétendait la philosophie métaphysique, mais une girouette qui tourne à tout vent de hasard, dit blanc ou noir, selon

1. Ch. Letourneau, *la Sociologie*, p. 141.
2. Ch. Letourneau, *la Sociologie*, p. 423.

les circonstances dans lesquelles elle s'est formée. Nous ne pouvons, à la vérité, nous empêcher de penser que la nôtre est, sans comparaison, la plus pure, la plus noble et la plus rationnelle de toutes. Mais les autres peuples ne peuvent, eux aussi, s'empêcher d'avoir exactement la même opinion de la leur. Comme les religions s'excommunient les unes les autres, les morales diverses s'entre-condamnent. Un Chinois et un Français auront, en maintes circonstances, une conduite tout opposée ; nous trouvons la sienne fort ridicule, et réciproquement ; nous jugeons que la nôtre est obligatoire et nécessaire, et il en pense autant de la sienne. Quand nous nous accordons délibérément notre préférence à propos de notre morale, nous ressemblons assez à cet enfant à qui l'on demandait quelle était la plus belle maison de la ville et qui, dix fois, contre toute évidence, répondit obstinément : c'est la nôtre. Notre puérilité est égale à la sienne.

Le caractère impératif de chaque morale, par cela même qu'il est impératif chez chaque peuple, ne prouve rien nulle part. Il vient uniquement de l'habitude et nullement de la rationalité objective de l'action. La morale d'un peuple n'est jamais autre chose, il faut le répéter, que la mise en formules de sa moralité.

En ces matières, la confusion des idées a produit celle du langage. On dit couramment la morale, comme s'il n'y en avait qu'une, qui, naturellement, serait celle que l'éducation et l'hérédité nous ont donnée, au lieu de dire les morales. On regarde la morale comme la base de la moralité et, tout au moins, jusqu'à ce que la morale scientifique soit constituée, ce

sont et ce seront, au contraire, les habitudes morales, d'abord instinctives, puis conscientes, qui sont et seront les sources des diverses morales. Le terme de moralité, à son tour, désigne deux idées fort distinctes. La plus haute moralité est, pour la science, la plus exacte conformité à une morale absolument rationnelle et connue comme telle par le sujet qui lui obéit. Dans le langage vulgaire, la moralité n'est que l'obéissance entière et aveugle aux mœurs régnantes dans la collectivité où l'on vit, que ces mœurs soient bonnes ou mauvaises, utiles ou malfaisantes. On peut avoir une vie très peu conforme à une morale très rationnelle et une vie très conforme à une morale absurde. Ce sont deux formes d'immoralité, la première attribuable à l'individu, la seconde à la collectivité.

Les animaux n'ont pas de morale, parce qu'ils ne savent ni abstraire ni généraliser; mais ils ont une moralité qui, n'étant point dérangée par le raisonnement individuel, est très fixe et très sûre. Les mœurs des fourmis sont très différentes de celles des abeilles ou des papillons; mais les unes et les autres prescrivent des devoirs également impérieux, auxquels nul individu ne cherche à se soustraire.

« Si les insectes avaient des professeurs de philosophie à leurs gages, nous subirions certainement bien des élucubrations sur l'abnégation de la femelle du *Liparis chrysorrhæa*, enveloppant soigneusement ses œufs dans un tissu imperméable, que l'animal fabrique en arrachant pendant un ou deux jours les poils de son corps. L'opération est cruelle, et le bombyx en meurt, mais sûrement sans avoir la moindre notion du but

auquel il semble se dévouer, puisqu'il n'a point connu sa mère et ne verra jamais ses petits[1]. » Sa conduite n'est pas raisonnée; c'est une habitude héréditaire imposée par les circonstances à l'espèce. Elle s'est vue, à certaine période de son passé, dans la nécessité d'inaugurer cette pratique de sacrifice individuel ou de périr. Sans doute des milliers d'autres espèces ont succombé, faute de l'adopter; mais celle qui subsiste a survécu, précisément à cause de cette adoption, qui lui constitue un instinct aveugle de plus en plus enraciné et tyrannique.

Dans l'espèce humaine, il en est à peu près ainsi, mais point complètement. Sans doute une pratique y puise aussi dans un long passé une nouvelle raison de durée, et l'hérédité y est le grand facteur des diverses moralités. Cependant, la stabilité est moindre. Chez les animaux, les instincts, autant que nous en pouvons juger, paraissent éternels et immuables; dans les races humaines les plus arriérées et les plus routinières, un commencement de réflexion, et, par suite, une possibilité d'indépendance individuelle, se laisse déjà soupçonner. La moralité n'est pas toujours égale à elle-même dans le même sujet; comme toutes les autres formes de l'activité, circulatoire, musculaire, cérébrale, elle varie selon les modifications du milieu externe et du milieu interne. C'est ainsi que la criminalité, d'après les observations de Limney, à Chicago, augmente par un temps sec et chaud. A l'île de Ré, d'après le Dr Kemmerer, les suicides, assez fréquents, ont surtout lieu

1. Letourneau *la Sociologie*, p. 420.

quand souffle le vent d'est. Les mouvements de la passion, les efforts du raisonnement engendrent de nouvelles et fréquentes infractions à la moralité. Sans doute elles sont envisagées comme des crimes et suivies de remords; mais, dès lors qu'elles se produisent, elles n'en affaiblissent pas moins l'habitude héritée des ancêtres et tendent à la remplacer par une autre.

Plus l'homme se civilise, plus sa mentalité se complique, plus il réfléchit, plus il voyage et voit de mœurs diverses, plus il compare et juge, plus, d'autre part, il s'émancipe. Il a beau n'être encore, comme on le lui reproche, qu'un animal domestique aimant à vivre en troupeau sous le commandement d'un ou plusieurs chefs, croyant ce qu'il a entendu dire le plus grand nombre de fois, faisant ce qu'il voit faire aux autres, il est de plus en plus tiré en des sens opposés par des exemples et des enseignements contradictoires. Souvent son hérédité et son éducation sont en conflit; aux prescriptions déjà suffisamment divergentes de l'Église, de l'école et de la famille, le monde du travail et du plaisir en oppose d'autres. Chaque jour apporte le spectacle affaiblissant de nouvelles tendances et de nouvelles appréciations. Il finit par avoir la connaissance des morales de tous les peuples.

Dans la cervelle d'un Parisien cultivé, coexistent habituellement quatre ou cinq moralités différentes; les morales qui en sont l'expression se contrepèsent et s'annulent mutuellement. S'il demande une direction à son sens propre, il n'en reçoit plus que des indications contradictoires, dont la réflexion achève d'épuiser l'énergie. L'impératif catégorique, la conscience, le

critérium subjectif du bien et du mal, le laisse en détresse. Il finit par se dire, dans les circonstances graves, qu'il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire. S'il est un point du globe où doit se faire sentir avant tous autres, à un grand nombre d'hommes, la faillite de la morale subjective, la nécessité d'un critérium objectif du vice et de la vertu, c'est Paris, Londres ou New-York.

On voit aux assises de la Seine ce que valent les appréciations subjectives du crime et de l'innocence. Elles finissent par laisser passer tout. Rien ne montre mieux le délabrement de la conscience. La contradiction des moralités comparées a ruiné la morale conventionnelle, comme la comparaison des religions a détruit la foi. Quant au devoir abstrait, célébré par Jules Simon, c'est un résidu qui se volatilise sans plus de consistance que la religion naturelle, résidu insaisissable des religions positives. Terrible malheur, dira un réactionnaire, réfugions-nous dans les bienfaisantes ténèbres du passé ! Inévitable évolution, crise de croissance, répondrai-je, tendons la voile à l'espérance et cherchons un critérium nouveau.

Se servir de la conscience seule pour juger du bien et du mal constitue aujourd'hui un procédé par trop primitif et par trop dépourvu de précision. C'est juger du temps sans montre, du froid et du chaud sans thermomètre. Une telle ingénuité n'est plus de mise.

Une morale véritablement scientifique peut aujourd'hui s'élaborer, grâce à la constitution récente de deux sciences qui n'existaient point il y a cinquante ans : l'ethnographie, qui la renseigne sur ses origines, comme

nous venons de le faire voir, et la démographie, qui lui révèle ses sanctions. Avec l'aide de l'ethnographie, les diverses moralités instinctives, subconscientes ou conscientes, s'expliquent ; avec l'aide de la démographie, on peut les juger. La valeur d'une pratique doit toujours être éprouvée au critérium de ses effets. S'ils sont bons pour la collectivité et pour l'individu, il faut l'encourager ; dans le cas contraire, il faut la détruire.

Pour tout homme ayant le sens commun, la valeur d'une drogue se mesure à son pouvoir de guérir et à rien autre. Ainsi en est-il en hygiène et en thérapeutique sociale : la valeur d'une institution se mesure à son pouvoir de créer des hommes sains de corps et d'esprit, vigoureux, heureux et nombreux. Elle ne se juge ni à sa conformité avec des prescriptions prétendues révélées, ni à sa conformité avec les dictées de la conscience.

Le point de vue des législateurs doit, en conséquence, être estimé comme beaucoup plus rationnel que celui du moraliste. Tandis que celui-ci est resté englué dans des discussions scolastiques sur des abstractions, le législateur essaie de juger de l'utilité d'une loi d'après ses effets probables. Il s'éclaire autant qu'il peut des lumières de la législation comparée. Sans prétentions à une métaphysique transcendante, il est plus près du vrai, parce qu'il raisonne sur des faits au lieu de disserter sur des concepts ; il essaie de sortir du point de vue purement subjectif. C'est un effort méritoire, bien que jusqu'ici il n'ait pu être heureux.

Le noyau solide et résistant, véritablement impératif de la morale d'une société, en une période donnée

de son existence, est constitué par son code. Autour du code, la morale forme une atmosphère mobile de prescriptions plus ou moins rigoureuses, de tendances plus ou moins précises. Les unes sont plus pures et plus raffinées que la loi, qui, en comparaison, paraît vulgaire ou grossière. Elles sont le fait des natures délicates, élevées ou généreuses, portées à exiger beaucoup d'elles-mêmes et des autres. D'autres tendances, brutales et basses, sont en retard sur la loi. Mais les unes et les autres s'efforcent de la modifier dans leur sens.

Quand un désir ou une réprobation vient à l'emporter avec énergie et persistance, il finit par passer de la conscience générale dans la législation, où il se condense comme la vapeur d'eau quand elle devient glace. Mais, même sous cette forme, la fixité n'est encore qu'apparente et passagère ; la loi peut être à son tour battue en brèche par des aspirations contraires, qui la dissolvent et la remplacent. Ce qui explique et légitime la perpétuelle élaboration des lois à laquelle suffisent à peine les corps législatifs chez les peuples de civilisation européenne, c'est la fluidité changeante des appréciations morales et la nécessité de mettre le droit en harmonie avec les plus récentes conceptions des rapports sociaux.

Les Chinois, dont la moralité ne change que peu ou point, ont aussi une législation immuable. Il n'est pas surprenant qu'ils soient remplis d'horreur quand on leur décrit nos usines à fabriquer des lois, qui fonctionnent à cœur d'an, sans pouvoir suffire à leur tâche. Il s'est trouvé, chez nous comme chez eux, des partisans

de l'immobilité. Mais, toutes les fois qu'ils ont voulu entraver le mouvement de la machine, ils ont été bientôt emportés par la violence du besoin de transformation.

Il n'est pas douteux que, parallèlement avec le progrès inévitable de l'anarchie morale et intellectuelle, l'inconstance de la législation ira croissant. Les lois dureront de moins en moins longtemps et, pendant le cours de leur durée, paraîtront de moins en moins respectables, de plus en plus sujettes à discussion. Le doute et l'anxiété morale, qui sont la cause de cette instabilité perpétuelle, seront accrus par elle.

On ne voit que deux termes possibles à une telle progression. Il se peut que la nation ne puisse s'élever au-dessus de la morale subjective. Alors, chez nous, comme jadis à Athènes, la fatigue, les intérêts lésés, le désespoir d'arriver jamais au règne de la justice et de la raison achemineront la démocratie vers le despotisme d'un dictateur ou la conquête étrangère. Il se peut qu'on découvre enfin à la morale publique et, par suite, à la législation une base objective.

Ni la morale, ni la sociologie, ni aucune science ne peuvent, en effet, se constituer sans un moyen objectif, soustrait à nos appréciations variables, de mesurer les phénomènes qu'elles étudient. Tant qu'on n'a pas eu de thermomètre, on n'a pas eu la possibilité d'entamer la science de la chaleur ; des corps de même température semblent plus ou moins froids à nos doigts, selon leur degré de conductibilité, à peu près comme des actions équivalentes nous semblent plus ou moins révoltantes, selon qu'elles nous blessent nous-mêmes ou

qu'elles n'atteignent qu'un étranger. S'en rapporter au sens moral pour apprécier des coutumes sociales est peut-être encore plus déraisonnable que de s'en rapporter au toucher pour décider de la chaleur d'un corps ou à nos contractions musculaires pour évaluer son poids, à nos yeux pour estimer son étendue. Ce que sont le mètre et la balance pour la mesure des corps, la démographie ambitionne de le devenir pour la mesure de la moralité sociale. Elle seule peut indiquer la gravité des délits et des erreurs, d'après la détérioration qu'ils causent. Cette tâche énorme n'est point au-dessus de ses moyens.

Il n'en est point de plus grandiose, de plus urgente, de plus salutaire. Si l'utilité de l'entreprendre est pressante chez toutes les nations, elle l'est principalement en France, où l'anarchie intellectuelle et morale est à son comble. Il faut répéter qu'elle intéresse principalement le peuple, les opprimés et les déshérités, qui ont surtout à souffrir de l'irrationalité de l'organisation sociale.

Que tous les citoyens, mais les socialistes en particulier, en soient donc convaincus : pour bien travailler dans un atelier, il faut commencer par y faire pénétrer des flots de lumière. Pareillement les progrès de la science sociale et les progrès de la démographie, qui en est la partie la plus avancée et la plus solide, seront la condition indispensable de tous les progrès de l'homme en valeur et en nombre, en vertu et en bonheur. Avant de perfectionner l'homme, il faut le connaître, socialement et individuellement. Avant de remédier à ses maux, il faut les analyser dans leur étendue précise et dans leurs causes.

Les cris, les émeutes, les plus généreuses fureurs sont aussi incapables de résoudre les problèmes de la sociologie que ceux de la physique ou de la géométrie. Quelles que soient les revendications des déshérités, qu'ils réclament une meilleure répartition des richesses ou une participation plus complète aux biens qu'elles confèrent, telles que l'hygiène, la propreté, la culture intellectuelle, politique et esthétique ; quels que soient les chefs qu'ils choisissent, que ce soient des socialistes appartenant aux classes moyennes ou des prolétaires comme eux ; qu'ils s'adressent, pour les guider, à des professeurs de rhétorique ou de métaphysique, à des professeurs de mythologie bouddhique, juive ou catholique, les questions pendantes ne recevront d'eux que des réponses purement verbales, des solutions arbitraires, que la force seule, à l'exclusion de la raison, pourra imposer et maintenir.

Supposez que la bombe de Vaillant eût tué soixante-dix députés. Il n'y eût eu aucune difficulté à trouver en France soixante-dix citoyens ayant exactement les mêmes idées pour les remplacer. Donc, résultat nul. Tout au plus un peu de réaction au premier moment, suivie sans doute, quelques mois plus tard, d'un peu plus d'attention pour les problèmes sociaux. Mais cette attention elle-même ne peut être féconde qu'autant qu'il existe des solutions scientifiques mûres et prêtes à être adoptées.

Pour peu que la liberté existe au sein d'une nation, la victoire n'est plus à celui qui détruit, mais à celui qui crée et qui affirme. Or, l'affirmation indestructible et qui toujours sera seule triomphante est l'affirma-

tion scientifique. Il s'ensuit que faire la démographie, et surtout trouver dans la démographie une base pour la morale, est un moyen de travailler au bien public beaucoup plus efficace que la politique même la plus désintéressée. Les biens qui résulteront pour l'humanité de la constitution de la science sociale seront indestructibles comme ceux qui sont provenus du progrès des sciences naturelles, et, d'autre part, la méthode qui a donné, dans ces dernières années, de si admirables résultats est aussi la seule qui soit capable d'en donner d'équivalents en sociologie et en morale.

Avant de décider ce que les mœurs doivent être, il faut constater : 1° ce qu'elles sont, et 2° quels effets elles ont sur la valeur et le nombre des individus.

Pour établir ce que sont les mœurs, il faut faire en détail l'ethnographie de l'espèce humaine ou de la fraction de l'espèce que l'on étudie.

Pour découvrir quels effets elles ont sur la valeur et le nombre des individus, il faut établir l'état démographique des collectivités où règnent les pratiques morales ou sociales que l'on veut examiner, et constater entre elles et cet état démographique une relation de cause à effet.

Le raisonnement à employer est fort simple : il consiste à dire : telle pratique est usitée dans telles et telles collectivités, il en résulte tels avantages; en conséquence, adoptons cette pratique. Un procédé logique aussi élémentaire ne saurait, certes, être nouveau. Toutefois, jusqu'à ces dernières années, l'application en était impossible, puisque la démographie n'existait pas.

Seule, en effet, par ses analyses toujours sûres et de plus en plus pénétrantes, elle est en mesure de déceler les effets bons ou mauvais des pratiques morales. Elle révèle ainsi, d'une manière assurément inattendue, pour les vices et pour les erreurs de l'humanité tout un arsenal de sanctions parfois bénignes et le plus souvent terribles, dont nul, jusque vers la fin de ce siècle, ne pouvait avoir qu'une idée vague et indistincte.

A l'heure où tout croule, les dogmes et la morale, où tout devient suspect, les institutions et les hommes, où tout n'est plus que lueur crépusculaire et ténèbres menaçantes, la mathématique sociale nous offre, situé en dehors de nous, à l'abri de nos caprices inconsistants, l'*aliquid inconcussum*, sur lequel elle bâtira la morale définitive. Elle ne prétend point, du reste, y parvenir sans le labeur des siècles ; mais elle sait qu'à ce prix elle peut réussir.

CHAPITRE III

CRITÉRIUM DÉMOGRAPHIQUE

I. — Toute morale est basée sur sa sanction. — Elle est obligatoire à cause de sa sanction spontanée.

II. — Sanctions très apparentes et peu apparentes. — Caractère capricieux de la sanction naturelle ; elle établit quand même la loi. — Objection : fonctions utiles à la société frappées de sanctions naturelles; exemples. — La sanction sur laquelle doit se baser une loi morale doit être collective, non individuelle. — La gravité de la sanction sociale mesure la gravité de la faute. — La sanction n'est ni le bonheur des individus ni celui des sociétés. — Maladies sociales qui tuent sans douleur. — Elle n'est pas non plus l'augmentation ou la diminution de valeur individuelle. — Elle consiste dans l'augmentation ou la diminution de la valeur collective.

III. — Comparaison sous le rapport de la valeur collective des deux populations du Pas-de-Calais et de l'Orne. — Usage à faire des *recensements* et du *mouvement de la population*. — Population par âge et par état civil dans les départements. — Densité, cas qu'il faut en faire. — Nuptialité, natalité, mortalité respectives des deux départements. — Contraste entre eux ; moyen qui en accentuerait le relief. — Conclusion : valeur supérieure de la population du Pas-de-Calais. — L'état démographique d'une population est la mesure de sa valeur et le critérium de la bonté de ses mœurs. — Différence essentielle de cette morale avec la morale du succès. — La théorie de l'évolution ne peut fournir un critérium de la moralité des actes. — Bonheur et valeur, dans l'individu, la collectivité. — La valeur est la fin de l'homme individuel et collectif.

Avantages de la sanction démographique : elle existe; elle affirme la solidarité des hommes; elle est infiniment flexible; elle permet de rectifier la morale théologique et métaphysique.

— Exemples. — Imperfection de la morale scientifique, relative à notre ignorance actuelle. — Grandes difficultés à vaincre. — Moyen de les surmonter.

J'entreprends d'établir dans ce chapitre :

1° Que toute morale est basée sur sa sanction ;

2° Que la seule sanction qui puisse servir de base à la morale est non le bonheur, mais la valeur, non la valeur individuelle, mais la valeur collective ;

3° Que, seule, la démographie révèle les sanctions consistant en une augmentation ou une diminution de la valeur collective.

Ce sont les propositions capitales de notre sujet. Je doute qu'elles puissent être bien comprises de la plupart des lecteurs sans quelque effort de leur part. Je ferai mon possible pour être clair ; mais je suis obligé de répéter avec Jean-Jacques : je ne sais pas être clair pour qui ne sait pas être attentif.

Il n'y a qu'un moyen de prouver qu'une coutume doit être suivie : c'est de montrer ses avantages. Inversement, il n'y a qu'un moyen de prouver qu'une action doit être évitée : c'est de faire voir ses inconvénients. Si une manière d'agir ne sert à rien, si elle n'offre aucune utilité pour aucun individu ni pour la société, il n'existe aucune raison de la prescrire ou de la conseiller et, réciproquement, si une manière d'agir ne nuit à personne ni directement ni indirectement, il n'existe aucun motif de la prohiber.

Les inconvénients qui résultent naturellement d'une action ou d'une omission en sont la sanction spontanée. Tout précepte de morale repose donc sur sa sanction et uniquement sur sa sanction. Les sanctions natu-

relles sont la seule base réelle et toujours vérifiable de la morale. Toute autre base, telle que la révélation ou la conscience, serait illusoire et arbitraire.

La morale est sans obligation ni sanction, nous dit-on, dès l'instant que sont supprimées la métaphysique et la théologie. Non. Tout au contraire, il est reconnu qu'il n'est point de faute qui n'ait son retentissement indéfini dans la société. C'est cette conséquence de l'acte qui en constitue la sanction, et c'est précisément à la sévérité variable des sanctions que l'on doit juger le degré également variable de l'obligation.

Tout l'effort de la science morale, enfin débarrassée des nuages qui l'obscurcissaient, devra désormais consister à rechercher les sanctions naturelles, à en faire un catalogue aussi complet que possible, à établir leur gravité relative, pour parvenir à édicter des préceptes et, en dernier lieu, à instituer des sanctions artificielles.

Les sanctions spontanées peuvent être plus ou moins apparentes. Elles sont incontestables lorsque l'auteur d'un acte est immédiatement et infailliblement atteint dans sa sensibilité. En pareil cas, la relation entre la cause et l'effet est évidente ; la certitude de la douleur, surtout s'il s'agit d'une douleur sans compensation, garantit contre la récidive.

Elles sont déjà moins apparentes quand elles n'entraînent pas toujours une souffrance ou que cette souffrance est lointaine. Elles commencent à courir le risque d'être méconnues quand elles n'engendrent qu'une diminution probable de valeur, de santé, d'intelligence, de longévité dans un avenir plus ou moins lointain. Ce

risque se trouve fort accru quand elles ne causent de diminution de bonheur ou de valeur que pour des individus autres que l'auteur de l'acte, et qui lui sont étrangers ou inconnus. Dans cette dégradation progressive, plus la conséquence nuisible est éloignée dans le temps ou dans l'espace de sa cause, et plus son caractère de sanction a de chances de passer inaperçu et de perdre sa force moralisatrice.

La nature, le plus souvent, applique ses sanctions d'une manière capricieuse et arbitraire. Tantôt elle semble fermer les yeux sur un grand nombre de fautes isolées et ne punit que l'habitude, tantôt elle est sans pitié pour une faute unique. De deux gourmands qui font ensemble un même excès de table, l'un, qui jouit d'un bon estomac, ne s'en portera que mieux, tandis que l'autre, qui est dyspeptique, sera à la mort. Mais il serait puéril pour tout autre que pour un poète d'appeler cette inégalité une injustice, d'autant plus que le premier finira peut-être par avoir la pierre, devenir goutteux ou mourir d'une congestion cérébrale. Quelque irrégulière que soit, dans ce cas, l'application de la sanction naturelle, elle suffit amplement pour établir cette antique vérité morale, que la tempérance est la loi de l'homme, qu'en dépassant certaines bornes il court toujours risque d'en pâtir. Les limites sont élastiques; mais elles existent. Si la sanction ne démontre que cela, elle le démontre bien.

De même que la nature ne s'assujettit pas à frapper toutes les fautes une à une, elle ne s'attache pas à punir tous les individus qui agissent en contradiction avec ses lois. Elle les décime. Elle en atteint cruellement

quelques-uns, qui paient pour tous. Quand un général romain faisait décimer une légion pour crime d'insubordination ou de lâcheté, le sort pouvait désigner aveuglément à la hache du licteur le plus discipliné et le plus brave. La répression pouvait épargner le plus coupable ; elle n'en établissait pas moins fortement l'obligation du courage et de la soumission.

A la seule condition de choisir ainsi les exemples, comme dans un traité de morale en action, tout s'arrange pour le mieux ; l'on croirait, à lire les deux pages qui précèdent, que la science des mœurs est toute faite et que notre tâche est terminée. En réalité, elle est à peine commencée. Il nous reste des obstacles à vaincre, des obscurités à éclaircir. Le meilleur moyen d'y parvenir est de les étaler de la façon la plus explicite. En effet, si telles passions que la morale vulgaire nomme vices, telles que l'orgueil, la paresse ou l'ivrognerie, ont souvent des conséquences nuisibles que l'on peut appeler sanctions spontanées, il est, par contre, une foule de manières d'agir, soit indifférentes, soit utiles, qui ne sont pas moins frappées, comme si elles étaient proscrites par la nature, tandis que le bon sens se refuse obstinément à y voir des fautes.

Ainsi, par exemple, si l'on examine la mortalité et la morbidité comparées des diverses professions, on constate que celle de cocher de fiacre donne beaucoup plus de chances de mort ou de maladie que celle de menuisier. Il est bien certain, cependant, que l'une n'est pas moins morale que l'autre.

Il y a plus : l'individu est souvent frappé pour le bien qu'il a fait à la société. Ainsi le soldat en temps de

guerre, le médecin en cas d'épidémie sont exposés à être décimés pour prix des services incontestables qu'ils rendent. Le dévouement, qui constitue le maximum d'altruisme, a pour essence d'être le sacrifice de l'individu à la collectivité. L'état de parturition est dangereux pour la femme et, loin d'être immoral, il est indispensable à la conservation de l'espèce.

Ce ne sont pas seulement les individus qui peuvent être diminués dans leur valeur ou leur bonheur pour une conduite utile à la société, la démographie permet de constater que, fréquemment, des collectivités restreintes sont éprouvées par la mort, la maladie ou quelque autre mal à raison de leur dévouement pour une collectivité plus nombreuse dont elles font partie.

C'est ainsi que M. Bertillon père a découvert que la profession médicale est, tout au moins jusqu'aux approches de la vieillesse, une des plus dangereuses pour celui qui l'exerce. Il est certain que cela ne doit pas faire conclure qu'elle soit immorale, et qu'au contraire elle n'en est que plus estimable.

On sait également que le sexe masculin, c'est-à-dire initiateur, paie à la mort, au suicide et à la criminalité un tribut plus fort que le sexe féminin ou conservateur. On sait que les populations urbaines, c'est-à-dire initiatrices et progressives, paient aux mêmes maux un tribut plus onéreux que les populations rurales, c'est-à-dire routinières. On sait enfin que ce même tribut est plus lourd chez les professions libérales que chez toutes les autres. Il est incontestable, cependant, qu'il faut des hommes aussi bien que des femmes, des citadins aussi bien que des paysans et

des hommes voués au travail cérébral en même temps que d'autres voués aux travaux manuels. Les collectivités partielles ainsi décimées ou, du moins, éprouvées sont aussi socialement utiles que celles qui sont le plus épargnées.

Ces exemples et mille autres de même nature qu'il serait facile d'accumuler tendraient, contrairement à ceux de la première série, à faire penser que les conséquences bonnes ou mauvaises des actions humaines ne donnent pas la mesure de la moralité de ces actions et que, par conséquent, il est impossible de les considérer comme en étant la sanction. Cette conclusion hâtive, basée sur un examen superficiel des faits, serait cependant erronée. Essayons de le démontrer.

D'abord, il est nécessaire de rappeler qu'en parlant sociologie et, par conséquent, morale, il est indispensable de se placer toujours au point de vue social, jamais au point de vue individuel. Il ne faut jamais juger la moralité d'une action d'après ses résultats bons ou mauvais pour l'individu qui en est l'auteur. La science morale ne peut se baser que sur la sanction frappant une collectivité entière, telle qu'une commune, un département ou une nation. La sanction qui, seule, peut servir à fonder la morale scientifique, c'est l'augmentation ou la diminution de la valeur collective.

Sans doute une nation se compose toujours d'individus, sans doute elle ne peut être atteinte sans que tout ou partie des individus subissent une diminution en valeur ou qu'ils perdent en nombre. Quand le célibataire perd en longévité par suite du célibat, quand le jeune homme marié dès dix-huit ans augmente par là ses

chances de mort, quand l'enfant naturel perd une partie de ses chances de survie par suite de son état civil, il y a là sanction afflictive, qui n'atteint la société que parce qu'elle atteint les individus, et elle n'est diminuée que de la diminution qu'ils ont subie.

Mais la natalité naturelle [1], le mariage prématuré du jeune homme, le célibat ne sont condamnables que dans la mesure où ils nuisent à la nation, bien qu'ils nuisent plus directement aux individus.

Si, de deux femmes qui n'allaitent ni l'une ni l'autre leurs enfants, la première les perd tous, tandis que la seconde sauve les siens, elles sont punies fort inégalement ; au point de vue individuel, le jeu des sanctions spontanées fonctionne mal. Cependant la faute est égale, cela va de soi, chez toutes deux, leur manière d'agir étant susceptible d'être également nuisible, et, de fait, la société est punie par une aggravation de la mortalité infantile de la diminution d'une vertu qui est l'une des plus indispensables à la perpétuité de l'espèce, c'est-à-dire l'amour maternel. Si cette forme d'altruisme venait à descendre au-dessous d'un certain niveau, dans une fraction de l'humanité, il est certain que l'existence de cette fraction en serait compromise. La gravité de la sanction sociale nous donne la mesure de la gravité de la faute.

Nous voici revenus à notre thèse après l'avoir précisée et débarrassée des obscurités qui pouvaient empêcher l'adhésion de l'esprit. Un point, cependant, exige

1. Relativement à la natalité légitime : car si une naissance naturelle vaut pour la société un peu moins qu'une naissance légitime, elle vaut beaucoup plus que rien.

encore un éclaircissement. Nous avons dit que les sanctions sur lesquelles doit se fonder la morale sont sociales et non individuelles. Comme, d'un autre côté, la société n'a point de système nerveux, comme l'individu seul est susceptible d'être heureux ou de souffrir, un corollaire s'ensuit : c'est que ni le bonheur ni la souffrance ne peuvent servir de base à la science morale. C'est une vérité si simple qu'il suffit de la moindre réflexion pour s'en convaincre. Elle est cependant chaque jour méconnue dans la presse, dans les tribunes et les conversations, et cela par les meilleurs esprits. Il est indispensable d'insister.

En médecine, personne ne s'aviserait de juger de la gravité d'une maladie par les souffrances qu'elle cause et les plaintes qu'elle arrache au malade. En sociologie, au contraire, les hommes politiques, qu'ils soient législateurs, administrateurs ou publicistes, se préoccupent d'ordinaire uniquement des maux les plus apparents, de ceux qui excitent le plus de mécontentement et de récriminations. C'est à ceux-là qu'ils appliquent leurs remèdes empiriques, qui, du reste, ne produisent que rarement l'effet voulu. Mais, pour les maladies les plus graves, ils n'en ont ordinairement aucun souci, pourvu que nul ne s'en plaigne.

Il est cependant toute une série de maladies indolentes qui n'en sont pas moins dangereuses et parfois mortelles. Elles peuvent tuer une classe sociale, une race, une nation sans causer aucune souffrance à aucun des individus dont elles se composent. Telle est, par exemple, la dépopulation, l'obliganthropie antique, qui a fait périr les Grecs, les Romains, toutes les aris-

tocraties, et qui, aujourd'hui, exerce ses ravages en France, dans la plus grande partie de la Suisse française, de la Belgique wallone et de la Nouvelle-Angleterre. Tel est encore l'arrêt de développement qui a frappé la Chine. Après une période de libre recherche et de croissance, pendant laquelle les lettres, les sciences et les inventions utiles à la vie se sont élevées jusqu'à un certain degré, cette nation a vu le progrès s'arrêter ; elle a glissé dans la routine, faisant consister le savoir à réciter des formules et à surcharger la mémoire de niaiseries. En ce cas encore, nul individu n'a été lésé, nulle plainte ne s'est fait entendre, et, cependant, cet immense empire a vu sa vigueur à tel point diminuée qu'il est peut-être à la veille de perdre son indépendance.

Ces deux maladies sociales, l'enlisement dans la torpeur intellectuelle et l'oliganthropie, fournissent la meilleure preuve de cette vérité capitale en sociologie, que la société est autre chose et plus que le total des individus dont elle se compose. D'après la doctrine du contrat social, l'individu est tout ; il préexiste à la société, qui n'est rien par elle-même ; les citoyens dans la société sont à peu près comme les chiffres d'une addition : le total ne peut exister sans eux, et chacun d'eux peut exister sans le total. Si une telle conception était vraie, il serait impossible de baser une morale sur sa sanction. L'étude de la pathologie sociale en fait justice, puisqu'elle présente des exemples de nations menacées dans leur vitalité ou leur indépendance sans qu'aucun de leurs membres se soit senti atteint dans son bonheur ou sa valeur personnelle.

En somme, ni l'augmentation ou la diminution du bonheur individuel, ni l'augmentation ou la diminution de la valeur individuelle, ni l'augmentation ou la diminution du bonheur collectif, formé par la somme des bonheurs individuels, ne constituent une sanction sur laquelle il soit possible de baser la science morale. Si la sanction du bien et du mal était le bonheur individuel, comme il est subjectif et arbitraire, le critérium le serait aussi, ce qui signifie qu'il n'existerait pas; si la sanction était la valeur individuelle, l'homme qui, volontairement ou non, sacrifie sa santé ou sa longévité pour le bien public, devrait être réputé immoral, ce qui est absurde; si, enfin, l'on regardait comme sanction le bonheur collectif, comme le bonheur est encore plus impossible à apprécier dans une multitude d'hommes que dans un seul, le critérium, encore une fois, ferait défaut. Dans ces trois cas, la science morale serait irréalisable. Ce qui la rend possible, c'est que la sanction du bien et du mal consiste dans l'augmentation ou la diminution de la valeur sociale, qui est ou qui peut être mesurée par la démographie et forme ainsi un critérium objectif, un véritable *éthomètre*. Ce seul point acquis est une grande conquête de la lumière sur les ténèbres; le terrain aujourd'hui gagné ne sera pas reperdu.

Cessons, pour un instant, de raisonner sur l'abstrait.

Il est deux départements, l'Orne et le Pas-de-Calais, que le hasard de l'ordre alphabétique place l'un près de l'autre dans les statistiques officielles et qui forment une antithèse très accentuée. Comparons-les brièvement sous les rapports les plus essentiels de leur acti-

vité démographique; cet exemple concret nous permettra de reconnaître entre eux des différences indéniables de valeur collective.

Le Pas-de-Calais, lors du dernier recensement, avait un peu plus de neuf cent mille habitants, et l'Orne moins de trois cent quarante mille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Pour estimer la valeur d'une population, ce n'est pas aux résultats globaux des census qu'il faut s'en rapporter. Sans doute neuf cent mille hommes doivent valoir mieux que trois cent quarante mille; mais si c'est à raison seulement de leur nombre, cela est sans importance pour le sujet qui nous occupe. Personne ne s'aviserait de dire que les animaux les plus gros sont toujours les mieux portants, les plus courageux ou les plus intelligents. De même il n'y a aucune raison de penser que la santé démographique et l'état moral d'une population soient préférables chez elle par cela seul qu'elle est plus nombreuse. C'est d'après l'examen du mouvement de la population, combiné avec les chiffres globaux ou détaillés des recensements, qu'il est possible de juger la valeur démographique d'une collectivité.

La composition de la population par âge et par état civil donne déjà quelques indications significatives sur la vitalité de nos deux départements. Dans le Pas-de-Calais, les enfants de moins de quinze ans forment un tiers de la population totale, tandis qu'ils n'en constituent pas le quart dans l'Orne. En revanche, l'Orne compte un peu plus d'hommes et de femmes dans la force de l'âge et beaucoup plus de vieillards. La partie de la population qui représente l'espérance et prépare

l'avenir est faible dans l'Orne, tandis que la vieillesse est très représentée.

On peut remarquer en second lieu que la population totale de l'Orne a diminué, depuis le commencement du siècle, exactement d'un sixième de son chiffre actuel, tandis que la population du Pas-de-Calais a augmenté dans des proportions énormes, de plus de moitié ou, plus exactement, de cinq neuvièmes. Voilà donc deux collectivités dont l'une est en décadence et dont l'autre est prospère.

Enfin, la densité de la population dans le Pas-de-Calais est presque triple de ce qu'elle est dans l'Orne. Sur la même étendue de terrain qui fait vivre un Normand de l'Orne, trois Artésiens trouvent leur subsistance. Leur terre, à la vérité, est un peu meilleure; mais cette densité si supérieure dénote en outre, de leur part, plus d'intelligence ou, tout au moins, plus d'énergie et de travail utile. On sait qu'en ordre serré, l'homme collectif jouit d'une activité cérébrale plus facile et moins fatigante. Les arbres et les pierres des solitudes ne lui parlent pas, au lieu que la société de ses semblables le sollicite à penser; leur exemple le stimule ; leurs succès éveillent son émulation. La densité de la population engendre les initiatives agricoles, industrielles, commerciales, et ces initiatives, à leur tour, rendent possible une densité plus grande. Il y avait déjà de l'industrie dans le Pas-de-Calais, il y a cinquante ans, et elle a décuplé; il y en avait également dans l'Orne, et sur certains points elle a disparu, sur d'autres elle a dépéri ou reste stationnaire.

Si l'on passe à l'examen du mouvement de la popu-

lation, on voit qu'en ce qui concerne la nuptialité elle a toujours été, depuis le commencement du siècle jusqu'aujourd'hui, quelque peu supérieure dans le Pas-de-Calais à ce qu'elle est dans l'Orne; mais cette différence s'est augmentée dans les dernières années. La proportion des mariages devrait cependant être supérieure dans le département normand : car le nombre des mariables y est relativement plus grand. Si la nuptialité y est plus faible, c'est que le goût pour le mariage y est moindre. Moins d'amour, partant moins de joie.

La natalité a constamment décru dans l'Orne depuis le commencement du siècle jusqu'aujourd'hui. Il n'y a, dans toute la France, que deux ou trois départements dans lesquels elle s'abaisse à un taux égal ou plus faible. Dans le Pas-de-Calais, la natalité a fléchi légèrement, vers le milieu du siècle. Mais, depuis cinquante ans, en dépit du mouvement général qui entraînait l'ensemble de la France, elle s'est graduellement et constamment relevée. Elle est présentement l'une des plus satisfaisantes qu'offrent nos départements, et elle égale celle de plusieurs des principales nations européennes. Elle est presque double de la natalité de l'Orne.

Dans ce dernier département, la mortalité est allée décroissant jusqu'au milieu du siècle; depuis lors, elle s'est continuellement accrue, et, maintenant, elle dépasse notablement la moyenne française. C'est un phénomène d'autant plus fâcheux que la proportion des nouveau-nés, qui toujours paient à la mort un lourd tribut, est plus faible ici et contribue à atténuer la mortalité générale. L'augmentation de la mortalité coïncidant,

contrairement à ce qui s'observe généralement, avec la diminution de la natalité, il n'y a plus, dans cette population, que deux naissances pour trois décès.

La mortalité du Pas-de-Calais est allée en diminuant régulièrement et constamment, de décade en décade, depuis le commencement du siècle jusqu'aujourd'hui. Elle est maintenant inférieure à la moyenne française, et ce phénomène, satisfaisant en lui-même, l'est encore d'autant plus qu'il coïncide depuis cinquante ans avec le relèvement de la natalité. Tandis que, dans l'Orne, nous venons de constater trois décès pour deux naissances; dans le Pas-de-Calais, il se produit au contraire trois naissances pour deux décès.

Nous ne poursuivrons point davantage ce parallèle. Les traits de la vie sociale qui peuvent être numériquement déterminés par la démographie sont si nombreux que leur interprétation et leur comparaison dans les deux départements ne demanderaient pas moins d'un volume. Il serait, d'ailleurs, tout indiqué d'employer ici le moyen dont il faut toujours se servir pour la recherche des causes en sociologie : prendre, parmi tous les cantons de l'Orne, celui où les particularités caractérisant le département sont le plus accusées et le comparer à celui de tous les cantons du Pas-de-Calais qui en porte les qualités typiques à leur maximum. Le contraste apparaîtrait ainsi avec beaucoup plus de relief.

Tel qu'il est, il suffit à notre thèse. En effet, si nous rassemblons les caractères épars de nos deux populations, nous trouvons, du côté du Pas-de-Calais, croissance rapide en nombre et en densité, plus d'activité, de

jeunesse, d'amour et d'espérance; du côté de l'Orne, décadence, diminution en nombre, ralentissement de l'activité, augmentation de la mortalité. L'une des deux collectivités prospère, pullule et bientôt aura triplé, l'autre marche dans une voie qui ne comporte d'autre aboutissement que son extinction. On parle fréquemment de races jeunes et de races vieillies, et ces termes n'ont qu'un sens fort vague. Il serait possible de leur en donner un fort précis, si l'on voulait s'entendre pour appeler vieilles les races où il y a beaucoup de vieillards, peu de jeunes gens, excès des décès sur les naissances, ralentissement de la vie collective et diminution du nombre des habitants, le nom de races jeunes étant réservé à celles qui présenteraient les caractères opposés.

A moins de se refuser à reconnaître aucun prix à la vie humaine, de regarder comme choses équivalentes la naissance et la mort, la santé et la maladie, l'existence et le néant, force est bien de reconnaître que, des deux populations que nous avons examinées, l'une a plus de valeur que l'autre, qu'un échantillon de mille habitants pris au hasard dans l'Orne ne vaut pas un échantillon de mille habitants pris de la même manière dans le Pas-de-Calais. Si l'on accorde ce point, si l'on convient que deux populations peuvent avoir une valeur inégale et que la démographie est en état de constater cette différence, de la mesurer même quand elle est suffisamment accusée, la morale objective est fondée. Le critérium de la bonté des mœurs, coutumes, manières d'agir d'une population c'est sa valeur démographique.

Nous allons des phénomènes sociaux les plus extérieurs, qui sont en même temps les plus certains et les mieux mesurés, aux phénomènes moraux, plus internes et plus vagues. Cette méthode exige uniquement l'emploi de ce postulatum : les bons effets ont de bonnes causes, et les mauvais effets en ont de mauvaises. Une mauvaise cause est toujours, en dernière analyse, une volonté humaine qui a mal agi ou négligé de bien agir, ou méconnu par ignorance la nécessité d'agir. Cette volonté, en se manifestant, devient susceptible d'être jugée d'après son action sur la valeur de la population, valeur qui, elle-même, est susceptible d'être mesurée par la démographie. Comme le fruit montre ce que vaut l'arbre, l'état démographique montre ce que valent les mœurs. Ce n'est plus la conscience arbitraire et subjective qui juge les faits sociaux, ce sont, au contraire, les faits sociaux qui servent de fondement à la morale et qui indiquent à la conscience ce qu'elle doit proclamer bon ou mauvais. Quand, par exemple, un ensemble d'appréciations endémiques, dans une population, y produit un excès de décès sur les naissances, un phénomène aussi certainement préjudiciable à la valeur de cette collectivité, puisqu'il est incompatible avec sa perpétuité, est la condamnation de l'état d'esprit qui l'engendre.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer combien nous sommes loin de la morale du succès. Prendre le succès pour critérium du bien et du mal est une absurdité, qui est évidente s'il s'agit d'un individu isolé ; c'est une erreur un peu moins apparente s'il s'agit de collectivités étendues et surtout de nations ; mais c'est

toujours une erreur. Dans les luttes que décrivent la zoologie, l'anthropologie et l'histoire, la victoire est une présomption de valeur plus grande chez le vainqueur; mais c'est une présomption seulement, et le, plus souvent, d'un genre de valeur spécial. Il faut se garder de prendre les défaites ou les triomphes militaires et politiques pour le critérium de la valeur d'une nation. Athènes, vaincue dans la guerre du Péloponèse, continua néanmoins d'être le cerveau de la Grèce, influant sur l'humanité contemporaine et sur les destinées de l'espèce. Pour elle-même, elle dura plus que sa rivale, eut, en somme, plus de gloire et plus de vitalité. Nous ignorons l'état démographique des deux républiques. Nous savons seulement que Sparte était minée par l'oliganthropie, qui finit par la faire périr, tandis que la population athénienne, mieux renouvelée par l'immigration ou par les naissances, acquit par là une supériorité décisive en fait d'activité collective et individuelle. Bien que les Athéniens aient été vaincus, un échantillon de mille Athéniens prélevé au hasard sur l'ensemble de la population avait plus de valeur qu'un lot de mille Spartiates pris de la même manière.

Si les défaites et les victoires ne forment pas un critérium acceptable de la valeur des peuples, le degré plus ou moins avancé de leur évolution n'en constitue pas un meilleur.

On peut faire le raisonnement que voici : La matière organique vaut mieux que l'inorganique; la matière organique animale vaut mieux que la végétale; la matière organique des animaux à sang chaud vaut mieux que celle des animaux à température variable;

la matière organique humaine vaut mieux que celle des autres animaux; enfin, la matière cérébrale, la plus complexe, la plus délicate et la plus active de toutes, vaut mieux qu'aucune autre. Il y a là une progression certaine de la valeur des êtres. En conséquence, le critérium de la morale serait la conformité avec l'évolution universelle. Tout ce qui la facilite et la favorise est bon et doit être fait, tout ce qui la contrarie et la retarde est mauvais et doit être évité. Ainsi la mort, le suicide et tout retour de l'organique à l'inorganique sont des maux, tandis que la procréation, la multiplication de la vie, du sentiment et de la pensée, sont des biens.

Il est impossible de nier de telles propositions, qui portent avec elles leur évidence. Mais elles sont trop générales et n'ont d'utilité que lorsqu'il s'agit de réfuter quelques absurdités grossières, comme celle de l'ascétisme. Les problèmes de la morale sont d'ordinaire plus épineux, et l'étude de l'évolution simplement humaine, à partir des degrés les plus inférieurs de la barbarie jusqu'aux plus raffinés de la civilisation, ne suffit point elle-même à les résoudre. L'ethnographie cite en grand nombre des peuplades qui croient moral ce qui ne l'est pas; nous ne parvenons pas à être certains que les plus cultivés des Français de nos jours n'aient point, eux aussi, dans l'esprit des erreurs qu'ils prennent pour des vérités, des vices qu'ils croient être des vertus.

De ce qu'une institution est très évoluée, il ne suit pas nécessairement qu'elle soit supérieure à une autre qui l'est moins. Il y a, en effet, des évolutions régressives

ou seulement aberrantes, et nous ne sommes jamais sûrs que l'institution que nous voudrions juger n'est pas soumise à une évolution de cette nature.

De ce qu'une génération est d'un siècle ou deux postérieure à une autre, il ne suit nullement qu'elle lui soit supérieure en valeur. Les historiens romains sont d'accord que, à partir du premier siècle avant notre ère au plus tard, Rome, qui gagnait encore en territoire par de nouvelles conquêtes, perdait en valeur individuelle. Un échantillon de mille Romains du temps d'Auguste ne valait pas comme énergie morale un échantillon de mille Romains du temps de Curius Dentatus. A partir des Antonins jusqu'aux grandes invasions, une évolution nuisible se poursuit, qui entraîne une constante diminution en valeur individuelle comme en nombre.

Si une décadence aussi prolongée a pu se produire et s'il a fallu le recul des siècles pour démontrer qu'elle tendait à la ruine, à plus forte raison ne pouvons-nous être sûrs qu'un mouvement qui entraîne une nation pendant le quart ou la moitié d'un siècle est bon ou mauvais, favorable ou nuisible, conforme ou non à l'évolution de l'espèce humaine. Et quand bien même il serait certain qu'un peuple, à un moment donné de son histoire, est emporté vers un avenir heureux, par une évolution réellement progressive, il serait encore impossible de savoir dans quelle mesure elle l'est, et de déterminer si elle est plus ou moins rapide qu'une autre évolution légèrement dissemblable, qui entraîne un peuple voisin.

Dans la constitution de la science morale, l'ethno-

graphie rend des services indispensables : car, avant de rechercher ce que les mœurs doivent être, il faut savoir ce qu'elles sont. Mais, pour juger en quoi elles servent ou nuisent à la valeur d'une population, le secours de la démographie est nécessaire. C'est le critérium démographique qui nous apprend si l'évolution est bonne ou fatale, lente ou rapide.

Tandis que la théorie de l'évolution et l'histoire des triomphes ou des défaites militaires établissent tout au plus des présomptions de valeur des peuples, la démographie mesure avec précision leur valeur, tant absolue que relative, et peut en donner l'expression à chaque année de leur existence.

Du reste, en dépit de leur différence essentielle, la valeur et le bonheur s'accompagnent fort souvent dans les nations. Ils peuvent être séparés fréquemment chez des individus; il est rare qu'ils le soient dans une collectivité. Un homme de valeur n'est pas pour cela plus heureux dans un cas donné. Si l'on embrasse toute sa vie, il y a déjà beaucoup de chances pour qu'il le soit plus que s'il avait eu moins de valeur. Par exemple, étant fort et bien portant, honnête et intelligent, beau et aimable, il a plus de chances d'être heureux et de triompher dans ses entreprises que s'il était faible et maladif, déloyal et sot, laid et haïssable. Il est possible, toutefois, qu'il échoue, s'il entreprend une tâche trop au-dessus de ses forces.

Mais, dans une collectivité quelque peu nombreuse, la valeur est une quasi-certitude de succès et de bonheur. Si un membre de cette collectivité échoue pour avoir visé un but trop haut et trop noble, est puni de

sa supériorité par des mépris et des souffrances injustes, ses concitoyens récoltent néanmoins les fruits d'une partie de ses qualités, auxquelles, d'ailleurs, ils participent dans une certaine mesure.

Malgré cette coïncidence habituelle du bonheur et de la valeur dans les collectivités humaines, deux propositions doivent être maintenues d'une manière absolue : d'abord, c'est la valeur qui est seule mesurable et qui peut seule fonder la science morale ; ensuite, le bonheur n'étant que la conséquence de la valeur, c'est la valeur que l'homme individuel et collectif doit se proposer comme fin.

La science morale doit à l'individu et à l'État l'indication de leur but. Ce but n'est ni le succès ni le bonheur, c'est, pour l'individu, d'acquérir le plus de valeur possible, pour l'État, d'avoir le plus de citoyens possible ayant chacun le plus de valeur possible.

La sévérité de cette conclusion est tempérée par cette autre, que la supériorité en valeur est ordinairement une cause de succès et de bonheur, et nous indiquerons au prochain chapitre un genre de valeur, l'amour du vrai, qui en est lui seul la source la plus féconde.

La sanction démographique, ainsi déterminée sans possibilité d'erreur ou de confusion, présente en apparence une infériorité sur la sanction théologique. Elle n'est pas personnelle et laisse à la société le soin d'organiser la justice distributive. Mais elle a des avantages écrasants ; le premier, c'est d'exister et de pouvoir être constatée ; le second, c'est d'affirmer la solidarité des hommes entre eux. Par cela seul qu'elle frappe la collectivité au lieu des individus, elle ne

permet plus de les regarder comme des perles de verre dans une boîte, sans action les uns sur les autres et sans dépendance mutuelle. Elle ne nie pas que les fautes soient personnelles, mais elle constate que la collectivité est frappée à raison de sa teneur en tel ou tel vice, qu'elle est prospère à raison de sa teneur en telle ou telle vertu. Un troisième avantage de la sanction spontanée, c'est d'être flexible, variable en intensité selon les temps, les lieux, les législations et mille autres circonstances, ce qui produit une morale également souple et mobile selon ces modifications. Nos jugements actuels en cette matière sont gâtés par notre éducation, qui nous a vanté l'éternelle morale comme une règle rigide et immuable. L'étude de la réalité nous convaincra de plus en plus que, dans le monde social, comme dans l'aspect d'un ciel nébuleux, tout est nuancé et perpétuellement fuyant.

La morale empirique voit mieux ce qui blesse les hommes que ce qui les sert. Aussi ses prescriptions sont-elles le plus souvent négatives, conçues dans le genre des suivantes : ne tue pas, ne vole pas, ne mens pas, ne commets pas l'adultère, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, etc. Ses prescriptions positives, par contre, restent toujours très vagues et générales. La morale démographique a l'avantage d'aboutir aussi aisément à des ordres de faire qu'à des ordres de ne pas faire : car la démographie constate sans plus de peine les bons effets d'une coutume que les mauvais.

Jusqu'ici, toutes les morales, qu'elles soient théologiques ou métaphysiques, qu'elles s'allient à des sys-

tèmes spiritualistes ou matérialistes, diffèrent, en somme, assez peu par ce qu'elles demandent à l'individu. Ce qu'elles commandent et ce qu'elles défendent n'est pas toujours identique; mais, averties sans doute par le secret instinct de leur faiblesse, elles insistent surtout sur les points qui leur sont communs, tandis qu'elles passent légèrement sur les autres en évitant la discussion. Ces similitudes si grandes et ce soin général de ne point souligner les contradictions forment une présomption très forte que tout leur effort n'aboutit uniquement qu'à mettre en formules les préjugés bons ou mauvais vulgairement acceptés, sans avoir aucun moyen efficace de prouver ce qu'ils valent réellement.

La morale scientifique, ayant un critérium objectif, sera moins timide; l'on doit s'attendre à ce qu'elle se montre plus subversive et soulève des discussions: car le rôle qu'elle pourra et devra remplir sera précisément de détruire les préjugés mauvais, quelque chers que l'habitude et l'éducation nous les ait rendus, pour leur substituer les appréciations et les pratiques qu'elle aura démontrées rationnelles. La morale vulgaire compte, pour détruire ce qu'elle croit faux, sur la prédication et la répétition; la morale scientifique est en possession d'un moyen plus efficace, la démonstration.

De même que les alcools dits supérieurs sont les plus impurs et ceux qui ont le plus grand besoin d'être rectifiés, la morale émanée de la conscience ou descendue du ciel est habituellement fautive et demande à être rectifiée. C'est un service que la science morale basée sur la démographie est, dès à

présent, en état de lui rendre dans un grand nombre de cas, en attendant qu'elle le puisse dans tous.

En voici un exemple : En morale théologique, ni la stérilité de la femme ni le célibat ne sont une honte; tout au contraire. Mais, si une jeune fille séduite donne le jour à un enfant, c'est une criminelle. En morale scientifique, nos mœurs étant ce qu'elles sont, mieux vaut une naissance légitime qu'une naissance naturelle. Mais, pour peu que la mère ait assez d'aisance ou de courage pour l'élever, il vaut mieux qu'elle ait un enfant naturel que de rester stérile toute sa vie. Cela vaut mieux pour elle, pour sa santé, pour le développement de ses facultés affectives et de son activité laborieuse. Cela vaut mieux pour la patrie, surtout lorsque la natalité générale est faible. Dans un pays où elle est seulement de vingt naissances légitimes pour mille habitants, il est très désirable que l'appoint fourni par les naissances naturelles permette à la natalité générale de s'élever à vingt-cinq ou vingt-six. C'est une vérité dont conviendront tous les démographes.

Prenons un autre exemple. On appelle ordinairement honnête femme celle qui n'a point eu de rapports sexuels avant son mariage et qui, postérieurement, n'en accepte qu'avec son mari. Cette définition étant acceptée, toute femme peut-elle être honnête ?

Prêtres et moralistes répondront oui sans hésiter ; car toute femme a sa liberté entière ; à quelque extrémité qu'elle se trouve réduite, elle peut toujours choisir entre le vice et la vertu. La question ainsi posée, il n'y aura presque personne qui hésite à répondre par l'affirmative.

Cependant, c'est une erreur. Il suffit de modifier les termes du problème pour s'apercevoir qu'au contraire la solution n'en peut être que négative. Demander si toute femme peut être honnête, c'est demander si, dans notre état de civilisation, où les mariages sont si tardifs, où il existe un si grand nombre de célibataires de quinze à quarante-cinq ans, tout homme sans exception aucune apporte sa virginité à sa femme en se mariant ; car, s'il l'a perdue, il lui a fallu nécessairement un complice de sexe féminin qui, dès lors et par cela même, ne répond plus à la définition ci-dessus supposée vraie de l'honnête femme.

Du point de vue objectif qui est celui de la philosophie individualiste, le libre arbitre nous fait illusion ; mais les fatalités révélées par la démographie sont inexorables. On ne peut jamais affirmer que telle femme en particulier en a été la victime et qu'avec un peu plus d'énergie ou de bonne volonté elle n'eût pu s'y soustraire. Mais, si mille femmes, dans un peuple donné, s'y étaient soustraites effectivement, il est probable qu'à leur place mille autres à peu près auraient succombé, parmi les plus exposées à raison de leur faiblesse ou des circonstances. Le Minotaure exige le même tribut de victimes tous les ans. Le mariage monogame des peuples occidentaux n'a jamais pu et ne pourra jamais canaliser la totalité de l'instinct sexuel ; il est inévitable qu'une partie déborde. Lorsqu'un viveur appelle gaiement la prostituée « une femme comme il en faut », c'est lui qui a raison contre la morale officielle et l'infatuation théologique.

Voici un dernier exemple : L'homme paisible et

sans reproche, régulier dans ses habitudes, réduisant au minimum son travail et sa fécondité est estimé, comme voisin. Les administrations, la police et le clergé, le trouvant toujours docile, le proclament honorable. Propriétaire d'une maison convenable avec cour, verger et herbage, si c'est en Normandie, avec un morceau de vigne, si c'est en Gascogne, il a douze cents francs de revenu au soleil, ou bien il est titulaire d'une rente viagère équivalente; son seul souci est de pratiquer l'économie, de bien se porter et de vivre le plus longtemps possible. Il respecte fort exactement les probibitions du Décalogue et s'en impose quelques autres par surcroît; il ne tue point, ne vole point, ne commet point l'adultère, ne s'enivre point, ne rêve point de batailles et n'a jamais été condamné pour tapage nocturne. Mais sa moralité est toute négative, son activité languissante, son initiative nulle; il n'a qu'un fils, ne lui permet pas de quitter la maison et, de crainte d'avoir une dot à lui fournir, le force à garder le célibat. Dans toute collectivité où ce genre de vie est en honneur, la natalité s'abaisse de plus en plus, et le chiffre des décès dépasse notablement celui des naissances; la race s'éteint. Cette vie, qui semblait louable, en réalité ne vaut rien.

Voici, en regard, une population rurale tout opposée. Brutale et imprévoyante, elle se nourrit surabondamment et n'économise point. Les crimes et les délits contre les personnes et les propriétés sont fréquents. Un tiers des naissances sont illégitimes. Mais elle travaille, elle est vivante, progressive et hardie; sa natalité atteint trente-cinq naissances pour mille habitants.

Et quelles que soient nos sympathies ou nos antipathies personnelles, nous sommes contraints, du point de vue démographique, qui est le seul scientifique, de proclamer la supériorité de ce second type de population sur le premier. L'amour fécond et le courage assurent sa perpétuité, tandis qu'une race qui n'a pas les qualités nécessaires pour durer indéfiniment est, par cela même, condamnée.

Le christianisme et les gouvernements despotiques nous ont accoutumés à regarder la moralité comme principalement passive. A leurs yeux, c'est surtout un frein nécessaire pour tenir le peuple sous leur domination, un lien qui l'enchaîne ou bien un chloroforme agréable à respirer, qui paralyse ses révoltes et endort ses revendications. La démographie nous conduit, au contraire, à restaurer l'idée des républiques antiques, d'après laquelle la vertu est essentiellement vie, énergie, activité.

Ce n'est pas le lieu d'accumuler de nouveaux exemples ni de froisser d'autres préjugés : cet ouvrage n'est point un traité de science morale ; il aspire uniquement à faire comprendre quelle est la méthode dont on doit se servir pour la faire. On pourrait presque se dispenser aussi d'ajouter qu'elle n'est, quant à présent, qu'approximative. C'est, si l'on veut, une balance grossière, qui n'est pas sensible aux poids inférieurs à un kilo. Mais le principe de la balance est trouvé, et voilà l'essentiel ; l'avenir la perfectionnera.

De ce que ce pas décisif a été fait, il ne suit, du reste, point que nous ayons franchi la période des tâtonnements ni que la morale soit près d'être termi-

née. On ne peut s'attendre à la voir sortir, comme une Minerve, subitement et toute parfaite d'un principe. Un système de métaphysique se fait ainsi d'un seul jet; une science, non. Dire que la morale est une science comme les autres, c'est dire qu'elle ne se constituera comme les autres qu'à force de temps et de labeur.

Il reste de grandes difficultés à vaincre. L'état démographique est la manifestation et la sanction d'un état mental collectif où tous les vices s'additionnent et sont compensés par le total de toutes les vertus. Démêler, au milieu des mille coutumes, appréciations, idées et habitudes qui forment la mentalité d'un peuple, quelles sont celles qui sont responsables de son dépérissement, demeure une tâche d'une extrême difficulté. Toutefois, elle n'est pas irréalisable. Entre le résultat mauvais et la cause soupçonnée, il faut s'efforcer d'établir le déterminisme des faits en intercalant une chaîne ininterrompue d'intermédiaires explicatifs. On peut, d'ailleurs, compter que la science morale progressera d'elle-même par la constatation et la juxtaposition d'un nombre toujours croissant de faits démographiques nouveaux, qui feront naître de nouveaux problèmes et de nouvelles recherches.

Les vices, désormais envisagés comme des maladies sociales, sont nombreux et surtout fort variables d'aspect. Mais, d'autre part, les collectivités dont la démographie est en mesure de révéler l'état pathologique ou prospère sont en nombre énorme. Il s'en trouvera toujours dont la teneur en tel ou tel vice, en telle ou telle vertu, est si grande qu'entre ce vice et l'état démographique qu'il engendre on verra, sans possi-

bilité d'erreur, la relation de cause à effet. Ces collectivités, ce sont toutes les communes de France et, au besoin, toutes celles de l'Europe occidentale et de la Nouvelle-Angleterre, qui ont des registres de l'état civil bien tenus. Toutes ont une individualité très caractérisée, de profondes différences dans leurs mœurs et leurs idées, et offrent à l'étude une inépuisable collection de sanctions.

Lorsque, chez l'homme protohistorique, le fer se substitua au bronze, le temps dut se charger de démontrer trois choses : d'abord, que le minerai de fer était partout, tandis que l'étain était relativement rare ; ensuite, qu'il y avait des méthodes de traiter ce minerai, qui n'étaient pas fort difficiles ; en troisième lieu, que le métal nouveau, beaucoup plus dur et plus résistant, était préférable. Pour motiver la substitution de la sociologie scientifique à la sociologie systématique, il est facile de constater que le minerai, c'est-à-dire les communes rurales, existe en abondance, qu'il est des moyens pratiques de le traiter, qu'enfin les vérités obtenues sont définitives, certaines et non plus conjecturales.

CHAPITRE IV

L'AMOUR DU VRAI

I. — La première des vertus. — L'hégémonie de l'espèce humaine est un effet du savoir, non de la race. — Accession possible de toutes les races à la civilisation scientifique.

Les facultés intellectuelles sont supérieures aux facultés affectives. — L'homme est l'animal scientifique. — Elles sont supérieures au courage. — Démonstration : exemple de l'Espagne. — Morale qui en résulte.

La supériorité cérébrale a donné à l'homme la victoire sur les animaux. — Morale qui se dégage de l'évolution humaine.

Loi identique constatée par la démographie dans la vie des communes. — Causes du développement des capitales, des grandes villes, des communes. — La raison du progrès démographique est une idée. — Exemples. — Objection et réponse : distinction entre la moralité de l'acte et la moralité de l'intention. — Haute nécessité de l'initiative intellectuelle ; multitude de cas où elle manque en France. — Efforts faits pour la stimuler en Allemagne. — Morale objective qui découle de ces faits.

II. — Moralisation conséquente à cette morale : peuple et science. — Éveiller chez tous la passion du vrai ; mettre partout les moyens de la satisfaire. — Moyens pratiques : collèges d'investigation et de vulgarisation. — Musées cantonaux. — Grandes conséquences économiques, politiques et sociales.

De toutes les vertus, l'amour du vrai, qui se confond avec le goût du rationnel, est la plus capitale. Il n'en est point qui ait plus d'influence sur les destinées des collectivités humaines.

Les divers éléments de ce composé si complexe

que l'on nomme civilisation sont, nul n'en doute, loin d'être égaux en importance; celui qui domine tous les autres et dont l'évolution détermine la leur, c'est le savoir. Les progrès du cerveau et de l'intelligence ont assuré à l'espèce humaine la domination sur le règne animal; le progrès scientifique vaut actuellement aux nations européennes et à leurs colonies la domination sur le reste de l'espèce.

C'est raisonner avec une grande légèreté que d'attribuer à une supériorité de race l'hégémonie dont elles jouissent actuellement. Il n'est pas besoin, pour s'en convaincre, d'une vaste érudition, il suffit de réfléchir. D'abord, en effet, ces races, bien qu'également triomphantes depuis un siècle ou deux, sont, en réalité, fort diverses. Ensuite, on peut remarquer qu'elles n'étaient point, il y a deux mille ans, fort différentes, comme composition, de ce qu'elles sont aujourd'hui, et, cependant, elles étaient alors misérables, asservies ou plongées dans la plus affreuse barbarie. C'est uniquement le progrès du savoir positif qui les en a tirées peu à peu, en développant leur richesse agricole, industrielle et commerciale, en permettant leur multiplication et finissant par centupler leur puissance offensive et défensive. Il ne faut point douter que, chez des nations aujourd'hui faibles et barbares, comme nous l'avons nous-mêmes été jadis, la culture scientifique ne doive entraîner un jour les mêmes heureux effets. Le Japon a montré avec quelle rapidité une telle transformation peut s'accomplir. Il est permis d'espérer qu'elle se réalisera dans les autres branches de l'espèce humaine, que toutes se convertiront graduellement à la civilisation scientifique

et récolteront à leur tour ses bienfaits. De la sorte, le protectorat européen, qui n'est, quant à présent, que le masque hypocrite de la conquête, aura, en définitive, tourné à l'avantage réel des protégés, qu'il mettra en état de recouvrer leur indépendance, dans un degré plus haut de prospérité économique et de valeur mentale.

Si, de ces perspectives lointaines, nous ramenons nos regards sur l'état actuel de la pensée européenne, nous sommes forcés de reconnaître que, même dans les milieux spécialement voués au travail intellectuel, ni la place de l'amour du vrai à la tête des vertus humaines, ni l'importance prépondérante de la vérité comme facteur de la destinée des peuples, ne sont encore suffisamment reconnues. Nous ne pouvons nous dispenser d'insister et d'apporter des preuves. Certaines écoles de penseurs mettent au-dessus de tout les facultés affectives, et d'autres le courage, l'énergie de la volonté. Il est nécessaire de faire voir qu'ils se trompent.

Auguste Comte, qui entreprenait de fonder non seulement une philosophie, mais une religion, fut conduit par cette ambition peu sage à donner le pas aux qualités du cœur sur celles de l'esprit, à la sensibilité sur la raison. Il est cependant facile de se rendre compte que les passions affectives ne sont ni spéciales à l'homme ni même plus développées chez lui que chez beaucoup d'espèces animales. Le chien dont parle Darwin, qui, étant le sujet d'une vivisection, léchait la main de l'opérateur, par qui il avait été nourri pendant quelques jours, non seulement pardonnait à son bourreau, mais l'aimait et peut-être se fût fait tuer pour le défendre.

Par la chaleur et la bonté du sentiment, il égalait les types humains que l'on cite comme les plus élevés en ce genre. Mais, en revanche, il était certainement hors d'état d'abstraire ou de généraliser, de faire la plus simple opération d'arithmétique. C'est le cas de dire à notre tour : « Cela est supérieur et d'un autre ordre. »

Si toute définition n'était une mutilation, il faudrait définir l'*homo sapiens*, non un animal passionné, parce que ni la passion ni l'affection ne lui sont particulières, non un animal religieux, parce que la religiosité se décompose en curiosité et sensibilité, qui, elles non plus, ne lui sont pas spéciales, mais bien animal capable de science, parce qu'il est bien réellement un animal et que, seul de tous, il peut apprendre à compter, mesurer et peser.

Les mathématiques sont les sciences les plus spécialement humaines, les plus inaccessibles à l'animal, en même temps qu'elles sont la base de toutes les sciences d'observation. Nulle part le goût du vrai n'est aussi pur de tout mélange avec les passions affectives et les fantaisies esthétiques. C'est seulement par comparaison avec elles que l'on peut juger combien sont, en réalité, méprisables l'art oratoire et l'éloquence, qui remplacent la démonstration par l'appel à l'ignorance, à l'amour-propre, aux intérêts et aux préjugés. Ce qui est la caractéristique de l'esprit humain, ce n'est donc pas sa faculté d'imaginer et d'aimer, c'est la raison, trouvant son expression la plus pure dans celle de toutes les sciences dont le cœur et l'imagination sont le plus radicalement bannis.

Le plus vertueux et le plus nécessaire des hommes n'est

pas le héros qui se dévoue, comme d'Assas, sur le champ de bataille, c'est celui qui s'use volontairement, chaque jour, dans un labeur opiniâtre et régulier pour la découverte de vérités immuables, dont le bénéfice restera acquis à l'espèce humaine pour l'éternité. C'est lui qui réalise l'œuvre à laquelle est réservée la victoire définitive, sans larmes et toute bienfaisante, qui est celle de la raison. La disposition à donner libéralement son sang pour son honneur ou pour le salut des siens est certainement noble, mais à un degré moindre. Elle est, d'ailleurs, souvent aveugle, généralement fort inégale et, en somme, bien qu'indispensable dans une nation, finalement moins utile.

Je me souviens qu'un officier espagnol, parfaitement droit et délicat, dont je fis connaissance, il y a une quinzaine d'années, me dit, presque dès les premiers mots de notre premier entretien, que la principale qualité de l'homme était le courage. Cette manière de voir est à peu près universelle dans son pays. Mes idées sur ce sujet n'étant point alors arrêtées, elle me séduisit moi-même un instant, tant elle était exprimée avec conviction et tant le courage par lui-même est estimable. Cependant elle est fausse.

D'abord, le courage n'est pas une vertu spéciale à l'homme; chez beaucoup d'animaux, il est au moins égal, sinon supérieur. Il n'est pas plus grand chez les nations qui marchent à la tête de l'humanité que chez celles qui les suivent avec peine ou qui, même, restent complètement stationnaires. On a vu des nègres et des Indiens, des Arabes et des Kabyles autant ou plus courageux que les bourgeois de Londres ou de Paris. Ils

n'en sont pas moins asservis à ceux-ci, incapables de résistance. Ce qui permit aux Anglais de détruire, à Omdurman, sans danger et sans perdre un seul homme, vingt mille Musulmans, ce n'était pas la supériorité du courage, mais la supériorité de l'armement, qui tenait elle-même à la supériorité économique, et finalement, à la supériorité scientifique. Les marins de l'amiral Cervera, nus sur le pont de leurs navires et prêts à toutes les extrémités, n'avaient pas moins de bravoure que les Américains. Cependant, l'Espagne est faible, peu progressive, et elle le serait moins encore si elle était abandonnée à elle-même. S'il s'y réalise quelque amélioration, elle est due au désir d'imiter l'exemple de l'Europe, et consiste uniquement dans l'application des découvertes qui ont été faites ailleurs.

La France ne saurait trop méditer l'histoire de l'Espagne. Rien ne montre mieux les sanctions qui frappent l'indifférence au vrai et le défaut d'activité scientifique que cette longue décadence prolongée pendant tout le cours des XVIIe et XVIIIe siècles.

On en a allégué une foule de causes : de mauvaises mesures financières, l'expulsion des Maures, la destruction successive de plusieurs cultures agricoles très lucratives, comme la canne à sucre et les mûriers, puis l'or de l'Amérique, des guerres malheureuses.

Mais rien de tout cela n'eût été mortel, et même une grande partie de tout cela ne se fût produit sans une erreur de jugement qui devint universelle, le mépris ouvertement professé par les hommes d'église et les hommes de guerre pour les hommes de travail et d'in-

dustrie, la haine implacable pour l'activité cérébrale utile et rationnelle.

A une époque où partout l'esprit humain s'émancipait, reprenait goût à l'observation de la nature, l'Espagne, fanatique autant ou plus que les Musulmans qu'elle avait vaincus, se fourvoya dans une estime exclusive de la religion et du clergé, de la guerre, du luxe et des aventures. Tout amour du vrai, toute tentative de libre recherche furent radicalement extirpés par l'Inquisition. Tandis que l'Europe fêtait la Renaissance, l'Espagne s'enfonçait dans la nuit de l'obscurantisme. De vastes étendues des meilleures terres étaient données aux prêtres et aux moines; des sommes énormes, indispensables à l'agriculture comme capital d'exploitation, étaient consacrées à bâtir d'inutiles cathédrales, et les *despoblados* s'agrandissaient.

Avec d'autres idées, le paysan espagnol, au lieu de dire « qu'importe que ma maison soit pauvre, pourvu que celle de Dieu soit digne de lui », eût conservé ses fonds pour un usage rationnel, mis ses champs en valeur et conjuré la famine. Courageux devant l'ennemi, il n'est pas non plus lâche devant le travail. Actuellement, il fait en Algérie et dans les départements français où il immigre un excellent terrassier. Cependant, sur le sol natal, bien souvent encore aujourd'hui, il reste oisif en présence de sa maison qui menace ruine et de son jardin inculte. C'est qu'esclave de l'honneur, sensible, comme un homme de cour ou un homme du monde, aux applaudissements et à la crainte du ridicule, il ne peut se résoudre à un métier bafoué. Depuis des siècles il a vu la terre écrasée d'impôts, les améliorations

découragées, la profession agricole dédaignée. Ce n'est pas seulement le clergé qui méprise son travail comme servile, c'est, à sa suite, le petit noble famélique, l'aventurier, le soldat et jusqu'au mendiant. « En dehors du clergé, et de la noblesse, disait l'un d'eux, il n'y a d'état digne d'un homme libre que la gueuserie. »

Le fanatisme systématique, qui a déshonoré le cultivateur, brûlé le penseur, étouffé l'initiative du chercheur, en était arrivé à éteindre la curiosité. A la fin du siècle dernier, on pouvait, après avoir pris tous ses grades à l'université de Salamanque, ignorer qu'il existât un corps de sciences appelé les mathématiques.

Sans doute, dans le cours du XIX[e] siècle, le niveau de la culture cérébrale s'est beaucoup relevé. Celui de la prospérité économique et démographique a suivi le même mouvement; qui a vu Barcelone et Bilbao ne peut douter de l'avenir de l'Espagne. Mais ce progrès n'est vrai que s'il s'agit du niveau absolu. Comme les nations rivales ont pris une avance considérable et progressent très rapidement, le niveau relatif est resté tout aussi inférieur.

La sanction de l'erreur de direction commise au XVI[e] siècle et poursuivie pendant les deux suivants s'est produite surtout au XIX[e]. Mais elle était inévitable; ce n'est pas un accident, c'était une nécessité. Dans la dernière guerre contre les États-Unis, ce qui a manqué aux Espagnols, ce n'est pas le cœur, mais la tête, c'est-à-dire une organisation intelligente, des arsenaux remplis d'armes perfectionnées, des navires et des canons du dernier modèle, un corps d'officiers de terre et de mer en possession du savoir

technique, qui ne se développe jamais que dans un milieu où le labeur cérébral est considéré plus que le luxe, le pouvoir ou les honneurs; c'est enfin la prospérité financière, qui ne peut naître que de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, éclairés par cette même science, qui est la source unique de toute lumière et de toute force.

Il ne faut pas se tromper et, d'après ce qui précède, prendre pour critérium de la moralité d'un peuple, au lieu de la valeur démographique, les défaites et les succès politiques ou militaires. Nous voulons montrer seulement qu'ils sont ordinairement la récompense de l'amour du vrai, et cela suffit pour établir que cette noble passion, qui, d'ailleurs, joint tant d'autres avantages à celui-ci, est la première et la plus nécessaire des vertus.

Ce n'est pas seulement de la lutte des nations entre elles que ressort cette leçon de morale; toute l'évolution de l'espèce humaine la proclame.

Si nous jetons un rapide regard sur les étapes parcourues par l'homme depuis l'animalité jusqu'à son état actuel, toujours nous constatons que la supériorité de l'activité cérébrale est à l'origine de toute supériorité, toujours nous voyons que les changements qui ont le plus contribué à assurer la victoire de l'homme sur les espèces animales, dans la lutte pour la domination, semblaient, à première vue, les moins capables de ce résultat. Ce sont des progrès en souplesse et en flexibilité, dont chacun paraît tout d'abord constituer un pas imprudent dans la voie du désarmement et de la faiblesse.

L'homme, c'est un fait acquis, ne provient pas d'un singe arboricole et grimpeur; il ne peut provenir que d'un singe rupestre et marcheur. Si les anthropoïdes arboricoles existent encore, c'est qu'aucune branche sortie d'eux ne s'est développée au-dessus d'eux. Si, au contraire, l'anthropopithèque tertiaire n'existe plus, c'est précisément parce qu'il a progressé et que la forme supérieure qui sort de lui, c'est-à-dire l'homme, l'a supprimé en le dépassant.

Ce dernier, cependant, semblait être fort mal doué. Tandis que les primates étaient protégés par leur fourrure et trouvaient un refuge assuré dans le branchage des forêts, l'hominien était nu et lourd. Comme chez les autres mammifères habitant les plaines, la chair s'était développée sur son corps; les mollets et les muscles fessiers étaient apparus. Condamné à se mouvoir avec une lenteur relative, à la surface du sol, il semblait destiné à devenir la proie des grands carnassiers. Il n'en fut rien.

Comme il était obligé, pour veiller à sa sécurité, pour découvrir ses ennemis ou sa proie, de lever la tête aussi haut que possible, il prit l'habitude de la station droite, de la marche et de la course bipède; le développement des parties charnues sur les membres postérieurs fournit à la tête le contrepoids indispensable. Les extrémités des membres antérieurs, ne servant plus à la locomotion, perdirent cette forme de crochets destinés à suspendre l'animal qu'elles présentent chez les singes grimpeurs ; elles devinrent des mains moins longues et plus larges à proportion. Le misérable pouce du gorille, qui ne lui permet aucune

adresse, s'est développé, est devenu plus long, plus facilement opposable, et la main a pu manier un outil, s'aider utilement d'une pierre ou d'un bâton. Jamais une main analogue à celle du gorille n'eût permis de bien tenir un percuteur, de frapper un rognon de silex avec précision. L'animal qui, le premier, a trouvé l'art de tailler la pierre, avait nécessairement une main beaucoup plus adroite, déjà bien spécialisée à la fonction de saisir et de manier les objets. Elle n'a pu se perfectionner en ce sens que chez un singe rupestre, dont les pieds portaient seuls tout le corps et dont les membres antérieurs restaient tout entiers disponibles pour d'autres usages.

Mais dès lors, comme dans tout le cours de l'évolution préhistorique ou historique, un premier progrès est moins précieux en lui-même que par les progrès ultérieurs dont il devient la condition. Le développement de l'habileté manuelle eut, entre autres effets, le résultat d'exonérer la mâchoire d'une partie de sa besogne. Tandis qu'antérieurement elle était chargée des trois fonctions de défense, de préhension et de mastication, elle put désormais ne servir qu'à cette dernière ; elle devint, en conséquence, moins massive, les muscles se modifièrent et devinrent plus faibles ; les apophyses destinées à les attacher furent moins saillantes ; le crâne, en son ensemble, fut plus lisse et plus fin ; le poids de la mâchoire inférieure devint moindre absolument parlant et surtout par rapport au crâne supérieur.

De son côté, la masse encéphalique avait gagné en volume et en complexité de structure : car la fonction

crée l'organe et, sous peine de destruction, l'hominien primitif avait été astreint à des efforts incessants de volonté et de courage, de vigilance et de ruse. Si la tension perpétuelle des muscles exigée par la station droite lui était devenue possible, c'est que le cerveau avait acquis assez de force pour que la tension nerveuse nécessaire ne lui fût point une fatigue intolérable. Comme il n'avait pu fuir le danger sur les arbres à la manière des primates, il avait dû y faire face et s'ingénier à fortifier l'abri sous roche où il se réfugiait avec sa famille. Il avait appris à y conserver le feu que l'arboricole n'eût pu entretenir dans ses forêts sans les incendier. Amené à vivre aux dépens des mammifères des plaines herbeuses, il avait dû devenir, comme les carnivores, un chasseur adroit et cruel, s'était gorgé de graisse et de chair, de sang et de lait. Alors, dans l'ivresse de sa force et la joie des appétits satisfaits, un éclair nouveau avait parfois traversé sa cervelle, et il était devenu inventeur; il avait trouvé l'art de tailler la pierre, de la lier à un bâton et, bientôt après, de manier l'arc et la flèche.

Il eût été fort oiseux de retracer cette évolution, dont la connaissance est aujourd'hui devenue banale, sans la leçon capitale pour notre sujet qu'elle contient : le grand facteur du progrès, aux âges où l'homme se formait, a été, d'une part, la spécialisation des fonctions, la division croissante du travail entre les différents organes et, de l'autre, la supériorité cérébrale. C'est par elle qu'il a triomphé dans le passé, comme c'est par elle qu'il triomphe aujourd'hui et qu'il vaincra dans l'avenir. La destruction violente ou la relégation dans

quelque impasse, ne laissant d'autre perspective que l'extinction lente, a été la sanction qui a puni la torpeur relative d'abord des espèces animales, ensuite des tribus et des nations qui se sont laissé distancer. On sait suffisamment que la lutte pour la vie est d'autant plus âpre entre deux espèces qu'elles sont plus voisines, parce qu'en ce cas elles ont des besoins plus semblables. Malheur donc à celle qui se montre indolente, imprévoyante ou distraite par le plaisir du moment! Le salaire infaillible de son infériorité mentale fut pour elle dans le passé, comme il le sera toujours dans l'avenir, la décadence, l'élimination ou la subordination.

« Mais qu'a donc d'immoral cette paresse d'esprit ? » me dira quelque lecteur imbu de préjugés cent fois séculaires ? — Je réponds que ces pages sont précisément écrites pour montrer qu'elle est la faute suprême, le vice sans égal : car c'est l'indifférence au vrai et au faux. Il a produit ses funestes effets dès l'âge où le vrai et le faux n'étaient point encore nommés. Qui ne sait pas voir les faits, les retenir et les classer dans sa tête d'après leur similitude et leur dissemblance, est d'une nature inférieure à celui qui se livre à ces opérations spontanément et avec plaisir. A la longue, le premier sera dominé par le second. En d'autres termes, qui n'aime pas le vrai périt et qui l'aime triomphe; voilà, en deux mots, la loi et la sanction de la loi, telles que la révèlent l'histoire et la préhistoire. Le goût du vrai est la cause de tout succès, parce qu'il est la cause de l'augmentation de valeur collective qu'il entraîne infailliblement.

La plus précieuse des facultés est et a toujours été

l'aptitude ingénue à voir juste, à observer naïvement les choses telles qu'elles sont ; le plus sacré des devoirs est de se maintenir l'esprit net et clair, accordant à tous les faits réels, qu'ils soient humains ou naturels, leur importance véritable, ne tenant absolument aucun compte des préjugés et des routines non plus que des êtres chimériques et des fantômes de l'imagination.

De cette vérité, l'ensemble de l'évolution humaine fournit une première démonstration, la vie des nations en fournit quelques autres. Dans ces deux domaines, on la lit pour ainsi dire à l'œil nu, tant elle est écrite en caractères gigantesques.

Au contraire, il faut le secours de la démographie pour la lire dans la vie des communes. Mais là, c'est par milliers d'exemples qu'elle se vérifie. Il n'y a pas de source plus abondante en faits précis et concluants. Quand on les étudie, on se convainc qu'elles prospèrent par l'intelligente initiative de quelques-uns de leurs enfants, par le savoir et les applications du savoir ; qu'elles dépérissent, au contraire, par l'ignorance et la torpeur cérébrale.

Que l'on se demande pourquoi certaines communes se sont hypertrophiées au point de contenir plusieurs millions d'hommes, comme Paris, tandis que d'autres, en bien plus grand nombre, en comptent à peine quelques centaines. On trouvera sans doute que, pour les grandes capitales, les causes les plus actives de leur développement ont été, en Europe principalement, politiques, militaires, administratives : car les moyens de culture intellectuelle, morale, esthétique bien ou mal comprise qui s'y trouvent n'y ont été centralisés par les souverains

que comme instruments de règne. Mais, dans les villes moins importantes, l'action gouvernementale n'a pas eu une influence aussi prépondérante. Aux décisions plus ou moins arbitraires des princes, se sont substituées, pour une large part, les causes commerciales, industrielles ou autres et, dans l'immense majorité des communes ordinaires, ce sont elles seules qui ont tout produit. Une initiative intelligente a fait faire à un petit village un premier progrès en richesse et en population, puis les imitateurs sont venus et ont accentué le mouvement. Si l'on veut se rendre compte des causes de la croissance exceptionnellement rapide de certaines agglomérations, c'est à l'origine de l'impulsion qu'il faut se placer. Et pas n'est besoin, pour cela, de se transporter dans des pays neufs à croissance rapide comme les États-Unis; sans sortir de France, les sujets d'observation surabondent. Notre siècle, à lui seul, peut en fournir un nombre plus que suffisant, qu'il serait, d'ailleurs, facile d'augmenter en prenant pour point de départ une date plus ancienne. Toutes les fois qu'il est nécessaire de remonter à deux cents ou deux cent cinquante ans, les archives départementales contiennent généralement les renseignements indispensables.

Or, toujours nous trouvons que la source du développement économique et démographique d'une commune a été une idée juste née dans l'esprit de quelque inconnu, un fait négligé par tout le monde jusque-là et bien vu par lui, tel, par exemple, l'existence d'une chute d'eau et, dans le même pays, d'une main-d'œuvre abondante et peu coûteuse, ou bien l'existence d'un riche minerai à portée d'une rivière navigable, par où peuvent

s'importer les houilles et s'exporter les produits. Il n'en faut pas plus.

Un jeune homme, en apparence désœuvré, apprend par hasard le nom d'un nouveau textile inemployé en France, se renseigne, médite son plan, crée une usine et une industrie nouvelle au centre de terrains stériles ; il attire des habitants qui travaillent et multiplient ; au bout de vingt-cinq ans, il a fondé une commune populeuse et prospère sur ce sol français où l'on est si souvent obligé de réunir deux communes en une seule par pénurie de population.

Au XVII[e] siècle, un maître de forges a obtenu l'autorisation de prendre du bois dans une forêt de l'État pour faire du fer ; en un siècle et demi, lui et ses successeurs ont brûlé cinq mille hectares de forêts ; à la place, ils ont créé cinq communes, des maisons avec des jardins, des vergers, des prés, des herbages et des labours, où vivent deux ou trois mille habitants.

Voilà des actions au plus haut point utiles et morales. « Utiles, soit, me dira-t-on, mais nullement morales. Le maître de forges et l'usinier n'ont eu d'autre mobile que le goût de l'argent, ce qui, sans doute, n'est point à blâmer, mais ne dénote pas non plus une haute moralité. » Nous ne nous entendrons jamais avec ceux qui font dépendre la valeur morale d'une action de l'intention bonne ou mauvaise qui l'a dictée. Ils confondent deux choses fort distinctes. La bonne intention indique seulement la moralité de son auteur, la docilité à faire ce que ses éducateurs lui ont recommandé, mais ne préjuge rien quant à la moralité de l'acte, qui, elle, ne peut être jugée que par son effet sur le dévelop-

pement d'une collectivité humaine en valeur individuelle et en nombre. Réciproquement, le mal, fait avec les meilleures intentions, est le mal quand même et ses conséquences sont toujours la déchéance démographique.

Il ne faut pas se lasser de le répéter, si la moralité de l'homme est chose importante, elle n'a, toutefois, qu'une importance secondaire; auparavant vient la moralité de l'action. Le but de la science des mœurs consiste précisément à décider quelles sont les actions les plus morales et les plus bienfaisantes, afin de placer au-dessus de toutes autres, dans notre estime, les dispositions mentales qui les engendrent.

Ici, il n'est pas juste de dire que le désir de la fortune et l'intérêt personnel ont été des mobiles suffisants pour que notre usinier et notre maître de forges agissent comme ils l'ont fait. Ces passions sont à peu près universelles et des multitudes d'hommes en sont possédés, qui jamais ne trouveront une idée capable de leur en procurer la satisfaction. Ce qu'ils ont fait suppose, en outre, des connaissances techniques, un esprit attentif et capable d'observation. Ces qualités sont rares, et leur réunion plus rare encore. La vérité est jusqu'à ce jour si imparfaitement appréciée dans l'espèce humaine qu'il suffit souvent de la découverte d'un petit fait concret et vulgaire, dépourvu de généralité scientifique, incapable de faire avancer aucune théorie, pour assurer la fortune de l'observateur intelligent qui, le premier, l'a constaté et la prospérité démographique d'une collectivité. Cette qualité intellectuelle étant extrêmement précieuse, la science morale se doit d'en

constater le prix et de conclure à la nécessité de la développer.

En effet, que l'usinier n'eût point vu avec justesse les conditions du succès et n'eût point su en rassembler les éléments, et le pays, au lieu de se couvrir d'hommes, de femmes et d'enfants, fût resté un désert. Que le maître de forges n'eût point remarqué la présence simultanée du bois et du minerai et n'eût point eu les connaissances nécessaires pour l'exploiter à la manière de son époque, la vaste forêt eût continué à ne nourrir que quelques bûcherons. Les forêts et les terrains stériles ne manquent pas, non plus que les hommes désirant faire fortune. Ce qui manque presque partout, c'est un homme ayant une idée juste et pratique.

En tel point de la Seine-Inférieure, il a suffi d'une série de rapides sur une petite rivière pour déterminer un filateur à s'y établir, il y a trois quarts de siècle. Son exemple en a attiré d'autres, et, plus tard, les usines à vapeur se sont bâties dans les lieux où les ouvriers et les patrons se trouvaient établis. Si une ville s'est ainsi créée à la place d'un humble village, l'existence de la chute d'eau n'en est pas la cause, elle n'en est que la condition. Les rivières ayant des chutes d'eau sont nombreuses, et celles qui ont trouvé un homme pour les utiliser sont rares en comparaison. La basse Bretagne, par exemple, compte beaucoup de rivières rapides, de populations denses et pauvres; mais nul ne s'y est trouvé pour créer les industries qui auraient pu utiliser ces éléments de prospérité industrielle.

Les habitants de Bilbao ont dormi pendant des

siècles dans la pauvreté sur leurs collines de minerai de fer, et ce n'est que tout récemment qu'il s'est trouvé des ingénieurs pour en voir la valeur du trésor dédaigné, construire des hauts fourneaux et faire vivre une véritable fourmilière de travailleurs, aussi actifs que prolifiques.

En France même, on pourrait sans peine dresser un long catalogue des richesses inexploitées, des forces qui se perdent, des cultures et des industries qui pourraient être essayées ou qui, ayant réussi dans un département, pourraient être entreprises dans un autre avec non moins d'avantage. La production de la pomme à couteau, plus lucrative que celle de l'orange, donne de magnifiques résultats dans les prés-vergers de la Limagne, pourquoi ne l'essaie-t-on pas en Normandie? On n'a pas à craindre sa surproduction, puisque la France en importe pour un million et demi chaque année et qu'elle pourrait en exporter pour plusieurs millions en Angleterre seulement. Il a été constaté que certains vergers de Honfleur donnent, à l'hectare, un revenu qui a pu s'élever, en certaines années, à cinq mille francs. Pourquoi n'en a-t-on pas planté un seul sur tant d'autres points où le terrain, le climat et les facilités de transport sont les mêmes? Des questions de cette nature pourraient être multipliées presque sans fin, et toutes comporteraient la même réponse : il ne s'est trouvé personne pour y penser; ce sont des faits qui crèvent les yeux, et nul n'a su les voir.

Or, s'il est une vérité incontestable, c'est que les communes où ne se produit aucune idée dépérissent, diminuent en population et en richesse, par l'émigra-

tion des hommes et des capitaux et par l'abaissement de la natalité. Tandis que, au contraire, les trop rares communes françaises où l'on a fait des applications nouvelles de la science à l'industrie, au commerce, à l'agriculture ou à l'horticulture, ont vu la population croître en valeur et en nombre, par l'immigration et le relèvement de la natalité. L'Allemagne, qui a donné, depuis trente ans, tant de soin à son développement scientifique et peut-être plus encore aux applications de la science, en est récompensée par un essor économique et démographique jusqu'alors inouï. Si elle n'avait tourné ses efforts vers la constatation des vérités utiles, de trois choses l'une : ou bien les millions d'hommes dont elle s'est accrue ne fussent pas nés, ou bien ils eussent été fauchés par la misère et la mort prématurée, ou bien elle n'eût pu les retenir sur son sol, et ils eussent émigré. Concluons en répétant : le goût du vrai est la source de toute vie et la plus féconde de toutes les vertus.

Il ne faut pas se laisser aveugler par le pédantisme ni prendre pour les signes d'une activité intellectuelle vivifiante l'accumulation, dans une ville, des établissements où l'on enseigne les langues mortes, la théologie, la grammaire, la littérature, l'art dramatique, la rhétorique, la jurisprudence et les divers genres d'érudition historique. Souvent ces sortes d'études, en devenant une cause d'infatuation, sont nuisibles au progrès ; elles font mépriser leurs rivales utiles, les étouffent et frappent la ville, quelquefois le département, d'un arrêt de développement.

A mesure que l'homme passe de la barbarie à une

civilisation plus complexe, cette réserve devient plus indispensable. En effet, l'activité humaine qui, dans les siècles de pauvreté, était vouée presque entière à la satisfaction des besoins élémentaires de vêtement, d'habitation et de nourriture et qui ne pouvait, par suite, n'avoir point un but rationnel, se trouve, par les progrès de la richesse, libre de s'employer à son gré. La possibilité d'aberrer, qui fut si longtemps le dangereux privilège des élus du pouvoir et de la fortune, devient, par la généralisation de l'aisance, générale elle aussi. Cette libération commence par profiter à l'imagination, qui se donne carrière, se lance dans les fantaisies esthétiques, art, poésie, roman, musique, ou bien se fourvoie à la poursuite des fausses analogies, se passionne pour les fables théologiques, les synthèses subjectives de la métaphysique, les subtiles analyses de mots et d'idées, toutes préoccupations intellectuelles qui ont l'inconvénient de remplir l'homme d'orgueil, de lui inspirer d'immenses prétentions, tout en n'ayant qu'un effet nul ou nuisible sur son développement en valeur. Ce qui seul, au contraire, est efficace, c'est l'application du sens commun à découvrir des faits nouveaux, pour les utiliser immédiatement ou pour les classer, les mettre en réserve et en former des faits plus généraux que d'autres utiliseront un jour.

En résumé, soit qu'il s'agisse de la lutte de l'humanité primitive contre les autres espèces animales, soit qu'il s'agisse de la lutte des nations les unes contre les autres, soit qu'il s'agisse de la concurrence pacifique des communes entre elles, toujours nous voyons également une seule et même cause assurer le succès : la

supériorité de l'activité cérébrale, mais uniquement de ce genre d'activité qui s'emploie à voir avec précision la réalité. La pénalité qui frappe les cerveaux paresseux ou bien égarés dans le pédantisme, le mysticisme et le romanesque, c'est invariablement la subalternisation et la déchéance. Voilà la loi de la morale objective, telle qu'elle résulte de ses sanctions.

Si la thèse qui précède est maintenant suffisamment claire et suffisamment démontrée, il ne reste plus qu'à s'en servir pour déterminer ce que doit être la moralisation en cette matière.

L'amour du vrai, l'amour du juste et l'amour du peuple sont trois passions foncièrement identiques, en ce sens que tout ce qui sert le progrès du vrai sert le progrès de la collectivité où il s'accomplit. Si l'on aime le peuple, il n'existe aucune manière plus efficace et plus durable de le servir que de faire avancer la vérité scientifique. Les publicola réactionnaires, qui tentent de capter sa confiance en le flattant, ne peuvent que lui nuire, tandis que les hommes de science, qui semblent ne point penser à lui, le servent toujours utilement en amenant l'augmentation et l'universalisation des vrais biens, de l'aisance, de la santé, de l'indépendance du jugement et de la viriculture rationnelle, la croissance des collectivités en valeur individuelle et en nombre.

Le souci du développement scientifique est la pierre de touche de l'orthodoxie démocratique. Un gouvernement qui ne le comprend pas mérite de perdre le pouvoir; s'il le conserve, ce sera au préjudice de la nation. Un gouvernement qui le comprendrait pleine-

ment et saurait prendre des mesures en conséquence assurerait une prépondérance écrasante à la France, en même temps qu'une augmentation de valeur individuelle à chacun de ses habitants.

On l'a dit avec justesse, il est incontestable qu'aucun littérateur, artiste ou philosophe de la seconde moitié du XIXe siècle n'aura, sur l'évolution humaine, autant d'influence que pourra en exercer maint homme de science de second ordre. Il est incontestable qu'à notre époque la prééminence passe non seulement du théologien et du philosophe, mais encore du poète, du littérateur et de l'artiste, au savant. C'est un heureux mouvement qui va s'accentuer de plus en plus et qu'il importe d'accélérer. Si la France sait en tenir compte et fonder chez elle, au lieu de la république athénienne, corrompue, dilettante et bavarde, la république scientifique ; si elle sait accorder aux sciences en général, et, plus particulièrement, à celles qui traitent de l'homme collectif, comme l'anthropologie, l'ethnographie et la démographie, l'importance qui leur appartient, si elle sait les subventionner et les honorer, elle peut encore, en dépit de l'infériorité momentanée du nombre de ses citoyens, monter à un degré de prospérité, de gloire et de puissance qu'elle n'a jamais connu.

Mais que faut-il faire ? Je l'ai dit ailleurs avec détail : il faut éveiller la passion du vrai dans toutes les cervelles et placer sur tous les points du territoire les moyens de la satisfaire d'une façon pleine et entière. Ce n'est pas d'instruction primaire, secondaire ou supérieure qu'il s'agit ; car les enfants et les jeunes gens ne sont pas seuls à avoir des besoins intellectuels,

A tout âge, les hommes et les femmes ont de légitimes curiosités à satisfaire, une profonde ignorance à dissiper. Le peuple français dans son ensemble est encore un grand enfant, génial, puissant et passionné, mais ignorant, doué des facultés les plus hautes et dépourvu des connaissances qui les rendraient fécondes. Il faut imaginer à son usage une pédagogie nouvelle, organiser l'enseignement universel des adultes. Il faut, dans ce but, créer au centre de chaque département un collège d'investigation et de vulgarisation, composé de savants chargés d'étudier tous les moyens que les différentes sciences peuvent fournir pour augmenter la valeur du territoire et des habitants. Ni le génie ni le goût pour la vérité positive ne font défaut en France, et le personnel sera facile à recruter, dès qu'on voudra le payer. Il devra toujours comprendre un nombre de chercheurs suffisant pour répondre aux questions qui leur seront adressées de tous les points de leur circonscription, concernant toutes les parties des sciences exactes, naturelles et sociales.

En principe, chaque membre des collèges départementaux devra faire deux parts de son année : l'une consacrée aux travaux de laboratoire, l'autre à la vulgarisation, c'est-à-dire à des tournées d'inspection et de conférences dans les communes.

Dans chaque chef-lieu de canton d'abord, dans toute commune de quelque importance ensuite, doit être établi un institut local, chargé de la vulgarisation des sciences relatives aux industries du pays, soit, par exemple, pour l'agriculture, la météorologie, la chimie, la biologie animale et végétale, la botanique

et la zoologie. L'organisation de la vulgarisation, pour acquérir toute son efficacité, doit comprendre quatre moyens : le livre de la bibliothèque, le musée communal, la parole du directeur dans les réunions hebdomadaires et, enfin, à des intervalles aussi rapprochés que possible, les visites et les conférences des membres du collège départemental.

Il faut que cette organisation tende toujours à des résultats pratiques ; il faut que chaque citoyen y trouve à sa portée les connaissances scientifiques les plus propres à augmenter sa santé et les agréments de sa vie, sa fortune et l'efficacité de son travail sur les objets qu'il veut créer ou transformer, ainsi qu'à satisfaire l'utile curiosité que peuvent faire naître ses occupations professionnelles.

Étant donné le caractère non seulement spéculatif, mais encore utilitaire de l'institution, l'objection que l'on pourrait tirer de l'étendue de la dépense nécessaire ne tient pas. Cent ou cent cinquante millions par an, s'ils doivent rapporter deux milliards, sont moins une dépense véritable qu'une simple avance. Or, cette prévision est certainement beaucoup trop modeste, le rendement de la terre pouvant aisément devenir triple de ce qu'il est actuellement.

Au point de vue politique et social, l'avènement de la civilisation scientifique est la panacée qui a le don de guérir tous les maux. Ainsi la décentralisation administrative est infiniment désirable ; mais, pour que ses bienfaits ne soient compensés par aucun inconvénient, elle doit être accompagnée d'un ensemble d'institutions destinées à assurer l'homogénéité mentale de

toutes les provinces, de toutes les communes composant le territoire de la République.

Ainsi encore il est facile de se rendre compte que, dans le système circulatoire de la France, le courant d'hommes qui va du centre aux extrémités est beaucoup moins actif que celui qui va des extrémités au centre. Le vrai remède consiste bien moins à affaiblir le courant centripète, qui est indispensable, qu'à fortifier le courant de retour. La culture scientifique universalisée, en permettant aux citoyens d'acquérir tout leur développement intellectuel sur le sol où ils sont nés ou d'y revenir sans être glacés de torpeur et dépaysés, est le seul moyen efficace d'arrêter la dépopulation.

En somme, porter à son maximum la sécrétion de vérité fournie par la France, c'est tripler la richesse nationale, la valeur des citoyens et de la terre, la force offensive et défensive de l'État, placer la nation à la tête des peuples civilisés, imposer notre langue comme langue scientifique universelle, c'est enfin, en atténuant progressivement l'inégalité intellectuelle, diminuer dans la même mesure l'inégalité économique, et fournir la seule solution pacifique et pratique du problème social. Au juste par le vrai, telle doit être la première maxime de la morale d'une démocratie.

CHAPITRE V

L'ALCOOL

L'alcoolisme. — Trois divisions du sujet : moralités, morale et moralisation.

I. — Moralités. — Extrême variabilité de la moralité en ce qui concerne l'ivresse. — L'opinion plus sévère dans les pays méridionaux et dans les classes riches. — Genèse du goût pour l'ivresse ; pour la sobriété. — Absence de règle. — Faillite de la morale théologique et métaphysique. — Nécessité de recourir à la science. — Urgence et possibilité de déterminer un optimum d'alimentation.

II. — Morale. — Populations usant des boissons fermentées. — Supériorité de leur activité cérébrale et musculaire. — L'ivresse, ses inconvénients pour l'intempérant : diminution en fait de dignité, de délicatesse. — Les fumeurs de l'Ecole polytechnique ; les terrassiers ivres. — Inconvénient pécuniaire, compensé par le bienfait de l'excitation.

L'alcoolisme ; point de vue médical et point de vue démographique. — Effets de l'alcool sur la natalité, Lillebonne. — Ses effets mal déterminés sur la morti-natalité, la mortalité infantile, la morbidité et la mortalité. — Ses effets favorables sur la nuptialité, Fouesnant. — On a exagéré le mal fait par l'alcool à la société. — La quantité consommée n'est pas excessive. — Sa nocuité vient de l'inégalité de la consommation.

Impuissance relative de la démographie à fournir des appréciations plus précises. — Moyen de la faire cesser : étudier les communes rurales.

III. — Moralisation. — Critique des mesures répressives : inefficaces et injustes. — Alcoolisme et prostitution, fruits fatals des circonstances sociales.

Explication psychologique du goût pour l'alcool. — Son classement parmi les plaisirs esthétiques. — Conséquences de cette vue : accident récent et transitoire, il a remplacé

d'autres moyens de culture esthétique et peut être remplacé par d'autres.
Succédanés physiologiques et moraux de l'alcool : le bien-être. — Conséquences de la séparation des sexes; alcoolisme et cléricalisme. — Y remédier par le bal public. — Ses avantages. — Exemple de l'île de Ré. — La natalité naturelle n'en est pas aggravée ; elle l'est par son absence. — Résumé.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que les trois grands devoirs de la société envers l'individu et envers elle-même étaient, outre la garantie de la liberté individuelle : 1° de travailler à découvrir le but social afin de pouvoir l'indiquer aux citoyens ; 2° d'appliquer la justice distributive et d'assurer leur moralisation ; 3° d'entretenir la quantité de solidarité physiologique, économique et mentale indispensable à sa conservation.

Nous ne nous étendrons pas sur ce dernier point, que nous avons traité dans un précédent ouvrage. Les deux autres feront le sujet d'un volume ultérieur. Mais il est utile dès à présent de montrer, par un exemple détaillé, la manière dont la méthode démographique traite les problèmes de la morale.

Nous prendrons pour sujet l'alcoolisme, qui est à l'ordre du jour, sur lequel on a tant écrit et sur lequel, nous espérons le montrer, on peut jeter encore, d'un point de vue nouveau, une lumière imprévue.

Il s'agit uniquement de faire voir qu'une morale scientifique peut être fondée, et par quel genre de raisonnement elle peut l'être. A propos de chaque question, il y a toujours trois choses bien distinctes à étudier : les diverses moralités, la morale rationnelle et la moralisation.

Moralités. — Il faut commencer par l'ethnographie du sujet, savoir comment les différents peuples, sauvages, barbares ou civilisés, se comportent sur le point que l'on étudie et, autant que possible, comment ils raisonnent leur conduite. Cette recherche a deux effets : d'abord, de nous éclairer sur l'universalité ou la localisation d'une coutume ; ensuite, de nous dégager des préjugés déposés en nous par l'éducation et la pression du milieu. Les générations futures ne se douteront point de la difficulté de la chose à notre époque.

Morale. — Il faut établir, à la lumière des sanctions révélées par la démographie, ce qui doit être fait, quels sont les avantages d'une manière d'agir et les inconvénients de la conduite opposée. Les avantages et les inconvénients ne doivent pas être estimés par rapport aux individus, mais par rapport au but à atteindre par la société, but qui est toujours le même, comme nous l'établirons ultérieurement : avoir le plus d'hommes possible, ayant chacun le plus de valeur possible.

Moralisation. — Une certaine conduite étant reconnue avantageuse, il s'agit de trouver les moyens d'amener les individus à s'y conformer. Si la rationalité en est démontrée jusqu'à l'évidence et d'emblée saisissable pour l'esprit de tous les citoyens, ils l'adopteront d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin d'ordres venus du dehors. La contrainte ne peut être rendue nécessaire que par la résistance des individus, et celle-ci ne peut provenir que de ce qu'ils sont insuffisamment convaincus.

En fait d'usage ou d'abus de l'alcool et des diverses boissons fermentées, les appréciations ont varié selon les siècles, elles varient encore infiniment selon les climats et les peuples, dans les mêmes peuples selon les hommes, dans les mêmes hommes selon les circonstances. Ce qui est certain, c'est que, si toutes les nations ne consomment point d'alcool, toutes ont un penchant pour les excitants. Les musulmans, à qui leur religion interdit les boissons fermentées, y suppléent dans la mesure du possible par l'usage du tabac et du café, l'abus des épices et, quelquefois, en buvant de l'huile.

L'on sait d'une façon générale que plus on avance vers le sud, plus l'homme se contente d'une nourriture frugale et moins il boit d'alcool, que plus on va vers le nord, plus il mange de viandes et consomme de liqueurs fortes.

Depuis l'Esquimau, pour qui trente livres de graisse de phoque en un jour n'ont rien d'excessif, jusqu'au Cafre, qui peut se contenter de quelques boulettes de farine, on trouve des peuples échelonnés à tous les degrés intermédiaires. En Europe occidentale, de l'Angleterre et de l'Irlande à la France, de la France du nord à celle du midi et de celle-ci à l'Espagne, la décroissance dans la consommation de l'alcool est à peu près régulière. Du moins telle était la progression qui s'était spontanément établie avant les efforts héroïques que l'Angleterre a faits pour atténuer chez elle l'abus des alcools. L'Afrique musulmane s'interdit radicalement les boissons fermentées et, partout où l'Européen civilisateur n'a point introduit par force

cu par ruse ses horribles eaux-de-vie de traite, l'Afrique fétichiste est à peu près dans le même cas.

Ces différences constantes sont dues à l'action continue du climat, qui façonne les mœurs et achève de les fortifier par les maximes qui les expriment. Un Anglais ou un Allemand, même cultivé, peut, de temps en temps, boire jusqu'à glisser sous la table sans en être diminué dans l'estime de ses égaux. En France, de tels excès seraient appréciés plus sévèrement ; ils le seraient plus encore en Espagne, où l'épithète d'ivrogne, même dans le peuple, vaut souvent un coup de couteau. En Algérie, la religion y verrait à la fois une dégradation et une impiété. L'opinion paraît en cela assez raisonnable ; les excitants alcooliques sont de moins en moins nécessaires pour réveiller l'activité à mesure que l'on descend vers le sud et de plus en plus à mesure que l'on remonte vers les latitudes où le froid et l'humidité dépriment l'énergie. Ils sont contre la torpeur un succédané du soleil et de la lumière.

C'est sans doute aussi le motif, plus ou moins raisonné, pour lequel, à latitude égale, l'ivresse est plus blâmée chez les classes riches que chez les classes pauvres. Bien que la moralité des premières ne soit pas, d'une manière générale et sur tous les points, plus sévère, ce défaut est moins excusé, et, il est en effet, moins excusable, à cause du confortable, qui rend très facile de l'éviter. Ce n'est pas sans fondement qu'on a dit qu'un certain degré de bien-être en plus équivaut à un degré de latitude en moins.

Il est naturel aux hommes de céder à l'attrait de

l'ivresse comme à celui de tous les plaisirs, et toujours, en fait, il s'en est trouvé qui s'y sont livrés sans retenue. Ils ont eu leurs philosophes et leurs poètes, amis de la dive bouteille et de la joie du moment, fiers de leurs tours de force en fait de *beuverie*. Des gentilshommes et des ecclésiastiques de Rabelais, qui se sentaient fiers de chopiner théologalement, jusqu'aux buveurs d'aujourd'hui, la tradition n'a jamais été interrompue. Cette joyeuse moralité est demeurée identique parmi ses partisans.

Par contre, il a toujours été facile, même aux moins attentifs, de s'apercevoir que l'ivrognerie ne va pas sans inconvénients, que le buveur « altère sa santé, son esprit et sa bourse », que les familles dont le père boit ne prospèrent pas. De là, réaction de l'opinion et création d'un préjugé rationnel en faveur de la sobriété.

De même que le sentiment de la pudeur a été produit par la vue des dangers résultant de l'incontinence pour la vigueur des individus, l'ordre des familles et la paix sociale, la condamnation de l'abus des boissons fermentées est résultée de la vue de leurs mauvais effets. Les sentiments, bons ou mauvais, se propagent également par contagion instinctive. Dans les milieux où ils règnent et sont exprimés avec force par les paroles et les attitudes, chacun les adopte sans s'informer de leurs causes, et souvent, en les faisant siens, les exagère. C'est ainsi que les uns poussent l'aversion pour les boissons fermentées jusqu'au rigorisme et à l'ascétisme, tandis que les autres donnent leur ivrognerie comme la marque de leur indépendance et la preuve de la virilité de leur caractère. La sévérité

croît ou décroît dans un même pays suivant les milieux, les familles et l'éducation ; dans un même homme, elle subit souvent les plus grands changements d'un instant à l'autre. Il arrive aux plus graves de démentir leur austérité habituelle par des accidents qui prêtent à rire. Il coexiste, en effet, sur cette question, dans le même sujet, plusieurs moralités opposées. Quand, par soif ou par surprise, il a commencé de boire, son impératif catégorique est déjà moins sévère que quand il était à jeun.

Une chose dès à présent certaine, c'est donc la faillite sur ce point, comme du reste sur tous les points possibles, de la morale théologique et de la morale métaphysique. Elles prescrivent bien de s'abstenir de la gourmandise comme de la paresse ou de tout autre vice ; mais elles n'ont jamais pu dire où la gourmandise et la paresse commencent. Jeter l'homme dans l'ascétisme, le priver du nécessaire en fait de nourriture et de sommeil pour réagir contre les excès de table et de repos, ne constitue qu'une solution absurde. Les indications qu'elles ne peuvent et ne pourront jamais fournir, c'est à la science qu'il faut les demander.

Il existe certainement pour l'homme un optimum d'alimentation, comme aussi de sommeil et de repos. On peut même affirmer qu'il est variable, qu'il n'est pas le même, par exemple, pour l'homme dont l'activité est principalement cérébrale et pour celui dont l'activité est exclusivement musculaire. L'alimentation rationnelle doit différer selon l'âge, le sexe des individus, leur race, leur habitat, leur état pathologique ou

normal et aussi selon le genre de travail ou de plaisir qu'ils se proposent d'obtenir de leurs organes. Pour le moment, cet optimum reste à découvrir.

La science ne le connaît pas encore, mais, un jour, certainement, elle le déterminera, et ce jour est prochain. Le temps vient où toutes les sciences vont converger vers l'édification de la morale, ethnographie, démographie, anthropologie, hygiène, psychologie expérimentale, physiologie. Déjà, de nombreuses et fort intéressantes notions sur ce sujet sont éparses et pourraient être rassemblées; elles s'augmentent de jour en jour et finiront par faire un tout complet.

Quels que soient les effets directs ou indirects du climat sur les mœurs et sur les appréciations des hommes, ce qui importe le plus à notre sujet, ce sont les conséquences réelles de l'usage des boissons alcooliques, d'une part, sur la valeur des individus qui en usent, et, d'autre part, sur la valeur des sociétés parmi lesquelles l'usage en est plus ou moins général.

Or, un grand fait frappe tout d'abord, si apparent que nous pouvons le constater à première vue. En comparant les populations des pays froids, adonnées sans exception aux boissons alcooliques, avec les populations sobres du midi, nous voyons que ce sont les premières et non les secondes qui montrent le plus d'activité utile du cerveau et des muscles. Cette supériorité provient certainement de causes très complexes; il ne faut point se hâter d'en faire honneur à l'usage ou à l'abus des boissons fermentées; mais il est tout au moins légitime de reconnaître que le progrès n'en est point entravé; c'est un point capital. Il

n'est plus permis de les condamner à la légère par fantaisie de sévérité ou sur le simple vu des inconvénients qu'elles peuvent avoir pour l'intempérant.

Mais il y a plus : l'abus de l'alcool, même poussé jusqu'à l'ivresse, ne lui nuit encore sérieusement que s'il se renouvelle fréquemment. Dans la plupart des cas, il n'entraîne aucune déchéance organique, ne diminue ni l'énergie ni la faculté de travail. Alors, les reproches qu'on peut lui faire sont légers. D'abord, c'est un plaisir de mauvais goût, un manque de dignité personnelle. Le buveur n'en impose pas ; mais à cela l'élégance et l'esprit de domination perdent plus que la morale.

Ensuite, il est juste de le dire, il est une fleur de sincérité dans le respect du vrai et de sévérité dans le respect du juste que ternissent parfois les fumées de l'alcool et du tabac. Les excitants et les narcotiques atténuent notre exigence envers nous-mêmes comme envers les autres hommes. Le buveur et le fumeur sont portés à l'indulgence.

Peut-être aussi sont-ils un peu moins actifs lorsque survient la nécessité d'une tension intellectuelle très intense. Bertillon père a constaté qu'à l'École polytechnique, les élèves qui fumaient venaient en moins bon rang que leurs camarades, sans que l'on sache précisément si cette infériorité était l'effet du tabac ou de la perte de temps causée par cette habitude.

Mais l'immense majorité des hommes ne sont contraints qu'à une activité cérébrale moyenne, et pour eux, ces inconvénients n'existent pas. Un robuste mendiant espagnol, buveur d'eau par goût autant que par néces-

sité, regardait une équipe d'ouvriers belges, anglais et bourguignons employés à la construction d'une ligne de chemins de fer, dormir sur le chantier en cuvant leur vin après la paie. « Boracchos ! » allait-il répétant avec un accent d'indicible dégoût. « Boracchos, c'est possible, répondit l'ingénieur français ; mais je les aime mieux que toi. Ils travaillent quand même et toi, tu ne fais rien. » Pour le terrassier laborieux comme pour le soldat en campagne, la quantité d'alcool qui peut être absorbée sans déterminer l'ivresse est considérable et, d'ailleurs, une heure d'ivresse de temps en temps est habituellement sans mauvaise conséquence. La nature, qui ne tient nullement à ce que l'homme soit chaste, ne tient pas davantage à ce qu'il soit complètement et uniformément sobre.

L'inconvénient le plus grave de l'alcool, dans cette catégorie sociale et dans ces limites, c'est qu'il entraîne la dépense inutile d'une fraction importante des salaires. Or, l'argent, ressource accumulée par le travail, est respectable comme le travail même. En principe, il est sacrilège d'en faire abus ; il est profondément irrationnel de gaspiller en un instant, sans autre profit qu'une satisfaction passagère, ce qui a coûté tant d'efforts et de peine soit à nous-mêmes, soit aux autres.

Mais, d'autre part, l'homme n'est pas une machine. Il lui faut un champ d'expansion pour sa fantaisie ; la monotonie d'une existence trop régulière et toujours semblable à elle-même diminuerait l'énergie de ses facultés. Le vin et l'alcool ont leur utilité comme stimulants pour l'esprit et le cœur, l'imagination et la sympathie.

Une ivresse accidentelle avec des amis ne cause point une diminution de valeur. Elle procure une détente et développe la bienveillance. Si elle est gaie, elle fait ressortir les bonnes qualités et la verve. Elle met au jour le naturel, démasque les défauts cachés et, souvent, manifeste des qualités précieuses qui, chez certaines natures froides, seraient restées comme inexistantes. Le proverbe *in vino veritas* dit vrai, et c'est à bon droit qu'un homme est jugé bon et spirituel quand il s'est montré tel étant en pointe de vin.

Dès que l'ivresse, se répétant souvent et devenant plus profonde, prend le nom d'ivrognerie, elle n'a plus que des inconvénients pour l'individu. Au lieu de stimuler, elle déprime; elle entraîne la paresse et l'abrutissement.

L'alcoolisme est une véritable maladie aboutissant à la dégénérescence du système nerveux et de l'appareil digestif, à la tendance au suicide, au crime et à la folie chez le sujet lui-même et chez ses enfants. Répugnant par sa dégradation, l'alcoolique peut être par ses violences un danger pour lui-même et pour les autres; c'est une recrue pour les hôpitaux ou les prisons.

Ces funestes conséquences de l'alcool ont naturellement surtout frappé les médecins, appelés par leur profession à les constater journellement, et ils en ont tracé des tableaux effrayants. On leur est redevable d'observations précieuses tant sur les malades que sur leur descendance, en même temps que de cris d'alarme vibrants.

Mais ils se laissent aller habituellement à des conclusions qui pèchent par excès de généralité. La popu-

lation d'un hôpital n'est pas un échantillon de celle d'une nation. De ce que quelques centaines de misérables intoxiqués aboutissent soit à l'impuissance, soit à une morti-natalité et une mortalité infantile énormes proportionnellement à leur petit nombre, il ne suit pas que la nation tout entière soit en péril.

Lés cas particuliers, il est vrai, sont éloquents et parlent fortement à notre imagination; mais le jugement ne doit se laisser influencer que par les faits généraux, tout abstrait et froid que soit leur langage. Il faut se souvenir que la démographie opère sur des chiffres tellement grands qu'ils ne peuvent être modifiés que par des exceptions très considérables. Si l'alcoolisme était tellement développé qu'il réduisît à l'impuissance totale un centième de la population adulte française, la perte ne serait encore que de 8.436 naissances par an; la natalité tomberait de 22,2 naissances pour 1.000 habitants à 22. C'est-à-dire que, dans cette hypothèse, où le mal est exagéré au-delà de toutes les bornes du possible, la diminution ne porterait encore que sur la décimale.

Les effets physiologiques de l'alcool ne diminuent pas la natalité; mais ses effets psychologiques tendent, par contre, à l'accroître. Un commencement d'ivresse produit momentanément, chacun le sait, le courage, l'indifférence au danger présent comme aux menaces de l'avenir. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'on constate que l'habitude de l'alcool s'accompagne fort bien, dans une collectivité, d'une fécondité insouciante, comme, par contre, la sobriété, d'une prudente réserve.

Dans le canton de Lillebonne, la population ouvrière

des grandes usines consomme beaucoup d'alcool. Comme les femmes, les enfants, les jeunes filles y travaillent à l'égal des hommes et ne rentrent dans leur habitation que le soir, fatigués par une longue journée de travail dans une atmosphère tropicale, on fait le moins possible de cuisine, le souper se compose ordinairement de salaisons, de charcuterie, qui réveillent l'appétit, et d'une large ration d'exécrable eau-de-vie, qui rend l'illusion de la force. Les couples, se couchant dans un état de demi-ébriété, s'abandonnent à leur fécondité naturelle. L'élévation de la natalité, qui est presque double de la moyenne française, est sans doute attribuable pour une bonne part à cette circonstance.

Il est vrai que la morti-natalité et la mortalité infantile sont également fort considérables et que l'alcool en est vraisemblablement l'une des causes. Mais ce n'est pas la principale ; la morbidité générale de la population, accusée par la proportion exorbitante des réformés devant les conseils de revision — 55 pour 100 conscrits visités, d'après le docteur Chervin — le travail excessif des jeunes mères pendant leur grossesse et, enfin, les soins défectueux, la mauvaise alimentation donnés aux nourrissons par les gardiennes d'enfants, constituent des facteurs probablement beaucoup plus actifs du mal.

Il est impossible de se rendre compte de l'influence de l'alcool sur la morbidité des populations, estimée d'après la proportion des réformés devant les conseils de revision. Il est rare que des jeunes gens de vingt ans soient alcooliques depuis assez longtemps pour que leur santé en soit profondément altérée. Quant à ceux

qui doivent la faiblesse de leur constitution à l'alcoolisme des parents, il est impossible d'en savoir le nombre, cette cause confondant naturellement ses effets avec ceux de beaucoup d'autres.

Je ne connais pas de pays où l'alcool soit nuisible à la nuptialité et je ne puis imaginer par quel mécanisme il pourrait l'être. Au contraire, il en est dans lesquels il lui est favorable. Ce sont des cantons froids, humides et pauvres, où l'alimentation est ordinairement insuffisante. Les environs de Fouesnant (Finistère) se trouvent dans ce cas. On y dit habituellement : année de pommes, année de mariages. L'abondance des pommes, qui sont d'excellent cru et se vendent à des prix rémunérateurs, répand, quand elle se produit, un peu d'aisance dans les familles ; le cidre, plus fort et bu en plus grande quantité, donne plus d'entrain aux danses et aux *fouleries d'aires*, réveille la gaîté, fait naître l'amour et détermine des mariages. Le premier qui se célèbre, grâce à ses longues fêtes, qui consistent à boire, manger et danser pendant deux ou trois jours, en entraîne toujours plusieurs autres, qui, sans cette occasion, auraient été longtemps différés. La nuptialité prend ainsi, grâce à l'excitation de la boisson, un caractère épidémique. Très variable d'une année à l'autre, elle est, tout compensé, pour chaque période décennale, l'une des plus élevées que l'on puisse constater en France.

Jamais, en morale, il ne faut prendre ses sentiments d'estime ou de répugnance, de sympathie ou d'antipathie pour règle du bien et du mal. Les sanctions spontanées seules peuvent la fournir. Encore faut-il

que ce soient uniquement celles qui frappent la société : car la pathologie individuelle n'est pas la pathologie sociale, et le point de vue médical n'est pas celui de la sociologie. Les faits établis par la médecine doivent être, cela va de soi, retenus sans exception ; mais ils sont toujours très insuffisants. Il est toujours possible que les terribles effets de l'alcool pris à dose toxique par quelques sujets soient compensés et au delà par ses bons effets sur tous ceux qui, dans l'ensemble de la nation, ne l'absorbent qu'en moindre quantité.

La médecine, qui ne voit que des individus et, parmi eux, uniquement ceux qui sont malades, a conduit les sociologues qui l'ont écoutée à exagérer la gravité de l'alcoolisme en tant que maladie nationale. Il en est malheureusement beaucoup d'autres, telles que l'abaissement de la natalité, l'insuffisante densité de la population, l'émigration centripète et l'irrationnelle organisation sociale qui la détermine, le fonctionnarisme oppressif et stérilisant, le théologisme enseignant le mépris de la science et de la raison, ensemençant les cervelles de mensonges et les familles de germes de divisions, qui constituent pour la France des dangers bien autrement redoutables.

L'alcool, somme toute, paraît plutôt favorable que nuisible à l'activité intellectuelle et économique des nations. Il tend plutôt à augmenter qu'à diminuer la natalité et la nuptialité ; et il est impossible de savoir dans quelle mesure il peut contribuer à accroître la morti-natalité, la mortalité infantile, la morbidité et la mortalité générale. Il est certain, que pour ces quatre derniers phénomènes, son influence ne peut être que

mauvaise; mais il est impossible de la mesurer. Voici quelques considérations qui portent à penser qu'elle est assez faible.

La consommation de l'alcool en France est actuellement de $4^{l},72$ par habitant et par an. Elle paraît excessive parce qu'elle n'était, il y a un demi-siècle, que de $1^{l},45$ et que l'augmentation a été rapide. Il n'en est pas moins vrai que, si cette consommation était également répartie dans la population et dans le temps, elle s'élèverait seulement à $0^{l},0129$ par tête d'habitant et par jour, c'est-à-dire à une quantité non seulement inoffensive, mais insignifiante. Mais cette uniformité n'existe ni entre les jours, ni entre les citoyens, ni entre les départements.

Le département qui boit le moins d'alcool, la Haute-Savoie, n'en absorbe qu'un peu plus d'un litre par habitant (exactement $1^{l},05$) et celui qui en boit le plus, la Seine-Inférieure, en consomme tout près de 14 ($13^{l},92$). Les autres oscillent entre ces extrêmes.

Même dans la Seine-Inférieure, si la consommation était également répartie, il n'en serait bu par tête et par jour que moins de $0^{l},04$ ($0^{l},0381$), dose absolument incapable de nuire. L'alcoolisme serait un mythe.

Il suffit, du reste, du simple bon sens pour s'apercevoir que les choses ne se passent pas ainsi. Toujours, dans un département, il y a une minorité qui ne boit point du tout d'eau-de-vie, enfants en bas âge et personnes éprises de sobriété, une autre minorité qui n'en boit que fort peu, une autre qui n'en absorbe qu'une quantité inférieure à la moyenne et une autre encore qui se contente de cette moyenne. Supposons, si l'on

veut, ces quatre minorités égales chacune à un huitième de la population totale, soit ensemble à la moitié. Si cette moitié tempérante ne boit que le quart de la ration à laquelle elle a droit, les trois autres quarts devront faire retour à l'autre moitié. Dans celle-ci même, il est possible que deux huitièmes ne dépassent que peu la ration moyenne, qu'un autre huitième ne la dépasse que de moitié et, alors, le dernier huitième se trouvera avoir à absorber deux, trois ou quatre fois la ration moyenne. Enfin, comme, dans ce huitième même, les uns boivent beaucoup plus que les autres, il est fatal que quelques milliers d'individus arrivent à une dose journalière de $0^{l},3$ à $0^{l}4$, soit à plus d'un hectolitre d'alcool pur par an, glissant sur la pente de plus en plus inclinée qui les fait tomber à l'hôpital et au cimetière.

Le lecteur peut faire varier les proportions des deux minorités tempérante et intempérante. Plus la première est nombreuse et la seconde restreinte, plus cette dernière a des chances de s'empoisonner. Les ravages de l'alcoolisme croissent non avec la consommation moyenne, mais avec l'inégalité de sa répartition par jour et par tête. Dans la Haute-Savoie, qui ne consomme qu'un litre par habitant et par an, il y a certainement néanmoins quelques alcooliques et la population entière pourrait s'y suicider en un instant, à la seule condition d'ingérer en une seule fois sa ration de l'année. Par contre, dans un département buvant non seulement 14, mais 15 ou 25 litres, il suffirait, pour que personne ne s'empoisonnât, que chacun absorbât sa ration journalière en deux ou trois doses égales.

Ces remarques font voir la complexité du problème

et expliquent l'impossibilité d'évaluer la nocuité de l'alcool par rapport à la mortalité générale, la mortalité infantile, la morti-natalité et la morbidité.

Cette impuissance est, du reste, toute relative ; elle prendra fin lorsque la démographie, encore toute descriptive à l'heure présente, cessera de se borner à l'étude des phénomènes les plus généraux de la vie des grands États.

Dans le cas présent, comme toutes les fois que l'on veut se livrer utilement à la recherche des causes, elle devra s'astreindre à n'étudier que des collectivités beaucoup plus petites et, par cela seul, faciles à parcourir, à voir et observer.

Pour établir quels sont les effets de l'alcoolisme, quel est son degré de nocuité pour la valeur sociale, quelles sont les raisons déterminantes de son extension ou de son inexistence, je voudrais que, sans sortir de France, on étudiât à ce point de vue un certain nombre de communes rurales. Elles sont au nombre de 36.000 ; il n'y a qu'à choisir. Dans les unes, il se consomme des quantités presque incroyables d'alcool ; dans d'autres, presque point ; il s'agit de savoir pourquoi et quelles sont les conséquences de cet abus ou de cette abstention.

On ne peut trop préciser ce plan de recherches.

Il faudrait, pour commencer, trouver en France vingt communes rurales adonnées à une consommation aussi excessive que possible des liqueurs fortes. On les choisirait de telle façon qu'elles formassent des groupes territoriaux de cinq communes chacun, dans quatre départements différents.

Il serait facile d'observer, d'autre part, un lot de vingt communes très sobres pareillement réparties par groupes de cinq dans quatre départements. Après avoir fait la démographie aussi complète que possible de ces quarante communes, il n'y aurait plus qu'à les comparer entre elles par groupes et par lots.

L'avantage de cette répartition par groupes serait de permettre d'éliminer, dans la recherche des causes aussi bien que dans celle des effets, les circonstances indifférentes, de retenir les circonstances communes qui sont déterminantes de l'alcoolisme et de la sobriété, enfin de retenir aussi, en les réduisant à un commun dénominateur, les circonstances en apparence différentes, mais qui ne sont, toutefois, que des aspects divers d'une même cause ou d'un même effet. Les circonstances accompagnant, soit comme cause, soit comme effet, la sobriété dans les quatre groupes de communes sobres devraient être l'antithèse des circonstances qui coïncident avec l'alcoolisme dans les quatre groupes de communes adonnées à l'ivrognerie.

Il est à croire qu'une enquête ainsi conduite, bien que trop rudimentaire encore, devrait mener à quelques notions justes et précises du sujet. Elle ne serait qu'un commencement; tout problème résolu en fait aussitôt surgir de nouveaux. Cette première étude suggérerait des hypothèses auxquelles nous ne pouvons même songer présentement et qui seraient, à leur tour, vérifiées par de nouvelles observations et comparaisons. Les communes rurales de l'Europe et des États-Unis sont en nombre pratiquement illimité. C'est un immense domaine encore vierge à explorer et qui promet une

abondante récolte de faits et de rapports imprévus.

Parmi toutes les associations de circonstances sociales que l'on découvrirait, il s'en trouverait certainement d'utiles, propres à augmenter la valeur des hommes, qu'il serait possible de réaliser ailleurs. Il s'en trouverait de nuisibles, que l'on s'efforcerait de modifier.

Des travaux semblables entrepris sur le même plan en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Autriche et en Suisse, par les chercheurs de ces pays, finiraient par faire une lumière parfaite sur l'étiologie et la prophylaxie de l'alcoolisme. Il est à remarquer, du reste, que cette même méthode pourrait être employée à propos de toutes les maladies sociales quelles qu'elles soient. Il est vrai qu'elle est longue et dispendieuse[1]. Rien que pour la France, il faudrait se transporter dans huit départements différents au moins, s'arrêter quelque temps au chef-lieu pour prendre aux archives ses renseignements statistiques, choisir ses communes au prix de tâtonnements et d'erreurs inévitables, puis séjourner une quinzaine de jours dans chaque groupe de communes; au total, quatre mois et demi à cinq mois de voyage. Mais qui veut la fin veut les moyens, et, quand on recherche les causes en sociologie, il n'y a que deux méthodes : ou bien les inventer chez soi par la force de son imagination ou bien les constater sur les points du territoire où elles agissent. Comme on ne peut faire venir des

1. C'est la méthode que j'ai employée pour la recherche des causes de l'état de la natalité.

communes rurales dans son laboratoire, force est bien d'aller les voir sur place, fût-ce à deux cents lieues de Paris. S'il est possible, à ce prix, de déterminer les différentes moralités de nos populations en fait d'alcoolisme, de prouver, par la constatation de ses inconvénients sociaux, l'avantage d'être sobre et, enfin, de découvrir des moyens efficaces de moralisation, ce ne sera pas trop cher.

Les progrès de l'alcoolisme ont fait proposer de nombreuses mesures destinées à le combattre : prédication incessante, ligues et sociétés de tempérance, droits énormes sur les alcools, diminution du nombre excessif des débits, séquestration des malades dans les hôpitaux et les asiles d'aliénés, internement dans les prisons. De ces mesures, les unes sont, au jugement de ceux-là mêmes qui les proposent, inacceptables chez nous, les autres seraient très probablement inefficaces, de sorte que le découragement envahit leurs propres auteurs. En les entendant parler toujours et uniquement de réglementer, réprimer, comprimer, on croit voir un jardinier qui, de tous les outils de son métier, ne connaîtrait que le sécateur, n'emploierait jamais ni la bêche, ni l'arrosoir, ni le râteau, ni les engrais et ne se soucierait pas de protéger, par le sarclage et les clôtures, les plantes qu'il veut faire croître.

Qu'il s'agisse de morale, d'hygiène ou de politique, un traitement purement négatif a toujours deux grands défauts. D'abord, il s'attaque aux effets et non aux causes. C'est essayer de détruire une mauvaise herbe en arrachant ses feuilles au lieu de la couper par les racines. Ensuite, il ne tient pas compte de la liberté,

qui, partout et toujours, est la condition primordiale du développement de l'individu. Justice a été faite depuis longtemps des sophismes sur la liberté du bien et l'on sait assez que là où n'existe pas la liberté de l'abus n'existe pas la liberté de l'usage. Il faut qu'à ses risques et périls chaque citoyen ait plein pouvoir de faire ce qu'il lui plaît de sa santé et de ses forces. Si quelque autre avait le pouvoir de lui prescrire ce qu'il en doit faire, ce serait une usurpation tyrannique; la société est trop ignorante pour se charger de cette tutelle et, d'ailleurs, elle-même a sa large part de responsabilité dans le mal qu'elle punirait.

Ce qui est vice dans l'individu, le plus souvent est maladie dans la société, maladie contagieuse, qui se propage de proche en proche dans les milieux prédisposés, comme font les germes d'une épidémie. Du point de vue individuel, tout est libre; du point de vue social, au contraire, tout est fatalement déterminé. Pour le moraliste préoccupé d'établir quels sont les devoirs des hommes isolés, l'alcoolisme, non plus que la prostitution ou le célibat, ne paraît jamais être une nécessité fatale. Pour le démographe, il ne devient évitable que si les conditions sociales qui le déterminent viennent à changer.

C'est le cas de rappeler ce qui a été dit des prostituées. Si telle jeune fille échappe à cette condition à raison de sa famille et de son éducation, de son isolement et de sa fortune, c'est une raison pour que telle autre y tombe à sa place. Leur nombre et leur degré d'abjection sont déterminés par l'âge moyen du mariage

chez les hommes, le taux de la nuptialité et une foule d'autres circonstances que ni elles ni personne n'ont, quant à présent, dans l'état actuel de notre ignorance, le pouvoir d'améliorer. Si, par quelque prodige de moralisation négative, on pouvait parvenir à faire en sorte qu'aucune jeune fille ne succombât, les mœurs, en employant ce terme dans son sens étroit, n'y gagneraient rien; la partie de l'instinct sexuel non canalisée par le mariage n'en serait pas moindre et elle trouverait quelque dérivation probablement encore moins avouable. Ainsi en est-il pour l'alcoolisme; le nombre et le degré d'abrutissement de ses victimes sont fatalement déterminés, d'un côté, par la nature humaine, que l'on ne peut changer, et, de l'autre, par les particularités du milieu où elle est condamnée à évoluer, et qui peuvent bien être modifiées dans une certaine mesure, mais de l'état desquels personne n'est responsable.

Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir à la psychologie du buveur, de se demander quel but il poursuit. La passion des boissons alcooliques provient du désir de se procurer l'illusion de la force, de la joie et du courage. Elle recherche beaucoup moins une sensation agréable pour le palais qu'une jouissance pour l'imagination. Elle rentre donc dans la catégorie des plaisirs esthétiques, comme les jeux et les différents arts, le théâtre, la musique, la danse, les réunions animées et nombreuses, qui soutiennent les nerfs et font, par le rythme des mouvements ou l'harmonie de sentiments unanimes, que leur activité peut s'allumer sans effort pénible. Par ordre de noblesse, ce moyen d'excitation vient sans aucun doute au dernier rang de la série;

mais il est de même nature, quoique le plus grossier de tous. Absolument rationnel au point de vue psychologique, ce classement des plaisirs que procure l'alcool parmi les jouissances esthétiques est, en outre, de la plus grande portée pratique. Il permet de préciser les causes de l'alcoolisme et de lui découvrir des moyens efficaces de moralisation.

Si le besoin d'excitation est vieux comme l'espèce humaine, l'excitation par l'alcool est moderne et son abus est récent. C'est seulement au milieu du XVII[e] siècle que l'eau-de-vie a commencé d'être considérée comme une boisson ; antérieurement, on n'y voyait qu'un médicament vendu par les seuls pharmaciens, et, deux siècles après, en 1850, la France ne consommait pas un litre et demi d'alcool par tête d'habitant. L'abus qui en est fait actuellement est donc un accident, et un accident nouveau dans la psychologie nationale. Il n'est pas partout uniformément répandu sur le territoire français et il n'est pas difficile de trouver des populations qui n'en offrent pas la moindre trace.

Où il existe, il s'est développé au détriment d'autres modes de l'activité esthétique, non de la poésie, de la peinture ou du goût des arts, presque nuls dans le peuple, mais de l'esthétique usuelle : chansons, toilette, propreté, danse et galanterie, qui occupaient jadis une place beaucoup plus grande dans la vie d'une partie de la population française et qui l'occupent encore dans les pays où l'alcool n'en a pu triompher.

Puis donc qu'en matière de modes on ne détruit que ce qu'on remplace, il faut attaquer l'alcoolisme en s'efforçant de lui substituer d'autres passions plus

naturelles et plus élégantes, capables de procurer aux jeunes gens, au prix d'une dépense à peine équivalente de temps et d'argent, le libre épanouissement et l'expansion joyeuse sans laquelle la vie n'a plus ni joie, ni bonheur, ni beauté.

Les ennemis de l'alcool sont les vrais biens : l'amour, le soleil, le foyer propre et confortable. L'habitation obscure, sale, étroite et puante, emplie des criailleries de la femme, des enfants et des voisins, met l'homme en fuite et, comme il ne fait pas toujours un temps à dormir dans un terrain vague, il se réfugie au cabaret. Il se réfugierait au besoin dans le cimetière. Dans notre pseudo-démocratie, les pauvres ont une condition si misérable qu'ils tiennent peu à l'existence. Ils savent fort bien qu'à s'enivrer ils risquent leur santé ; mais leur vie leur vaut si peu de satisfactions qu'ils la jouent sans regret contre un moment de chaleur et d'entrain.

Si la maison de l'ouvrier avait un jardin et une cour, c'est-à-dire de l'air, de la lumière et du calme, l'homme pourrait s'y plaire. La trouvant passable, il travaillerait à l'améliorer ; mais combien n'ont que des logements qui ne sont pas améliorables ? S'il avait du bois, il resterait peut-être à se chauffer chez lui. Mais le bois est un luxe dans les villes et n'est pas toujours accessible dans les campagnes. Le thé, le café, le vin, la bière et le cidre, un bon ordinaire, puis la promenade, un jeu modéré avec des amis, voilà pour le père, pour l'homme mûr des succédanés de l'alcool. Ils n'en aboliraient pas l'usage ; mais ils en rendraient l'abus beaucoup moins fréquent.

Les départements où l'on boit le plus d'alcool sont

ceux du nord-est de la France, humides et froids, souvent voilés de nuages, et qui ne produisent point de vin, tels que le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, la Seine-Inférieure. Et, dans ces départements, les populations qui boivent le plus sont celles qui vivent de la grande industrie. Pour elles, pas de soleil : car elles passent la journée entière enfermées dans les usines; jamais de liberté : car elles sont esclaves de la machine et sous l'œil des contremaîtres; pas d'air pur dans une atmosphère de 30 à 35° qui, comme celle des tropiques, détruit l'appétit et détermine un impérieux besoin d'épices et d'excitants. Au contraire, les populations agricoles du Midi, qui ont le grand air, le soleil, la liberté, le vin et la galanterie, ont un moindre penchant pour les alcools. L'habitant du Lot n'en boit pas un litre et demi par an, huit ou neuf fois moins que celui de l'Artois ou de la Normandie. Une différence aussi tranchée est significative.

Toutefois, les préservatifs de cette catégorie sont insuffisants. Pour le jeune homme exposé à la contagion du mauvais exemple, il faut quelque chose de plus fort. On doit faire appel sans hésiter à la plus puissante comme à la plus naturelle de toutes les passions : l'amour pour une jeune fille qui sera sa fiancée d'abord et, plus tard, sa femme.

S'il est un fait bien constaté par tous les observateurs, c'est que l'habitude de boire se contracte généralement dans la première jeunesse, presque au sortir de l'enfance. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, beaucoup de jeunes gens commencent de s'enivrer et il n'est pas rare que des jeunes filles soient atteintes

du même vice. La supérieure d'un couvent d'une grande ville de Bretagne, qui se recrute surtout parmi les jeunes paysannes, affirme que l'une des difficultés les plus graves dans la formation des novices est de déshabituer ces jeunes filles de dix-huit à vingt-trois ans de l'habitude de l'eau-de-vie. La même supérieure affirme que ce vice est tout à fait nouveau [1].

C'est une conséquence inévitable de la séparation des sexes. Si ces jeunes filles avaient eu chacune un amant qui les eût fait danser tous les dimanches, elles auraient bu moins et eux aussi. Il est vrai qu'en ce cas on n'aurait pu en faire des nonnes.

Tandis que, le dimanche, les parents, d'imagination calmée, rangent leur intérieur ou se reposent en causant, que peuvent devenir les jeunes gens? Si la jeune fille va vers l'église, le jeune homme n'a plus qu'un asile, le cabaret. Le catéchisme de persévérance et les litanies obligatoires pour les unes font de l'alcoolisme une fatalité pour les autres.

Le clergé ne l'ignore point; mais il a besoin, pour conserver son influence sur la femme, que les deux sexes se tournent le dos dans la jeunesse. Partout où ils se fréquentent librement, causent, dansent et jouent ensemble, ils ont l'imagination préoccupée d'amour et de projets d'avenir, de rivalités, de préférences, de soucis et de soins qui enlèvent tout pouvoir aux directeurs de conscience.

Aussi, depuis la Révolution jusqu'aujourd'hui, ont-ils combattu avec un acharnement qui ne s'est jamais

1. Dr Jousset, *Réforme sociale*, 1891, p. 527, t. II.

démenti les bals publics et les danses de village

Et dans la plus grande partie de la France, ils ont réussi : ils ont tué la galanterie, tué la joie dans les campagnes; ils n'ont laissé subsister de fêtes que celles de l'Église. Mais aussi, ils ont plus fait pour le développement de l'alcoolisme que n'eût pu faire le plus puissant despote légiférant en vue de la perversion publique. Jusque dans nos moindres communes rurales, il est toujours deux établissements soutenus par l'État que l'on trouve invariablement face à face: d'un côté de la route, le débit de tabac et de boissons; de l'autre, le débit de mensonges, qui s'appelle l'église. Des deux pestes, la plus funeste n'est pas la première, c'est l'autre, celle qui se donne pour salutaire et indispensable. La première corrompt plus spécialement les hommes, mais empoisonne aussi bon nombre de femmes; la deuxième s'adresse plus spécialement aux femmes et aux enfants, bien qu'elle déprave aussi quelques hommes.

Toutes deux, par des moyens divers, concourent à dégrader la nation. Elles ont tué les récréations saines et bienfaisantes, les conversations intelligentes, la circulation des idées claires et utiles, les passions nobles et généreuses. Tout cela a été remplacé par le silence morne et la torpeur universelle, cette chape de plomb et d'ennui qui pèse sur toute la terre française les après-midi des insupportables dimanches.

L'alcoolisme et le théologisme, toutefois, sont loin d'être incurables. D'abord, ils se font contrepoids dans une certaine mesure. Ensuite, ils ont cela de commun qu'ils sont nuisibles d'abord pour l'individu qui s'y

abandonne. Ce n'est pas qu'ils ne lèsent aussi sa famille et la société; mais, pour elles, le préjudice n'est qu'indirect, tandis que l'homme qui se laisse aller à ces tristes passions en est toujours la première victime. La sanction résulte spontanément et visiblement de l'action. On conçoit que ces deux vices sont par là plus faciles à corriger que ceux qui, comme le vol ou le mensonge, profitent au coupable et ne nuisent directement qu'aux autres hommes.

Pour détruire la passion de l'alcool, il faut d'abord démontrer à l'alcoolique ou à tous ceux qui sont en danger de le devenir que leur intérêt bien entendu est de ne pas boire, démonstration relativement facile. Il faut ensuite allumer en eux, s'il est encore possible, ou, tout au moins, mettre à la mode dans le milieu où ils vivent d'autres passions rivales, susceptibles d'exercer un attrait aussi grand, tout en étant rationnelles et bienfaisantes.

Le plus puissant des contrepoisons de l'alcool en tant que maladie sociale, nous l'avons dit, c'est l'amour. Il ne faut pas voir là une simple opinion théorique. Sur maint et maint point de la France, elle est prouvée par les faits. Voici, à titre d'exemple, la manière dont cet antidote opère à l'île de Ré.

Toutes les communes, sauf la petite ville de Saint-Martin, ont leur bal public qui réunit la jeunesse tous les dimanches, de huit heures du soir jusqu'à minuit. Depuis l'âge de treize ans à peu près jusqu'au mariage, jeunes gens et jeunes filles s'y rencontrent en toute liberté, sans aucune surveillance : car l'usage en interdit l'entrée non seulement aux parents, mais encore

aux nouveaux mariés quelques semaines au plus après leur mariage. Si les Rétais n'emploient pas le mot flirter, ils usent du verbe *fréquenter*, qui, chez eux, a le même sens. Chaque fillette a de bonne heure son cavalier qu'elle a agréé par sympathie spontanée ou choisi sur l'indication discrète des parents. Il la reconduit chez elle le soir après le bal, fait avec elle un modeste repas et se retire.

Ces divertissements pris sous le regard de tous, ces promenades nocturnes dans la campagne, ces soupers en tête à tête déterminent des mariages jeunes. La nuptialité est sensiblement plus élevée et l'âge moyen des mariés est moindre que dans le reste de la France. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire en conformité avec des préjugés trop répandus, il n'en résulte pas d'augmentation des naissances naturelles. On n'en compte que deux ou trois seulement pour cent naissances de toute nature, c'est-à-dire trois ou quatre fois moins que dans l'ensemble de la France.

C'est précisément dans la petite ville de Saint-Martin, qui n'a pas de bal public, qu'on en compte le plus. Par l'effet des étrangers qu'amène la marine, de la petite garnison, des célibataires relativement nombreux appartenant à la classe bourgeoise et surtout de l'insolidarité des familles, les mœurs y sont moins bonnes, et les vignerons des communes rurales les qualifient avec sévérité.

Dans un pays où tout le monde presque sans exception est honnête, le bal public est une institution de la plus grande efficacité pour entretenir l'honnêteté. Une femme de mauvaise conduite n'y serait point tolérée, un

jeune homme ivrogne, sale ou voleur y provoquerait l'aversion générale. Aussi ce bal hebdomadaire exerce-t-il la plus heureuse influence. En réunissant les sexes, il développe en eux le sentiment de l'honneur, la propreté, la politesse, l'élégance ; il engage chacun à ne rien faire qui le rende moins estimable. Tandis qu'en maint canton de France les deux sexes se séparent le dimanche, les femmes pour chanter du latin dans l'église et les hommes pour s'enivrer au cabaret, ici les jeunes filles, par leur seule présence, allument chez les jeunes gens une passion qui les sauve de celle de l'alcool, précisément dans l'âge où l'expérience prouve qu'ils sont le plus sujets à la contracter.

Préservés dans leur jeunesse par l'amour d'une fiancée, ils le sont plus tard par l'influence de leur femme et la conscience plus développée de leurs devoirs de pères et d'époux. D'ailleurs, on boit beaucoup de vin dans toutes les familles et, comme toujours en pareil cas, on éprouve moins la tentation des liqueurs fortes. Les maisons sont propres, saines, bien éclairées et paisibles, l'aisance unie à la simplicité et à la cordialité est partout répandue, le goût des lectures sérieuses est général ; ce sont encore autant de préservatifs. Aussi les débits de boissons sont en très petit nombre. Les communes où il n'y a point de port n'en ont généralement qu'un pour sept ou huit cents habitants. Encore n'y va-t-on que le dimanche et la consommation en alcool y est-elle très restreinte. Les hommes du même âge s'y assemblent pour *fraterniser*, parler de leurs affaires et jouer, devant une tasse de café ou un unique petit verre, une longue partie de

cartes, dont l'enjeu accumulé sert à payer un repas au premier de l'an où à carnaval. L'ivrognerie est inconnue.

Il est à craindre qu'elle no se développe. Ces mœurs si saines sont battues en brèche par le clergé, qui n'y trouve pas son compte.

Il est très peu nombreux à l'île de Ré. Tandis que la France compte en moyenne un prêtre pour 700 habitants, l'île n'en a qu'un pour 1.600. Aussi ont-ils peu d'influence, les opinions avancées sont répandues et l'on a pu voir un candidat de la libre pensée élu au conseil général. Mais, depuis une dizaine d'années, les prêtres ont appelé des religieuses et des frères de la Doctrine chrétienne. Tous ensemble combattent sans relâche le bal public. Une partie des jeunes filles enrôlées dans des congrégations, liées par des vœux, déjà n'y voient qu'un lieu de perdition et, quand toutes l'auront abandonné, les jeunes hommes, s'ennuyant, se réfugieront au cabaret. Le clergé condamne verbalement l'alcoolisme ; il le rend inévitable en fait.

Les populations du nord-est de la France, qui ne dansent point en public, ont généralement beaucoup de naissances naturelles. La raison en est simple. Si les jeunes filles ont l'occasion de parler librement à leurs amoureux sous le regard de la foule, il n'en peut rien résulter pour elles de fâcheux et elles ont le moyen de s'en faire épouser sans leur donner de rendez-vous particuliers. Au contraire, elles sont forcées d'en accorder quand il n'existe point de réunions régulières, et, dans ces conversations sans témoins, elles

courent risque de grossesses intempestives. La libre fréquentation des deux sexes, en France comme en Amérique, a les plus grands avantages : elle diminue la natalité naturelle, elle détermine une natalité plus élevée et des mariages plus jeunes ; elle tend à augmenter l'élégance, la probité, l'honneur et la politesse, tient en échec le cléricalisme et prévient l'alcoolisme. C'est à l'âge de la puberté, à l'heure où l'individu acquiert le sens de la beauté chez les autres et chez lui-même, où il commence à désirer de plaire aux personnes de l'autre sexe, à se montrer fort et hardi, aimable, spirituel, paré de tous ses agréments artificiels ou spontanés, qu'il se jette dans cette aberration esthétique qu'est l'alcool. Pour le moraliser, il faut le ramener à la véritable et naturelle esthétique dès la sortie de l'école primaire. Le bal public doit faire partie des œuvres post-scolaires laïques comme l'un des plus précieux préservatifs de l'ivrognerie.

L'observation démontre, en somme, qu'il existe trois catégories de succédanés de l'alcool.

D'abord, les succédanés physiologiques. Il faut améliorer le logement, le vêtement, l'alimentation des pauvres et même d'une grande partie de la classe moyenne, leur donner l'air, le soleil, l'espace et la tranquillité par une répartition plus rationnelle et plus égale de la population sur le territoire. Il faut désencombrer les villes par des lois sur l'élévation des maisons, percer, en dehors des vieux centres, des rues larges où chaque famille puisse avoir son jardin. Il faut compenser les distances plus grandes par l'établissement de moyens de locomotion économiques.

Par là, le cabaret cessera d'être obligatoire, les enfants seront soustraits à l'éducation détestable de la voie publique et l'on étouffera, en outre, dans son germe l'évolution de la plupart des maladies épidémiques.

L'alcoolisme, fruit fatal de notre exécrable organisation sociale, cessera d'être inévitable quand elle commencera d'être plus rationnelle, quand l'inégalité sera un peu moins criante entre les hommes et quand, enfin, s'organisera sur tous les points du territoire la culture intégrale de la nation. Il faut espérer que ce sera l'œuvre du xx[e] siècle.

Alors, on fera appel aux succédanés esthétiques de l'alcool. A l'illusion qu'il procure, se substituera la joie d'être réellement beau, jeune et fort, bon coureur, bon nageur, bon gymnaste comme chez les Grecs, d'avoir la plus belle voix, d'être le meilleur danseur, le plus poli, le plus fier et le plus aimable.

Au-dessus de cette esthétique usuelle, principalement stimulée par l'amour, la passion de l'art, de la poésie et de la littérature, la passion plus noble encore du bien public et surtout celle de la vérité scientifique constituent, dans les natures où elles s'allument, des garanties sûres contre les basses séductions de l'ivresse. Aujourd'hui, elles sont le partage d'une faible minorité seulement des nations civilisées. A mesure que s'atténuera l'inégalité du régime ploutocratique, elles préserveront un nombre de plus en plus grand de citoyens. Maladie sociale purement transitoire, l'alcoolisme ne résistera pas au progrès de la démocratie et à l'avènement de la civilisation scientifique. Il est destiné à être remplacé par des satisfactions de même catégorie psychologique, mais de plus en plus nobles et bienfaisantes.

CHAPITRE VI

LA MORALISATION

La crainte d'ébranler le sens moral. — L'homme ne naît ni bon ni mauvais ; il naît moralisable. — Maladresse des moralisateurs. — Échec du christianisme. — Extrême éducabilité de l'homme ; exemples.

Causes d'insuccès : on ne sait en quoi consiste l'éducation, progrès de l'altruisme? de la solidarité? des facultés affectives? de l'adoucissement des mœurs? imprégnation de la cellule? — Définition de la moralisation : volonté constante et libre de faire ce que la science morale a démontré être rationnel.

Abîme prétendu entre la connaissance du bien et la volonté du bien. — Il est plus difficile de découvrir ce qui est moral que de le faire faire. — Influence bienfaisante de la morale scientifique sur la moralisation de l'individu. — Cohérence des prescriptions, source de docilité. — Accord parfait des différentes autorités : famille, école, opinion publique, lois. — Puissance de compression du blâme universel. — L'obéissance doit être libre et intelligente. — Obstacle mis actuellement par l'imperfection de la science morale à la sévérité des jugements en fait de moralité.

Insuffisance du point de vue individuel en fait de moralisation. — Il faut viser à moraliser les collectivités. — Complexité de l'hérédité et de l'éducation, solidarité morale des individus dans une société. — Immoralité inconsciente des sociétés ; la morale scientifique la révèle et la corrige. — Moralisation des sociétés par la science sans augmentation de l'altruisme. — Aptitude de la raison à suppléer la docilité, à la produire. — La science sociale accroît l'action modificatrice d'une nation sur elle-même. — Tout mal venant de la volonté humaine peut être guéri par elle. — Résumé.

Le nombre est grand des esprits, même cultivés et supérieurs aux préjugés grossiers, qui s'effraient de la difficulté d'obtenir de la moralité. Redoutez, dit l'un d'eux, d'ébranler l'instinct moral par la critique, l'instinct moral qui a mis tant de siècles à se former, qui a grandi si péniblement au prix de tant de chutes et de souffrances nécessaires pour éliminer ceux qui se sont trompés ou qui ont failli! Ils craignent d'affaiblir les prétendus facteurs actuels de moralisation, tels que les préjugés religieux, les erreurs, les routines et les ignorances séculaires.

Cette pusillanimité est le fait d'hommes qui, nés dans le christianisme, ne l'ont dépouillé qu'en partie et, sans y prendre garde, ont conservé ses appréciations en fait de morale. D'après le christianisme, l'homme naît mauvais, originellement pervers. Rien de plus difficile que de le relever. Il n'y faut pas moins que l'intervention du merveilleux; sans un *Deus ex machina*, aucune moralité n'est à attendre de la nature humaine.

Lorsque Rousseau vint affirmer que l'homme naît bon et que c'est la société qui le gâte, il lança la plus antichrétienne et, en même temps, la plus libératrice des hardiesses qu'il ait émises. Elle dut avoir la plus heureuse influence sur la Révolution, car si le pessimisme mène logiquement au despotisme et à l'oppression du peuple, par contre, l'espérance dans la bonté humaine et la confiance dans la raison collective conduisent à la liberté.

En réalité, l'homme ne naît pas mauvais plus qu'il ne naît rempli d'erreurs ; il ne naît pas bon plus qu'il

ne naît savant; mais il naît apte à la science et à la moralité. Cela suffit pleinement à autoriser la confiance dans sa nature.

Les religions se vantent, comme Sganarelle, de pouvoir changer le cœur humain. En réalité, elles n'y sont jamais parvenues. Quelque époque que l'on considère, depuis la fondation du christianisme jusqu'aujourd'hui, jamais l'Église n'y a fait régner une moralité satisfaisante, une moralité que l'on puisse dire supérieure à celle des Grecs de Miltiade ou des Romains de Decius. Elle s'est vue assez forte pour allumer l'enthousiasme des croisés; mais l'histoire nous montre qu'alors même elle était si peu apte à les moraliser que la plupart d'entre eux étaient poltrons et fourbes, sanguinaires et avides. Les *conquistadores* n'étaient point, sans doute, pervertis par le scepticisme et ils se montraient encore plus féroces, tout élevés qu'ils fussent à la morale du discours sur la montagne. « A ces âges de foi où, suivant le mot d'un évêque contemporain, on ne craignait pas de sacrifier les corps pour sauver les âmes », quand la flamme des autodafés éclairait l'Espagne, le catholicisme tout-puissant n'y faisait cependant point régner plus de probité, de fidélité conjugale ou de loyauté qu'il n'en existait en Écosse ou en Hollande. Ce qui prouve que les religions qui prétendent changer le cœur humain, en réalité n'ont jamais changé rien. Au propre comme au figuré, on peut le gêner et comprimer ses battements au détriment de la santé, le percer et le faire mourir, mais non le changer. Une telle prétention est pur charlatanisme. Aussi la science s'en garde-t-elle avec soin. L'homme, tel qu'il est, est

éminemment éducable : cela suffit pour qu'il soit aisément moralisable.

Si les fondateurs de religions et les innombrables clergés, si les législateurs et les magistrats, les moralistes et les prédicateurs, au prix d'efforts séculaires, n'ont jamais assujetti l'homme qu'à une moralité imparfaite et chancelante, c'est qu'ils lui ont commandé des pratiques contradictoires ; mais il est facile de se rendre compte que leur échec ne vient point de l'indocilité rebelle de sa nature. Tout au contraire, asservi autant qu'aucun animal domestique à ses instincts grégaires, il se montre, dans tous les temps et tous les pays, flexible, malléable, pliable à tout. On emplirait des séries de volumes des énormités que ses conducteurs, rois, prêtres, sorciers et charlatans, lui ont fait croire et faire, non seulement au préjudice des autres, mais à son propre détriment. On emplirait des séries de volumes de celles qu'ils lui font encore croire et faire, à cette heure, à ses dépens, par toute la terre. Comme un chien savant qu'on fait marcher debout sur ses pattes antérieures, on lui fait exécuter les tours de force les plus opposés à son organisation. Les religions, au nom des autorités les plus chimériques, l'ont embrigadé, cloîtré, mutilé, circoncis, castré, flagellé, séquestré, exorcisé, volé, dépouillé, le tout par persuasion. Elles l'ont amené à ne pas manger quand il a faim, à vivre sans amour, les hommes sans femmes, les femmes sans hommes, à vénérer avec terreur des boîtes sans contenu et des mots vides de sens, à remplacer durant quatre carêmes par an (Galliciens) une nourriture indispensable par le jeûne, le désœuvrement et l'ivrognerie,

à estimer la saleté, à se purifier le corps et l'âme par l'urine et la fiente de vache; elles lui ont fait acheter dévotement les excréments réduits en poudre du Grand-Lama et le linge ayant servi à panser les jambes de Pie IX. De simples sorciers de village, avec un peu d'aplomb, en obtiennent tous les jours des prodiges de crédulité et de docilité. Les rois et les despotes, au nom de leur bon plaisir, en ont tiré des prodiges de servilité. Pour amuser le peuple et les Césars, de véritables armées de gladiateurs mirent leur honneur à s'entr'égorger. Les Zoulous, pour témoigner leur douleur à leur roi qui avait perdu sa mère, crurent de leur devoir de se tuer jusqu'à ce que 7.000 victimes couvrissent le sol. Chez les Achantis, un courtisan croit que l'honneur lui commande de se tuer s'il a perdu les bonnes grâces du roi et Racine mourut d'avoir perdu celles de Louis XIV[1]. Le lecteur qui voudra s'en donner la peine trouvera dans sa propre mémoire une suite interminable de faits de cette nature. D'une extrémité du monde à l'autre, chez les nations les plus civilisées comme chez les plus barbares, en dépit de toutes les différences de latitude et de race, l'homme est toujours le même sous ce rapport, c'est l'animal plastique et modifiable par excellence. Il faut beaucoup d'irréflexion pour accuser l'homme de manquer de docilité. Or, la moralisation n'étant qu'un dressage, un cas particulier de l'éducabilité, les moralistes qui n'ont pas réussi à le diriger à leur gré doivent s'en prendre non à sa nature, mais à leur maladresse.

1. Sur ce sujet, voir Letourneau, *Evolution de la morale.*

On conçoit qu'il soit assez inefficace de prêcher la morale tant qu'elle n'est pas faite. Qu'un professeur de rhétorique amuse ses veilles à composer des sermons, cela peut lui valoir une réputation chez les amateurs de mauvaise littérature; mais il ne faut pas être surpris s'ils n'ont aucun pouvoir moralisant. Recommander aux hommes d'être moraux sans leur dire en quoi cela consiste, c'est convenir de dresser un animal sans s'entendre sur ce qu'on veut lui apprendre. En fait d'éducation, il n'est possible de réussir que si le sujet éducable ne reçoit jamais d'aucun côté d'ordres contradictoires. Or, à notre époque, chacun reçoit plusieurs directions opposées, les unes sévères, les autres indulgentes, les autres simplement bizarres, de sorte qu'il apprend sinon à les critiquer, du moins à les suspecter et à n'en suivre aucune que d'une manière intermittente et peu convaincue. C'est de ce conflit des indications morales que vient la difficulté de la moralisation. Elle ne peut cesser que par la constitution d'une morale scientifique et définitive.

L'homme unit en lui deux tendances contradictoires. D'une part, il est routinier et très constant dans ses mœurs ; de l'autre, il sait se défendre contre ses maîtres, innover et critiquer. Il faut se féliciter qu'il en soit ainsi : car, sans l'opposition de ces deux penchants, ni l'éducation ni la moralisation ne seraient possibles. Ce qui permet de dresser les animaux supérieurs, c'est que leur activité n'est pas absolument déterminée jusque dans ses moindres particularités par les fatalités héréditaires. Si, en effet, l'hérédité déterminait tout avec une force invincible, il ne resterait aucun champ

d'action, aucune latitude pour l'éducation. L'éleveur d'abeilles et de vers à soie ne leur apprend rien et ne cherche à rien leur apprendre ; ce serait peine perdue.

Au contraire, on peut dresser un chien, une chèvre, un cheval ou un éléphant, leur apprendre, comme dans les cirques, cent exercices que leurs ancêtres apprivoisés ou sauvages n'ont jamais exécutés. Cette sorte de marge laissée par l'hérédité à l'éducation, par les tendances ancestrales à l'action des circonstances et de la volonté réfléchie, est encore beaucoup plus grande dans l'espèce humaine. Les modifications qu'elle peut recevoir sont, en conséquence, beaucoup plus étendues elles aussi. Si les théologiens et les philosophes qui se sont donné la tâche de la dresser la trouvent rebelle, c'est que jamais mauvais maître n'a trouvé bon élève, c'est, en d'autres termes, qu'ils ne se sont jamais entendus et ne s'entendent pas encore sur le sens qu'il faut donner au mot moralisation.

Les uns la font consister tout entière dans le progrès de l'altruisme et, nos mœurs étant ce qu'elles sont, le développement de cette vertu semble en effet être fort désirable. Mais il ne peut être indéfini sans présenter des inconvénients graves, de la nature de ceux qu'a signalés M. Herbert Spencer et contre lesquels il juge que, dès à présent, le temps est venu de nous mettre en garde. C'est une voie dans laquelle il faudra s'arrêter et l'on ne sait en quel point.

Pareillement, il est à souhaiter que les divers genres de solidarité soient de plus en plus compris, consentis et voulus. Mais le progrès indéfini de la solidarité ne peut, lui non plus, être confondu avec la moralisation.

Chez les syphonophores, la solidarité est poussée si loin que les uns mangent pour les autres, qui digèrent pour eux, et ces animaux n'en sont pas moins très inférieurs et très incapables de s'élever dans l'échelle des êtres. On ne saurait proposer un tel idéal pour l'humanité. Il ne faut évidemment pas que l'excès de la solidarité aille jusqu'à faire perdre à chaque individu sa qualité de personne égale aux autres et complète en soi. Où sera la limite ? On demande un cran d'arrêt qui prévienne la mutilation mentale et sociale de l'humanité.

On a entendu encore par moralisation le progrès des facultés affectives. Condorcet place à la base de toute moralité la sensibilité. « Ne pas émousser sa sensibilité naturelle était à ses yeux le moyen de fortifier en soi les idées de vérité et de justice. » « Conserve, écrivait-il à sa fille, l'avant-veille de sa mort, dans toute sa pureté, dans toute sa force, le sentiment qui nous fait partager la douleur de tout être sensible. Qu'il ne se borne pas aux souffrances des hommes ; que ton humanité s'étende même sur les animaux. Ne rends point malheureux ceux qui t'appartiendront ; ne dédaigne pas de t'occuper de leur bien-être ; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance ; ne cause à aucun des douleurs inutiles. » En cela encore, il faut une mesure ; la sensibilité outrée est puérile et, si la bonté n'est pas payée de retour, elle devient bientôt non seulement ridicule, mais impraticable.

De même, il est bon que les mœurs s'adoucissent ; mais c'est une grave erreur de confondre leur adoucissement avec la moralisation. La plus parfaite scélé-

ratesse est compatible avec la douceur et la faiblesse. De ce qu'un être humain n'a plus assez d'énergie animale pour bondir de rage, vomir un torrent d'injures et se ruer comme une brute sur son adversaire, il ne faut pas se hâter de conclure qu'il ait gagné en moralité. Il se peut fort bien qu'il le tue sans danger et sans bruit par le poison ou par quelque calomnie répandue d'un air simple. Et ce procédé, par cela seul qu'il est plus lâche, est encore plus répugnant que le premier. La mâchoire inférieure est beaucoup moins épaisse et pesante chez l'homme que chez le gorille, et chez la femme que chez l'homme. Une mâchoire exceptionnellement massive et prognathe avec des canines volumineuses paraît un caractère atavique de bestialité, tandis que, au contraire, des os fins, des apophyses peu saillantes et des masseters faibles sont des caractères essentiellement humains. L'humanité va donc se féminisant au physique et il est fort douteux que ce mouvement poussé au-delà d'une certaine limite soit un bien. Mais si elle allait se féminisant aussi sous le rapport du caractère et de l'intelligence, ce serait très certainement un mal. La conception romaine de la vertu était essentiellement virile. Sa rudesse sera toujours plus estimable que l'astuce du mandarin chinois ou cette fourberie onctueuse qu'on regarde universellement comme caractéristique du vieil ecclésiastique.

Le progrès de l'imprégnation de la cellule ne peut être pris non plus pour un gage de moralisation. De ce qu'une éponge est fortement imprégnée d'eau, il ne suit pas que cette eau soit pure, et de ce qu'une habitude est très invétérée, fortement enracinée, il ne suit

pas qu'elle soit rationnelle. Cette habitude peut devenir aveugle et fatale, nécessaire comme une seconde nature, au point que le devoir et le dévouement finissent par s'accomplir automatiquement, sans que, pour cela, elle soit avantageuse à l'individu ni à la société. A la vérité, pour devenir ainsi complètement instinctive, il a fallu qu'elle règne sur une longue suite de générations, et cette grande durée prouve tout au moins qu'elle n'est pas incompatible avec la vie d'un peuple. Mais cela ne prouve pas qu'elle ne soit capable de le miner lentement, comme par exemple, en lui enlevant son énergie, son initiative et son aptitude au progrès.

Il existe encore une infinité de manières de concevoir la moralisation. Aucune n'est plus légitime. Pour nous, la moralisation consiste à amener chaque personne humaine à vouloir et à faire tout à la fois librement et constamment les actes que la science morale aura démontré être rationnels.

Il faut que ces actes soient rationnels, sans quoi la docilité à les accomplir serait nuisible et eux-mêmes d'autant plus nuisibles qu'ils seraient plus régulièrement accomplis.

Il faut que ces actes soient démontrés rationnels et compris comme tels, sans quoi ils ne pourraient être librement et consciemment voulus, et l'individu deviendrait un rouage de machine au lieu d'une personne autonome et responsable.

Il faut, enfin, qu'ils soient voulus constamment, chaque exception constituant une infraction à la morale rationnelle.

Ce sont autant de vérités d'une simplicité élémentaire, qui portent en elles leur démonstration.

Les lois de la morale scientifique étant supposées découvertes, rendues claires et certaines autant qu'aucun théorème de géométrie, comment obtenir que l'homme y veuille conformer sa conduite? N'y a-t-il pas un abîme entre la connaissance du bien et la volonté du bien?

Je réponds que la métaphysique me paraît ici s'amuser à créer un abîme imaginaire pour le plaisir de s'en montrer effrayée. Il n'y a pas en réalité plus de distance entre la vue du bien et l'intention de le faire qu'entre la vue du danger et l'intention de s'y soustraire. Comme il y a des lâches devant le danger et, devant le travail, il est des lâches devant le devoir et sans doute, il y en aura toujours. Mais les moyens ne manquent pas de soutenir le courage des uns et des autres, et nous prétendons que ces moyens seront plus nombreux et plus efficaces quand la morale scientifique sera constituée qu'ils ne le sont actuellement ou qu'ils ne l'aient jamais été. Nous prétendons que le difficile n'est pas tant de faire faire leur devoir aux hommes quand ils le connaissent que de le découvrir.

Nous heurtons de front des préjugés fortement établis, tant sur l'habitude que sur les intérêts de corporations puissantes. Ils ne se tiendront pas pour vaincus. Quand bien même, diront-ils, il serait clair comme le jour qu'une certaine action est nuisible à la société, cela n'empêchera pas l'homme immoral de se dire : je sais parfaitement que je fais le mal ; mais peu me soucie le mal d'autrui, pourvu que je satisfasse mon

intérêt ou ma passion. Le meurtrier qui tue un passant pour le dépouiller sait dès à présent aussi clairement qu'on le saura jamais qu'il commet un crime et, toutefois, il le fait. Le fera-t-il moins quand la morale scientifique sera constituée ?

Cet exemple est particulièrement défavorable, et cependant, il faut hardiment répondre d'une manière affirmative. Oui, si la morale scientifique était faite et régnait seule, il y aurait moins de meurtres. On ne vient aux grands crimes que par degrés. Si une transgression aussi énorme de la morale a pu être consentie par ce coupable, c'est qu'il s'y est préparé par une foule de transgressions moindres, et s'il s'y est accoutumé, c'est que lui-même et ceux qui l'entouraient ont reçu une éducation contradictoire, qu'ils se sont vu enseigner et prescrire, en même temps que quelques devoirs réels, une multitude de pratiques indifférentes, arbitraires ou absurdes et visiblement destinées à faire des dupes. Donner des ordres incohérents est le plus sûr moyen de pousser à l'indocilité. Exiger du respect pour des maximes ridicules est le plus sûr moyen de n'en pouvoir obtenir pour celles qui en sont dignes. Ce qui constitue encore une grande cause d'immoralité, c'est que les prescriptions hétérogènes de la morale théologique sont toujours données au nom d'une autorité menaçante, qui, ne pouvant aspirer à persuader, s'efforce d'effrayer par des épouvantails. Quand l'homme a cessé d'en être intimidé, il y a toujours des chances pour qu'il rejette avec les superstitions tout ou partie de la morale approximative qu'on y avait imprudemment attachée.

La morale scientifique, au contraire, possède une efficacité moralisatrice qu'aucune autre ne peut avoir. Comme elle est une, elle réalisera pour la première fois dans le monde la concordance constante de l'enseignement des parents, de l'enseignement de l'école, de l'opinion publique et des lois. Tandis qu'aujourd'hui ces diverses forces se neutralisent presque en se contrariant, elles s'uniront pour presser dans le même sens, et leur poids additionné sera tel qu'il deviendra irrésistible. Il n'est point nécessaire de supposer les hommes autres qu'ils ne sont sous nos yeux. Ils ne sont ni bons ni mauvais, mais ils sont flexibles et cela suffit : nous pouvons garantir qu'ils plieront.

La lumière fait la force. Les pères et mères, sachant exactement ce qu'ils doivent exiger de l'enfant et les devoirs auxquels ils doivent le préparer, commanderont sans hésiter, conseilleront sans tergiverser. Les maîtres de toute sorte répéteront la même leçon avec l'accent que donne la certitude. Enfin, l'opinion publique, qui, dès à présent, est d'autant plus exigeante qu'une prescription morale lui paraît mieux motivée, deviendra, le jour où elle sera en possession de la certitude scientifique, unanime et toute-puissante. Ce qui nous empêche d'imaginer combien peut être écrasant le fardeau de la réprobation sociale, c'est, d'une part, le nombre presque toujours considérable de ceux qui s'entr'aident pour le porter et, de l'autre, l'incohérence des appréciations, variant depuis l'indifférence jusqu'à la plus grande sévérité.

Nous avons des cantons en France où il n'y a pas

une naissance naturelle sur cent légitimes, et d'autres où il y en a de cinquante à soixante-quinze. Dans les premiers, les malheureux bâtards sont torturés de honte, et dans les seconds, ils marchent la tête haute. Dans les pays où il y a beaucoup de repris de justice et de condamnés pour vol, ils s'entr'appuient, trouvent quand même du travail et il est très rare qu'on essaie de les humilier. Dans ceux où le vol est presque inconnu, le voleur est mis en une quarantaine si pénible qu'on en a vu s'y soustraire par le suicide. Contre cette puissance redoutable du blâme universel, rendu inexorable et unanime par la connaissance certaine de la vérité morale, l'individu coupable ne pourra opposer qu'une faible résistance, diminuée encore par cette même science qui l'éclaire lui-même sur sa faute, l'empêche de se faire illusion et de se payer d'aucun sophisme. Il dissimulait avec les dieux et rusait avec sa conscience; devant la lumière de la morale objective, il est difficile qu'il ne cède pas. L'individu le moins docile trouvera sa faculté d'errer et de prévariquer resserrée entre des digues si hautes qu'il ne pourra les franchir. Il ne le voudra pas et il comprendra pourquoi il ne doit pas le vouloir.

Les Paraguayens avaient appris à ne pas vouloir transgresser les règles de conduite que les Jésuites leur avaient données; mais ils ne les comprenaient pas, ils étaient passifs. Il faut que l'individu moral de l'avenir ait une obéissance absolue et, en même temps, libre, parce qu'il en verra les raisons. La liberté n'implique pas forcément irrégularité et caprice; la plus parfaite liberté peut et surtout pourra coïncider avec la

conformité à la règle. En devenant absolument moral, l'individu doit rester une force autonome. N'obéissant qu'à la raison, et à la raison comprise comme telle par lui-même, il n'obéit en somme qu'à soi seul. Il est indépendant et, cependant, observe la conduite normale. Telle est la formule abstraite de l'idéal à atteindre.

Chaque progrès de la science sociale nous en rapprochera, en diminuant l'anarchie intellectuelle et morale dont nous souffrons. Il sera complètement réalisé le jour où la morale sera scientifiquement démontrée, puis vulgarisée et connue comme rationnelle par tous les êtres humains en âge de raison. L'accord des intelligences se fera sur les vérités de la morale dès qu'elles seront rigoureusement établies, comme il s'est fait sur les vérités de la physique ou de la géographie. Quand une vérité morale sera aussi certaine que l'existence de l'Himalaya, personne ne sera tenté de la nier. Elle s'imposera sans intervention d'aucune autorité, sans contrainte extérieure. Ainsi se trouvera conciliée l'antique antinomie liberté-discipline, qu'aucun système théologique ou métaphysique n'a jamais su résoudre.

Que la morale scientifique fasse voir clairement et sans possibilité de la méconnaître la sanction spontanée d'une faute et, neuf fois sur dix, cela suffira pour qu'elle soit évitée. Si la conscience fléchit, c'est, la plupart du temps, parce qu'elle ne voit pas toute la gravité d'une mauvaise action. Un homme outré d'une méchanceté noire disait un jour : je me vengerai et voici par quel moyen. Prenez garde, lui répondit-on, cela va loin et le cas est prévu par le Code pénal. Ce

seul mot le fit réfléchir. Non qu'il n'eût pu trouver moyen de ne pas tomber sous le coup de la loi. Mais il ne voulait pas se permettre un procédé ainsi classé. Dès aujourd'hui, quand un homme sensé cherche à estimer dans quelle mesure un acte est licite, son jugement est déterminé par l'examen des conséquences. La morale scientifique fera qu'elles seront toujours connues et justement appréciées.

S'il est des consciences indulgentes pour elles-mêmes et pour les autres, il ne faut pas oublier qu'il existe aussi, dans la société, des caractères absolus dont la sévérité naturelle s'allie avec l'amour inné de la rectitude. Actuellement, ils doivent modérer leur tendance par cette considération que la science morale n'est pas faite, mais à faire ; que leurs moyens ne sont qu'approximatifs quand il s'agit de distinguer le bien du mal, et qu'ils le sont plus encore quand il s'agit d'en mesurer l'intensité. Pour ces opérations indispensables à la certitude de leurs jugements, le critérium objectif et positif manque encore. D'où suit la nécessité de se contenter de lois peu sévères et de n'émettre de jugements en fait de moralité qu'avec beaucoup de réserve. Quand une maladie et l'effet du remède sont mal connus, il ne faut pas que le malade soit trop drogué. Il ne faut pas qu'un État soit trop gouverné quand le législateur ne le connaît qu'imparfaitement et reste incertain sur l'effet possible des lois. De même, il ne faut pas que l'opinion soit trop sévère ni les prétendus coupables trop moralisés tant qu'on ne sait encore ni mesurer le mal ni le corriger sûrement. L'imperfection de la science mène logiquement, en

morale comme en politique ou en médecine, à l'emploi de la méthode expectante. L'augmentation de nos connaissances, au contraire, permettra aux tendances sévères de prendre leur essor et d'avoir la plénitude de leur effet, sans être retenues par la crainte de tomber dans l'injustice. Que les natures apostoliques qui se sentent un penchant pour la moralisation de leurs semblables quittent donc leurs homélies; en travaillant à constituer la science morale sur la démographie, elles arriveront à leur but par un moyen indirect, mais qui est infaillible.

La moralisation résultera spontanément de l'édification de la morale scientifique. Il est nécessaire de recommander à un jeune enfant de ne pas jouer avec le feu et, s'il désobéit, de le punir. Ordres et punitions constituent pour lui une loi morale et une sanction nécessitées par son inexpérience du danger. Dans un âge plus avancé, il suffira de lui montrer le danger et, quelques années plus tard, comme il le connaîtra suffisamment, il n'y aura plus rien à lui dire. Prescription et sanction artificielles auront perdu leur raison d'être, étant avantageusement remplacées par la connaissance de la sanction naturelle. Ainsi en sera-t-il de l'humanité. Nombre de lois pénales ou morales faites pour son enfance deviendront superflues dans son âge mûr. Plus la raison a d'empire sur notre conduite, moins devient nécessaire le joug de la contrainte extérieure. Un temps viendra où, par le progrès de la science, la vue instantanée des sanctions naturelles se développant, il n'y aura presque plus besoin de sanctions sociales. Ce sera l'anarchie idéale rédui-

sant au minimum la contrainte des lois artificielles édictées par le législateur, élevant au maximum la contrainte des lois naturelles constatées par la science sociale, connues par tous comme bonnes et salutaires.

Jusqu'ici, nous avons raisonné comme si l'œuvre de moralisation n'avait pour objet que l'individu seul ou tous les individus pris un à un. Nous sommes restés ainsi au point de vue ordinaire des divers clergés et des différentes écoles philosophiques, qui divisent la morale en deux parts : faire savoir aux hommes leur devoir et ensuite le leur faire faire. Seulement, tandis qu'ils ont cru que la seconde tâche était de beaucoup la plus difficile, nous avons établi que la constitution de la science était, au contraire, la plus importante et que, si elle était bien remplie, la moralisation deviendrait relativement facile.

Il nous reste à ajouter que ce point de vue individuel est tout à fait insuffisant. En traitant de sociologie, il faut se placer au point de vue social. Si la science morale est chose universelle comme toute découverte de vérité, la moralisation est toujours tout au moins collective. A vouloir moraliser un individu isolé, on n'obtiendra jamais que des résultats imparfaits et précaires. Pour qu'ils deviennent stables et complets, il faut viser à transformer les collectivités elles-mêmes.

En effet, la moralité de l'individu dépend toujours de deux choses, l'hérédité et l'éducation. Leur part respective d'influence est fort variable selon les cas et elle est estimée fort diversement selon les temps et les philosophes. Depuis Darwin, on est porté à exagérer

l'influence de l'hérédité, tandis que le XVIIIe siècle, avec Helvétius, exagérait celle de l'éducation. Mais, quoi qu'il en soit, ni l'une ni l'autre ne sont particulières à un individu donné. Chacun hérite non d'une seule lignée d'ancêtres, mais de millions et de dizaines de millions d'ancêtres, qui sont également les auteurs de millions d'autres contemporains. Chacun n'est qu'une maille dans l'inextricable enchevêtrement du tissu social, lié par une étroite solidarité physiologique et mentale avec toutes les autres. Et, d'autre part, chacun reçoit l'éducation non seulement des parents et des maîtres, des quelques douzaines de personnes avec qui il a pu se trouver en rapport personnel, mais des centaines de milliers d'humains qui, de près ou de loin, par la parole, les exemples et les écrits, ont formé la mentalité de ces derniers. Dans l'éducation comme dans l'hérédité, la complexité est infinie, la solidarité de l'individu avec sa commune, sa province et sa nation, dans le passé et dans le présent, est impossible à rompre. Il en résulte qu'il n'y a pas de complète moralisation du sujet particulier et isolé, il n'y en a que de l'être social.

Les religions et les philosophies ont empoisonné les cervelles de cette erreur que l'intention de nuire est indispensable pour qu'il y ait immoralité. D'où il résulte, si l'on est logique, que l'individu est irréprochable tant qu'il ne se sent pas coupable. C'est là une dangereuse opinion : car c'est précisément quand une collectivité est universellement corrompue qu'elle ne le sent pas. Il ne se fait jamais tant de mal que quand il se fait gaiement, comme chose plaisante et naturelle.

Cette inconscience est plus nuisible que le serait une volonté de nuire qui ne se manifesterait que d'une façon intermittente. Tant qu'elle dure, toute tentative de moralisation est impuissante.

La morale scientifique heurte brutalement cette manière de voir et, sur ce point encore, montre sa supériorité. Comme, pour elle, le critérium est objectif, elle ouvre les yeux de la société corrompue sur sa corruption latente. Elle l'éclaire et lui permet de corriger des fautes dont nul ne se sentait coupable, que la conscience individuelle n'eût jamais révélées et, par suite, n'eût jamais supprimées.

L'étroit point de vue de la responsabilité personnelle n'est pas celui de la science. Il se peut qu'un crime quelconque ne soit jamais purement individuel ni purement social; il se peut encore qu'il y ait une foule d'actions fort nuisibles que ni l'individu ni la société ne puissent éviter. L'individu aura péché parce qu'il était ignorant, misérable, mal élevé, et la société n'aura su lui éviter ni l'ignorance, ni la misère, ni les mauvais exemples. Mais cela est secondaire. Ce qui est essentiel, c'est que, mise en présence d'une somme de maux donnée et quels qu'en soient les auteurs et la provenance, la morale scientifique puisse trouver le moyen de les supprimer. Or, il est facile de voir que, par le seul progrès des lumières, cette somme de maux va diminuant d'une manière en quelque sorte automatique. En fait de sciences naturelles, savoir c'est pouvoir; en fait de science morale, savoir c'est vouloir.

A mesure que les hommes ont plus de rapports les

uns avec les autres et réfléchissent davantage, ils se rendent un compte de plus en plus clair de leur solidarité et sont portés à agir en conséquence. De là les mesures de protection commune, d'hygiène et de salubrité qui se multiplient principalement dans les villes. La solidarité constatée et sentie est un pur progrès de la science morale et nullement un progrès de l'altruisme ; elle suffit cependant à entraîner le consentement à des sacrifices pécuniaires et à des gênes individuelles en vue de l'amélioration du sort commun. Si l'on prétendait qu'il n'y a pas là une amélioration des hommes eux-mêmes ni une véritable moralisation, on se tromperait. Toutes les fois que la science morale fait un pas et que les hommes modifient leur conduite en conséquence, ils croissent soit en valeur, soit en nombre, soit dans les deux sens à la fois, et le but final de la morale, qui n'est autre que cette croissance, est atteint. Cela seul est essentiel ; le motif qui les a poussés à la modification de leurs mœurs aura été soit la docilité du cœur, soit l'intérêt bien compris ; mais cela est secondaire et n'a rien de l'énorme importance qui lui est attribuée par la morale subjective. Le progrès en fait de bonté et de docilité, fait de l'abandon de soi-même à une direction ecclésiastique ou laïque, n'est un si grand mérite qu'aux yeux des directeurs, qui, trop souvent, sont eux-mêmes guidés par le besoin de dominer ou le désir d'exploiter. Cette docilité, tant prisée par eux, pour des ordres irrationnels ne peut qu'entraîner une diminution de valeur pour l'individu ou pour la société, au lieu que l'extension des mœurs rationnelles par la seule vue de leurs avantages tan-

gibles et positifs est toujours utile. D'ailleurs, si, pendant longtemps et sur une aire étendue, le sentiment continu de la réalité de ces avantages se maintient, l'habitude d'agir en conséquence se forme et s'enracine, une moralité nouvelle se crée et des préjugés moraux s'imposent aux enfants en conséquence du langage de leurs éducateurs et de la manière d'agir universelle; les hommes, en un mot, s'acheminent doucement vers cette docilité mécanique et sans effort dont la morale scientifique fait peu de cas, mais qui est l'idéal de la moralisation aux yeux du théologisme.

La moralisation, pour acquérir toute son efficacité, ne doit pas seulement s'adresser à l'individu isolé et au groupe humain dont il fait partie, mais encore et surtout à l'État lui-même. La science seule dirige les directeurs, éclaire les législateurs sur ce qui est rationnel. Elle accroît dans des proportions incalculables l'action modificatrice de la société non seulement sur l'individu, mais sur la société elle-même, et détermine quelle est la fin rationnelle de l'un et de l'autre.

La profondeur des transformations que les peuples peuvent subir du seul fait de leur volonté délibérée apparaît à notre génération beaucoup plus grande qu'elle n'était aux yeux des hommes des deux premiers tiers du XIX[e] siècle. Ceux-ci, occupés à faire reculer le despotisme, essayaient, pour amoindrir son intervention, de lui persuader qu'elle était inefficace. On répétait sans cesse que les mœurs, les phénomènes économiques ou sociaux ne se changent point à coups de décrets. Et l'on avait raison, on ne décrète pas plus la suppression du vice, de la misère et de l'ignorance que

celle des fièvres paludéennes. Seulement, on peut décréter la suppression d'un marais. Après quoi, pour peu que l'on ait des fonds suffisants et un ingénieur sachant son métier, les fièvres disparaissent d'elles-mêmes.

Montesquieu croyait à la possibilité de transformer les peuples par les lois. Mais, comme il ne voyait pas comment on peut en prévoir et régler les effets, il recommandait de ne pas en abuser. « Il faut être attentif, disait-il, à ne point changer l'esprit général d'une nation[1]. » On a cent fois remarqué que c'est un changement de cette nature qu'a réalisé la Révolution. Si elle n'a point obtenu tous les résultats qu'elle visait, elle en a eu qu'elle ne prévoyait pas. Le Français, si gai, si léger sous Louis XVI, si attentif à observer le goût de la société pour s'y conformer, et, d'autre part, si enthousiaste de science et de raison, si méprisant du surnaturel, devint en un quart de siècle, triste et mélancolique, solitaire, mystique et romantique. Depuis lors, il a pris beaucoup de traits du caractère anglais qu'on croyait être l'effet de la race et qui étaient ceux de la constitution politique.

Les Japonais, qui ont fait dans toutes leurs lois des changements encore plus considérables, verront certainement s'en produire d'aussi grands dans leur caractère et dans leurs mœurs.

Le législateur dispose donc bien réellement d'un instrument de la plus grande puissance. Nous pouvons regarder comme acquis qu'on remédie à tout avec de bonnes lois et que tous les maux qui ont leur source

1. *Esprit des lois*, liv. XIX, chap. v.

dans la volonté humaine peuvent être guéris par la volonté humaine.

Notre impuissance actuelle est toute relative et tient uniquement à notre ignorance. Quand nous sentons à peine les maux dont souffre le corps social, quand nous ne savons encore ni les analyser, ni discerner les causes qui les produisent, quoi d'étonnant si nous ne pouvons les guérir? Mais la sociologie fondée sur la démographie révélera aux peuples leur fin et aux gouvernements le moyen de la leur faire atteindre.

En résumé, la morale scientifique, basée sur sa sanction, bien loin d'être incapable de moraliser les hommes, dépasse infiniment le théologisme et la métaphysique comme efficacité moralisatrice.

Nous avons fait voir son aptitude à obtenir de l'individu une docilité d'autant plus grande que ses prescriptions devenaient plus immuables et plus justes.

Seule, elle se préoccupe de moraliser le milieu dans lequel il vit plongé, sans la moralisation duquel celle de l'individu n'est jamais que précaire.

Seule, elle peut, grâce à la démographie, constater toute une catégorie de maux qui, comme par exemple l'abaissement de la natalité, peuvent faire périr une nation sans léser aucun des individus dont elle se compose. En pareil cas, aucune douleur n'étant ressentie et aucune plainte ne se faisant entendre, l'antique morale restait muette; la morale nouvelle, au contraire, sait découvrir ces sortes de maux, leurs causes et leurs remèdes; elle saura prescrire à l'individu la conduite

qu'il doit tenir en conséquence et l'amener à la suivre.

Seule enfin, elle peut moraliser la loi même, déterminer le but rationnel de l'activité collective et celui de l'activité individuelle, découvrir des moyens sûrs d'atteindre l'un et l'autre.

Pour l'augmentation de l'homme en valeur et en bonheur, en rectitude et en bonté, elle exercera une puissance dont jamais jusqu'à ce jour, dans leurs plus ambitieuses espérances, les penseurs les plus optimistes n'ont entrevu la possibilité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES.

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES



